



AUTOBIOGRAPHIE D'UN
MOINE ZEN

**ROSHI TAISEN
DESHIMARU**

TERRE DU CIEL

ROSHI TAISEN DESHIMARU

**AUTOBIOGRAPHIE
D'UN MOINE ZEN**

TERRE DU CIEL

Éditions TERRE DU CIEL

BP 2050 - 69227 Lyon cedex 02

© Editions Robert Laffont, S.A. 1977

© Taiko de Swarte . Nan Futsu 1995

ISBN 2-90833-07-1

Le va-et-vient des oiseaux aquatiques
ne laisse aucune trace.
Toutefois, jamais ils n'oublient
leurs traces.
Dogen Zenji



Taisen Deshimaru reçoit en France Takuzo Igarashi

Le Révérend Takuzo IGARASHI Roshi était un ami de longue date de Taisen Deshimaru Roshi. Il dirige les Temples de JOKEI-IN et ZENPOJI.

Il est le spécialiste au Japon de l'histoire du Bouddhisme. Il a longtemps séjourné en Europe et en Amérique en tant que chargé d'études des religions occidentales.

Il est un des quatre membres de KAIGAI DENDO KYOGI KAI de l'école Soto Zen.

Tables des ma. ères

Préface de TAKUZO IGARASHI

1. AU BORD DE LA RIVIÈRE CHIKUGO
2. AFFREUX GRIBOUILLAGES SUR UN KAKEMONO REPRÉSENTANT BODHIDHARMA
3. LE NEMBUTSU DE MA MÈRE
4. LE GÉNÉRAL CHENAPAN
5. MUTSUGORO ET BRUANTS DES ROSEAUX
6. LA THÉORIE DU CERF-VOLANT
7. BAUDELAIRE ET LE SHODOKA
8. DEUX MOINES SHINSHU
9. LE CADAVRE DE MA GRAND-MÈRE
10. LE CLUB DE L'AUBE
11. ET MAINTENANT, QUE FAIRE ?
12. MA PREMIÈRE RENCONTRE AVEC MAITRE SAWAKI
13. COCORICO SUR UNE TÊTE DE MOINE
14. UN CHARME INFINI
15. MES ÉTUDES A TOKYO ET YOKOHAMA
16. MA PREMIÈRE SESSHIN
17. ÉCONOMIE ET RELIGION
18. MARX ET L'ANGLAIS
19. UN CLIENT DIFFICILE
20. MON PREMIER EMPLOI
21. UN AMOUR TRAGIQUE
22. L'ABÎME DE LA SOLITUDE
23. LE CARNET DE NOTES DE MAITRE SAWAKI
24. DE L'EAU-DE-VIE DANS UN BOL
25. MES DÉBUTS À SOJI-JI
26. ABE LE RUSÉ
27. EN SUIVANT LE MAÎTRE
28. JE DEMANDE À ENTRER DANS LES ORDRES
29. LE SECRET DES ARTS MARTIAUX
30. UN ILLUSTRE HOMME D'AFFAIRES
31. ZAZEN DANS LA MONTAGNE
32. JE POSE POUR UN SCULPTEUR
33. UNE GUERRE ET UN MARIAGE
34. ZEN ET SHINSHU
35. LE GENERAL MAZAKI SORT DE PRISON
36. LE JAPON ENTRE DANS LA GUERRE
37. MITSUBISHI M'ENVOIE EN INDONÉSIE

38. ZAZEN SUR LA DYNAMITE
 39. UNE OCCUPATION IMPITOYABLE
 40. CHINIKON
 41. UNE TROUPE D'ACTRICES CHINOISES
 42. UNE PERSÉCUTION INJUSTIFIÉE
 43. ZAZEN EN PRISON
 44. LES MINES DE CUIVRE DE BILLITON
 45. UN AMOUR SECRET
 46. ENTRAÎNEMENT MILITAIRE
 47. PARTICIPATION AU MOUVEMENT D'INDÉPENDANCE INDONÉSIE
 48. L'ATTENTAT CONTRE LE GÉNÉRAL
 49. LA RECONSTRUCTION DU JAPON
 50. L'AN 1946
 51. LES ADIEUX DE RIIRAN
 52. UN DIAMANT DANS LE SAVON
 53. UN CAMP D'INTERNEMENT A SINGAPOUR
 54. LES RETROUVAILLES
 55. PRÉLUDE À L'EUROPE
- CONCLUSION
- Pos. ace de TAÏKO DE SWARTE

Préface de TAKUZO IGARASHI

Pour la seconde édition

J'ai l'honneur de contribuer par ma préface au livre que l'honorable frère Zen Taïko de Swarte fait rééditer maintenant. Je souhaite de tout coeur que ce livre : « *Taisen Deshimaru Roshi - autobiographie d'un moine Zen* » soit lu par beaucoup de personnes.

J'ai rencontré Deshimaru Roshi à Tokyo, fin février 1971. Voici dans quelles circonstances : me rapportant à mon souvenir, Deshimaru Roshi est venu au Japon avec Monsieur Arnaud Desjardins, qui travaillait pour le cinéma en France, et Monsieur Jacques Delieu, le cameraman, dans le but de faire un film sur « Beauté des temples au Japon ». Cela avait été demandé par l'État français.

Il avait pris contact avec plusieurs chefs de temple japonais, pour la réalisation de son projet. Cependant, ce projet avait été refusé par les autorités du Soto Zen. A la fin, Maître Deshimaru Roshi s'adressa à Monsieur Shonosuke Honma, président de la « Chugai Nippo », le seul journal religieux au Japon.

Monsieur Honma est un bon ami à moi depuis longtemps. Il me demanda par téléphone d'aider Deshimaru Roshi. C'est donc ainsi que j'ai rencontré Deshimaru Roshi pour la première fois.

Et depuis ce moment, à chacun de ses voyages au Japon Deshimaru Roshi est venu dans mon temple. Il avait l'habitude de dire : « A chaque fois que je visite votre ville, je me sens revivre. »

Il y lisait beaucoup de livres, écrivait ses manuscrits, faisait de la calligraphie sur de petits morceaux de papiers épars (shiki-shi) ou

pour un tableau mural (kakeijiku), et souvent effectuait une promenade sur la plage de sable de la mer du Japon.

Jusqu'à maintenant, je ne peux oublier sa personnalité. Son aspect physique était celui d'un homme beau et fort. Il ressemblait à Bodhidharma. Après sa mort, j'ai écrit sur Deshimaru Roshi pour la Soto-Shu. J'y ai exprimé que Maître Deshimaru Roshi était le Bodhidharma de notre époque, qui avait survolé le monde entier.

Réellement, il était un Bodhidharma volant.

Et je redis ceci : Deshimaru Roshi, né au Japon, ayant une grande et importante sagesse de l'Orient, pratiquait le Zazen, transmis depuis Bouddha, Bodhidharma et Dogen Zenji jusqu'à Kodo Sawaki, et l'a transmis à l'Europe.

Sans parler !... L'esprit fondamental du Zen est : I Shin Den Shin, « de mon âme à ton âme ». Passant de l'esprit du maître à celui du disciple.

J'espère que l'esprit de Maître Deshimaru sera transmis à beaucoup de personnes dans le monde à travers cet ouvrage.

Temple Jokei-In

Yunohama

le 10-01-95

五十嵐卓三

Takuzo Igarashi

1. AU BORD DE LA RIVIÈRE CHIKUGO

Comme chaque matin, après avoir dirigé le zazen au dojo de Paris, je suis allé me promener au cimetière Montparnasse. Des marronniers roussis, les feuilles tombaient une à une et craquaient sous mes pas. C'était maintenant l'automne à Paris. Le soleil encore chaud lui donnait un charme particulier. Lentement les tons étaient passés de la verte opulence de l'été à un jaune d'or étincelant avant de prendre les reflets cendrés d'une vie qui s'achève dans la paix du renoncement. Par transparence, derrière ce paysage parisien, je revoyais l'automne nippon, sa fraîcheur sous un ciel immense, d'un bleu profond. J'en ressentais la nostalgie. Celle-ci fit lever en moi toutes sortes d'images, comme au fond d'un kaléidoscope. Et d'abord celle de mon village natal, tout là-bas, en aval de la rivière Chikugo qui serpentait dans la plaine de Chikushi. C'était un petit port de pêche au bord de la mer Ariake, tout près de la grande ville de Saga, dans une région qui vit pour moitié d'agriculture et pour moitié de pêche. Les digues qui longeaient la rivière étaient bordées de laquiers dont les feuilles à l'automne devenaient d'un rouge éclatant. Souvent, au lycée, après les avoir dessinées, je tentais de reproduire cette teinte rouge, unique en son genre, mais je n'y arrivais jamais, quel que soit le mélange des couleurs.

Dans la vase, le long des berges, poussait, du printemps à l'automne, une luxuriante végétation de roseaux où piaillaient d'innombrables moineaux. Dans la plaine, s'étendaient des champs de blé et des cultures maraîchères. Le parfum des fleurs violettes de la châtaigne d'eau embaumait les eaux stagnantes. Au crépuscule, les graves résonances de la cloche du temple envahissaient mon jeune cœur d'une douce tristesse. C'est de cette nature japonaise si gracieuse, maintenant en voie de disparition, que sont nés mes pensées et mes sentiments les plus profonds. Mon père était

armateur et présidait les sociétés agricole et de pêche du village. Le retour des bateaux au port, les histoires passionnantes que racontaient les jeunes marins, les filets remplis de poissons encore frétilants, l'animation que faisaient régner les ventes à la criée, les cris rauques des oiseaux de mer et aussi mes rapports avec les enfants robustes des pêcheurs, tout cela donna à ma vie, dès ma petite enfance, une saveur forte et salubre. Mon caractère se forgea au contact de la tradition ancestrale transmise par ma famille, aux récits qui circulaient encore de nos victoires dans la guerre russo-japonaise, laquelle n'avait été gagnée que grâce à l'esprit traditionnel des arts martiaux. Mon caractère se forma au contact de l'autorité que mon père exerçait sur les pêcheurs et les paysans du voisinage. Tout à l'opposé, ma mère était pleine de compassion, et d'une grande délicatesse. Croyante fervente, elle appartenait à la secte Shinshu^[1]. Elle était si respectée que certains se demandaient si elle n'était pas une réincarnation de la déesse Kannon^[2]. Par son exemple, elle m'inculqua dès l'enfance de profonds sentiments religieux. J'avais deux grandes soeurs et deux petites soeurs, mais j'étais le seul garçon au milieu de ces quatre filles. Le village ne disposant pas de jardin d'enfants, je fus élevé par mon grand-père, un de ces grands gaillards, larges et solides, que les gens de Saga dans leur dialecte qualifient d'obangyaka^[3]. A l'époque de la restauration Meiji, il avait enseigné le judo à des samourais. Même âgé, il était d'une force redoutable. De temps en temps, il m'apprenait quelques rudiments de son art. Ses méthodes rudes et brusques étaient véritablement obangyaka. Souvent, il m'envoyait retomber sur les nattes sans se soucier s'il me faisait mal ou non. Les larmes aux yeux, je pensais : « Quel vieux brigand ! » Mais même lorsqu'il fut devenu vraiment vieux, il parvenait encore à me faire un ashibarai. Il m'envoyait en l'air et je ne manquais jamais de m'écraser lourdement sur le sol. Malgré sa brutalité, mon grand-père était loin de manquer d'adresse. Lorsque approchait le Nouvel An, il fabriquait de grands cerfs-volants qu'il faisait voler très haut dans le ciel. Il me confectionnait

aussi des échasses. Ravi d'être devenu plus grand que lui, je l'accompagnais partout à grandes enjambées.

2. AFFREUX GRIBOUILLAGES SUR UN KAKEMONO REPRÉSENTANT BODHIDHARMA

Un jour, ça devait être lors du Nouvel An qui précéda mon entrée à l'école, juché sur des échasses, je suivis mon grand-père, alors qu'il se rendait en visite au temple bouddhique de Mampuku-ji. Ce temple, situé non loin de chez nous, était habité par un vieux moine du nom de Tera Etsuo. Dans cette région campagnarde, il était un des très rares lettrés. Il possédait une connaissance approfondie des écrits de l'école Yuishikigaku^[4]. Mon grand-père avait pour lui une grande vénération. Ce vieux moine, amateur d'antiquités, possédait un grand nombre de kakemonos précieux^[5]. Ce jour-là, il avait fièrement exposé sur le mur du fond une peinture de sa collection représentant Daruma^[6].

« Quelle belle pièce ! Ce portrait est bien supérieur à ceux que l'on voit habituellement. »

« Eh oui ! Si tu le compares à celui qui a été dessiné par Shinran^[7], lequel des deux préfères-tu ? »

« Oh ! celui-ci a beaucoup plus de valeur !

Et ils se mirent à discuter des mérites de cette peinture, pendant au moins deux bonnes heures, qui me parurent interminables. Je m'ennuyais à mourir. Devant ce coûteux Daruma, à la face effrayante et silencieuse, je commençai à avoir envie de faire des bêtises. D'un bond, je me saisis d'un pinceau et d'une pierre à encre qui traînaient sur une table et je me mis à dessiner mon propre Daruma au-dessus de la tête du fameux portrait. Tout cela ne prit que quelques secondes. Tout à coup, les deux hommes s'arrêtèrent de parler et s'immobilisèrent en entendant des frottements du côté du rouleau, et je revois encore l'expression de leur visage lorsqu'ils me virent un

pinceau à la main. Leur attitude étant vraiment inquiétante, je me faufilai rapidement derrière le kakemono. Et aussitôt, j'entendis une double détonation, celle de leurs deux voix à l'unisson.

« Ah ! ça, mais qu'est-ce qu'il a donc fichu ? » Ces deux voix tonitruantes me parurent terriblement menaçantes. Jamais encore, je ne leur avais vu un pareil regard. Le Supérieur, d'habitude impassible, avait les yeux exorbités. Mon grand-père, si rude d'ordinaire, semblait au bord des larmes.

« Mon Dieu ! Qu'ai-je fait ? me dis-je, ça va chauffer ! » Je m'enfuis à toutes jambes vers le bâtiment principal. Et tous deux de partir à ma poursuite. Mais leurs pas de vieillards n'avaient pas la vélocité des miens. Ils m'avaient suivi jusqu'au milieu du grand bâtiment. Je me réfugiai derrière la grande cloche qu'on fait sonner pendant la lecture des sùtras. J'empoignai le marteau de bois au moyen duquel on frappe la cloche et qui ressemble au gourdin que portent les policiers sur la hanche. Je le brandis et leur fis face.

« Eh là ! Fais attention à ce que tu fais, petit garnement ! » Mon grand-père rugissait, et pourtant, il semblait sur le point de pleurer. Je n'avais pas spécialement envie de lui faire face. Changeant tout d'un coup de tactique, je frappai un coup sur la cloche puis me réfugiai plus haut, sur l'estrade où se trouvait placée une statue de Bouddha. Ils tressaillirent tous deux et me fixèrent sans bouger, mais le son de la cloche les relança à mes trousses. Et moi de grimper encore plus haut, tout à côté d'une statue du Bouddha Amida placée sur une étagère centrale.

« Quel polisson ! Où es-tu encore monté ? » me cria grand-père, le visage embué de larmes. Survenant à droite, ils s'approchèrent d'une peinture de Shinran posée sur l'étagère. Cette fois, j'étais coincé. Il fallait que je trouve le moyen de m'en sortir à tout prix ! Je jetai un coup d'oeil au Bouddha Amida et lui fis un clin d'oeil. Mais le Bouddha ne broncha même pas. Décidément, il ne semblait pas disposé à me donner un coup de main ! Puisque mes oeillades ne suffisaient pas, je joignis les mains en signe de respect. Rien n'y fit.

J'en étais à envisager de sauter, lorsque je m'aperçus que le couloir de gauche du bâtiment débouchait sur le cimetière. Je bondis immédiatement et tournai en rond, tel un singe, sur le sol recouvert de mousse. Mon petit corps trouvait facilement à se cacher derrière les pierres funéraires de toutes tailles. Je me faufilais, d'une stèle à l'autre et, quand grand-père se rapprochait, je me glissais subrepticement de l'autre côté de la pierre pour lui faire des pieds de nez. A la fin, je me dissimulai derrière un caveau patiné et verrouillé. C'était celui de la famille Deshimaru. Les deux hommes éreintés firent une pause, puis retrouvèrent peu à peu la parole.

« Quel vaurien ! C'est bien la première fois de ma vie que je fais le tour du cimetière.

« Je suis vraiment navré ! mais je peux vous assurer qu'il va recevoir une raclée, comme il n'en a jamais encore reçue », répliqua mon grand-père, en s'excusant profondément d'une voix encore noyée par les larmes.

« Ne vous en faites pas ! Après tout, je ne mourrai pas de cette perte. »

« Oh ! Mon Dieu ! il vous était donc plus précieux que la peinture de Shinran ? C'est vraiment épouvantable. »

Moi, pendant ce temps, à l'ombre des stèles, je me sentais tout triste. Pour la première fois de ma vie, je prenais conscience de ce qu'est la solitude humaine.

« La solitude n'est pas sur la montagne, mais dans la rue », a dit un philosophe. Ma solitude m'est apparue dans un cimetière, ou plutôt elle est née d'une conversation entre mon grand-père et un moine qui discutaient de la valeur respective de deux images peintes de Bodhidharma. J'avais envie de pleurer. Je me demandais même si je n'allais pas sortir de ma cachette et demander pardon de tout mon cœur à ces deux hommes. Après tout, peu m'importait qu'ils me punissent. Mais... les prises de judo de mon grand-père me firent réfléchir. S'il me tenait, je risquais fort d'être envoyé en l'air et de

retomber brutalement sur le sol. La terreur folle que m'inspirait le Supérieur accrut encore mon hésitation. Après un moment passé à l'abri des tombes de mes ancêtres, je me rendis compte qu'il ne me restait plus qu'à m'enfuir. Je m'avançai d'abord jusqu'au bosquet de bambous qui se trouvait derrière moi. Regrettant amèrement de ne pas avoir les échasses sur lesquelles j'étais arrivé, je n'en pris pas moins les jambes à mon cou pour rentrer pieds nus à la maison.

3. LE NEMBUTSU DE MA MÈRE

Après mon départ, grand-père, abattu et inquiet, m'attendit près de mes échasses jusque tard dans la soirée. Enfin, en traînant les jambes et en soufflant, il les ramena à la maison. A son retour, il raconta toute l'histoire et s'en prit à toute la famille.

« Yasuo n'est pas encore rentré ? Où est-il donc ? C'est un garçon impossible, et dire que c'est toi qui l'a élevé ! » tempêtait-il devant ma mère, laquelle, déjà au courant de mes bêtises, était au bord des larmes. Papa, les jambes croisées près du brasero, frappait à coups réguliers et vifs sa pipe contre la bordure du foyer. Quelques minutes plus tard, d'un ton calme et profond, il dit : « Tiens, te voilà, Yasuo, assieds-toi ici ».

Papa savait, lui, que j'étais à la maison. Décidé et résigné, je m'avançai devant lui et m'excusai humblement. Mon père, ma mère, mon grand-père, mais aussi ma grand-mère au dos voûté par le travail, et mes soeurs, tout le monde était là. Et l'on m'avait fait asseoir tout seul au milieu d'eux. Isolé ainsi, je ressentis à nouveau avec plus de force encore ce qu'était la solitude humaine. Une solitude qui se manifeste lorsque l'homme, entouré de ceux qui lui sont très chers, est exposé à leur regard dur et glacial.

Papa parla le premier :

« Qu'est-ce que tu as encore fait ? Ce matin, au Mampukuji, tu t'es conduit comme le dernier des voyous. » C'étaient les mêmes mots

qu'avait employés grand-père, cependant, je fus surpris et heurté par le ton avec lequel mon père avait prononcé les mots « le dernier des voyous ». Et tandis que je m'inclinais pour m'excuser, je reçus dans le dos deux ou trois coups de pipe qui me firent plus d'effet, je m'en rends compte maintenant, que les coups de kyosaku^[8] de la secte Rinzai^[9]. J'eus si mal que j'éclatai en sanglots et m'enfuis à la cuisine. Maman m'y rejoignit aussitôt et d'une voix douce me dit :

« Tu t'es bien méchamment conduit au temple. Tu seras puni. Promets-moi que jamais plus tu n'agiras ainsi. » Je m'essuyai les yeux aux manches de son kimono.

« Maman, j'ai compris, mais, je t'en prie, pardonne-moi ce que j'ai fait ».

Le silence s'installa entre nous pendant un moment. Puis apeuré, je levai les yeux vers elle et la fixai en demandant :

« Maman, de quelle punition parles-tu ? »

« C'est un châtement divin », dit-elle doucement, avec l'intention de me calmer.

Mais, pour mon coeur d'enfant, ce châtement représentait quelque chose de terrible.

« Par qui et comment reçoit-on cette punition ? Est-ce le Bouddha qui nous punit ? »

« Le Bouddha t'aidera toujours si tu prononces le Nembutsu^[10] », me répondit maman et ses paroles me libérèrent aussitôt de ma frayeur.

« Nembutsu », récitai-je d'un souffle. Ce fut peut-être la dernière fois que je fis appel à ma mère pour lui demander du secours. Mais ce fut aussi, il me semble, mon premier vrai contact avec la religion. Cette nuit-là, je vis le Bouddha en rêve. Il avait l'attitude impavide du Bouddha si près duquel je m'étais tenu au temple cet après-midi.

A la suite de cet incident, plus que mon père et que mon grand-père, ce fut ma mère à la foi si profonde que je vénèrai. Il n'y avait

personne d'autre qu'elle qui put si bien soulager mon sentiment de solitude. Elle me disait quelquefois à cette époque :

« Dans ce monde où souffle le vent de l'évanescence, tout le monde doit mourir un jour. » A quoi, je répondais :

« Mais, maman, si à ce moment-là on ferme tous les volets et que l'on dorme, qu'est ce qui arrive ? »

« Ce vent passe à travers les volets, pénètre entre les draps et vous dérobe votre âme. »

« L'âme, qu'est-ce que c'est que ça ? »

« Si tu es méchant, ton âme tombera en enfer. Mais si tu récites le Nembutsu, elle ira dans le paradis de la Terre Pure. »

« Dis, maman, l'enfer et le paradis, dans quels pays sont-ils ? »

« Ah ! ce sont d'autres mondes, à des milliers de kilomètres d'ici ».

Croyant fermement tout ce qu'elle me disait, mon coeur qui bouillait de sentiments passionnés cherchait à vérifier l'existence du paradis et de l'enfer dont elle parlait.

Ma mère lisait chaque matin et chaque soir des sùtras. Elle ne manquait jamais de lire le Gowasan^[11].

Elle nous faisait asseoir, mes soeurs et moi, tous les cinq derrière elle. Il m'arrivait souvent au cours de ces lectures de me lever et d'aller à la cuisine chaparder des biscuits, parfois même la part de mes soeurs. Bien qu'elle s'en aperçût, ma mère ne me punissait pas. Elle allait même jusqu'à m'en donner, à moi seul, avant la récitation des sùtras. Alors je me sentais gêné. Et par la suite, je partageai ces biscuits avec mes soeurs.

4. LE GÉNÉRAL CHENAPAN

Les souvenirs lointains réapparaissent parfois de façon surprenante. Aujourd'hui, je suis encore allé me promener dans les

rues de Paris après la séance de zazen. Les cafés font partie du paysage parisien. On en trouve à tous les coins de rues, depuis le bar snob des Champs-Élysées jusqu'au café d'étudiants du Quartier Latin et au petit café vieillot de Montparnasse. Ce sont là des éléments typiques du paysage, inimaginables au Japon. En France, il s'agit de lieux privilégiés où se rencontrent toutes les classes de la société, des endroits très vivants et éminemment sociaux dans lesquels on passe un moment pour se délasser. On peut y fumer une cigarette, assis à une petite table qui donne sur la rue, attitude inconcevable pour les Japonais si raides et hantés de préoccupations incessantes. Là surgissent les commérages, là les étudiants discutent entre eux, là les ouvriers reprennent leur souffle lors de la pause et les penseurs se plongent dans leurs théories.

Mon dojo Zen, face à la station de métro Pernety, s'ouvre au fond d'une pelouse déserte, protégée par un grand immeuble moderne. Là règne une tranquillité rare à Paris et des dizaines de pigeons font leurs nids sous les toits.

Depuis mon enfance, j'ai toujours été attiré par les oiseaux, et en général par tous les animaux. Aussi, ai-je pris l'habitude, chaque matin, de donner des graines aux pigeons en leur souhaitant le bonjour. Aujourd'hui, je leur ai encore acheté de la nourriture. Avec deux francs, on peut en avoir une vraie montagne ! Ce paquet à la main, je me dirige vers Montparnasse, quartier qui n'a pas encore tout à fait perdu son ancien cachet populaire. Je fais une courte halte, le temps de fumer une cigarette, dans un de mes cafés habituels. J'affectionne particulièrement l'atmosphère familiale, propre et nette qui y règne. Le père est honnête et droit, sa femme candide et naturelle. Ils ont avec eux, une fillette de douze, treize ans, aux longs cheveux couleur de bronze qui les aide de temps en temps. Le matin, ce café est encore peu fréquenté. Et tandis que je me détends, s'ouvre un nouveau chapitre de mes souvenirs.

Au printemps de ma huitième année, j'entrai à l'école Shinhoku, qui se trouvait à plus de deux kilomètres de la maison, trajet que je

devais faire à pied. Notre école ne comprenait que trois bâtiments et était isolée en plein champ. Dans le voisinage, on ne voyait qu'une papeterie qui s'élevait en face de l'entrée. En bordure de la grande cour de l'école, s'alignaient de hauts cerisiers. Lors de mon entrée en classe, ils étaient en pleine floraison et rien que le fait de regarder leurs pétales roses se disperser au souffle du vent me transportait dans un autre monde. Mais j'étais en même temps envahi par un sentiment étrange, celui qui s'exprime dans la poésie que maman m'avait apprise : « Ochiru sakura, nokoru sakura ochiru sakura ».

*« Tombent les pétales du cerisier
Ceux qui sur l'arbre restent
A leur tour tomberont. »*

Mon professeur M. Inoué, qui avait d'éminentes qualités d'éducateur, devint par la suite directeur d'école, puis inspecteur de l'ensemble des établissements scolaires de notre province. Il me nomma responsable de ma classe. Lorsque le maître entra dans notre salle de classe, je devais lancer l'ordre : « Attention, garde-à-vous ! » J'en arrivai très vite à ne plus faire attention à ce que je disais ; aussi un jour je m'entendis articuler : « Arrêtez le garde-à-vous ! », ce qui causa l'hilarité générale. Mais M. Inoué se fâcha et s'en prit à moi. Tous les mauvais garçons m'observaient d'un oeil moqueur. J'étais découragé et déconcerté ! Pourquoi cette bande de garnements à laquelle j'appartenais riait-elle aussi méchamment ? Je pris conscience, en cet instant, qu'un groupe d'amis pouvait tout à coup devenir ennemis. Assurément, mes compagnons étaient parfois envieux et jaloux à mon égard, mais leur inconstance me rendit soudain très seul.

Au retour, ils remarquèrent : « On s'est vachement marré aujourd'hui, tu pourras recommencer demain ! » Comme il y avait une longue file qui me suivait je me mis fièrement à leur tête et j'entonnai un chant militaire alors à la mode, que tous reprirent avec moi.

5. MUTSUGORO ET BRUANTS DES ROSEAUX

Bien sûr, tout cela n'améliorait pas mon caractère endiablé et indiscipliné. Mais au moins ainsi je conservais ma place de meneur, et même le nombre de ceux qui me suivaient alla en s'accroissant. Chaque jour, dès que je rentrais à la maison, je jetais mon cartable dans l'entrée et j'entraînais mes acolytes ou plutôt c'est moi qui étais entraîné par eux. En été, nous chassions les grosses libellules rouges, le soir, nous nous amusions à attraper des poissons dans la rivière et rentrions chez nous couverts de boue. Mais, en huitième, nous étions déjà blasés par ces petites chasses et décidâmes de faire de grandes expéditions de l'autre côté de la rivière Chikugo ou d'emprunter le bac jusqu'à l'île d'Ono, où nous ramassions des crabes et des mutsugoro.

Les mutsugoro grouillaient dans la boue au bord de la mer Ariake. Les fameux crabes que Kitahara Hakushu a chantés dans son poème « Kanikuse^[12] » défilaient aussi sur la vase. Nous remplissions nos seaux jusqu'à ras bords. Mais un jour, mon doigt fut douloureusement écrasé par la pince d'un gros crabe que je ramassais. Et ce fut la fin de mes chasses aux crabes. Par contre, je continuai à pêcher les mutsugoro. Ces poissons, un peu plus petits que les sardines, sautillaient sur la boue, leur tête de couleur sombre avait une curieuse expression, grotesque, mais pleine de force. Si on les cuisait avec de l'huile sur des charbons de bois, ils étaient incomparablement meilleurs que les traditionnelles anguilles ou loches accommodées de cette façon. Pour les assaisonner, les garçons de notre bande savaient utiliser sucre, sel et shoyu^[13]. Ils faisaient un tas d'herbes sèches, mettaient en brochette les mutsugoro vivants et les faisaient aussitôt griller. Ces mutsugoro, très vigoureux, résistaient d'abord à la chaleur, puis mouraient, agités de convulsions pathétiques. On les trempait ensuite dans de la sauce. On les cuisait aussi à l'huile, qui sifflait et explosait dans les flammes. Et alors qu'on les croyait morts, voici qu'ils se mettaient à remuer.

Les autres les dévoraient avec délice, mais moi qui regardais tout cela de loin, je souffrais de cette cruauté.

Mes compagnons, me voyant immobile et silencieux, m'offrirent une brochette en pensant que je voulais en manger. Je n'osai refuser.

« C'est vachement bon ! » dis-je en claquant la langue de plaisir. Il n'empêche que je ne parvenais tout de même pas à m'habituer à la vue des mutsugoro jetés vivants dans le feu.

Dès que dimanche arrivait, nous prenions le bac aussi tôt que possible et, si l'été le permettait, nous passions la journée plongés dans la boue à la recherche des mutsugoro. Toujours choqué par la cruauté inconsciente de mes amis, je m'isolais souvent pour regarder la mer et le ciel. Les rochers d'Unzendake s'élevaient en face de la mer Ariake.

Par beau temps, on voyait les îles Amakusa se profiler à l'horizon. Et cela me rappelait le poème de Raisanyo :

*« Est-ce un nuage ou une montagne
Est-ce la Chine lointaine ?
Le ciel et la terre indiscernables
Séparés seulement par un très fin cheveu ^[14]. »*

Mon père, qui avait quelques rudiments d'éducation classique, m'enseignait parfois quelques passages des Analectes de Confucius ou de l'histoire du Japon. Comme il aimait particulièrement les poèmes chinois, il m'apprenait à les chanter. C'étaient ces vers que je déclamais lors de nos chasses aux crabes. Mes amis s'arrêtaient alors un moment et prêtaient l'oreille à ce qu'ils prenaient pour des cris sauvages. Les masses, souvent, sont servilement soumises à leur chef ; s'il se tourne vers le bien, elles le suivront, mais il en ira de même s'il choisit le mal. Les individus qui les composent, afin de satisfaire leurs désirs et leurs envies personnels, essayeront toujours de se dérober aux difficultés que le destin leur envoie. Et, en fin de compte, chacun se dispersera, poussé par ses propres caprices. Cette solitude, au sein d'un groupe dont pourtant j'étais le guide et le responsable,

me devint de plus en plus sensible. Nous passions ainsi des journées entières. Nous étions tellement couverts de boue qu'on aurait pu nous prendre pour des mutsugoro. Nous ne rentrions à la maison qu'au crépuscule. Maman, toujours inquiète, m'attendait sur le seuil.

« C'est toujours la même chose, on a beau te mettre des vêtements neufs, tu rentres toujours aussi crotté ! Demain, tu n'auras plus rien à porter », me chuchotait-elle pendant qu'elle me déshabillait et se dépêchait de laver mes vêtements.

En hiver, notre bande de chenapans allait à la chasse aux bruants, car, en cette saison, ils étaient tout engourdis par le froid. La plaine de Chikushi était coupée de nombreux petits canaux d'irrigation ; dans les endroits les plus profonds s'amassaient de la paille et des détritrus. C'est là que se trouvaient les nids des bruants. Nous étendions au-dessus du canal un vieux filet de pêcheur. Puis, nous nous séparions en deux groupes de cinq garçons, de part et d'autre du canal, et tapions dans nos mains avec force. Épouvantés par le bruit, les bruants sortaient des roseaux en battant maladroitement des ailes et se heurtaient aux mailles du filet. C'est alors que le plus rapide de la bande rabattait le filet. C'était moi généralement qui jouais ce rôle. Mais un jour, je tombai dans l'eau profonde et stagnante que dissimulait un amas d'herbes et de saletés, et je m'enlisai jusqu'au cou.

Les bruants piaillaient et battaient des ailes au-dessus de ma tête, et mes compagnons étaient tout aussi surexcités. Quant à moi, ayant réussi à sortir du trou, j'escaladai la berge, trempé jusqu'aux os et claquant des dents. Mais surtout j'étais dégoûté par ce qui m'était arrivé, et je me sentais tellement différent des autres. Tout grelottant, je me murmurais à moi-même : « C'est bien fait, j'ai été puni ! Vraiment, j'ai réussi quelque chose de pas mal en tombant dans ce foutu canal. J'aurais mieux fait d'écouter mes parents. Maman m'avait bien dit qu'il ne faut jamais tuer, pas même une bête. A partir d'aujourd'hui, je ne chasserai plus les bruants. »

Je laissai mes compagnons derrière moi et rentrai à la maison au plus vite, en coupant à travers les rizières.

J'entrai en catimini par la porte du fond. Maman m'accueillit en me disant, sans élever la voix :

« Qu'est-ce que tu as encore inventé, cette fois-ci ? » Sans me faire le moindre reproche, elle me déshabilla et me frota avec une serviette.

« Maman ! Ce que je me sens seul ! » lui répondis-je tout en larmes. Puis elle m'assit devant le kotatsu^[15] pour que je me réchauffe. Je m'endormis sur le champ, et quand je me réveillai quelques heures plus tard, les fesses me grattaient. Je tâtai et mis la main sur deux grosses sangsues, toutes gonflées et immobilisées par le sang qu'elles m'avaient sucé. Je les arrachai aussitôt, et les jetai au fond du jardin. Il ne m'en resta pas moins pendant deux jours, deux grosses marques douloureuses.

Le lendemain, sans doute à cause de la fatigue, je me levai en retard. Je dus me passer de petit déjeuner, et je fonçai pieds nus à travers champs jusqu'à l'école. Au moment précis où je m'assis sur la chaise, je m'aperçus que j'avais oublié mon cartable avec tous mes livres de classe. Je ne pouvais plus retourner à la maison, il fallait que je me débrouille ; je réussis à en emprunter à des camarades de classe. Mais cela ne faisait que commencer ! Je n'avais pas non plus fait mes révisions, et on nous distribua aussitôt les interrogations écrites.

En face de chez nous, vivait un élève intellectuellement très brillant, de trois ans mon aîné. Il s'appelait Deshimaru Tamotsu, et sa famille était apparentée à la mienne. Pour un campagnard, il avait le teint étrangement pâle et les traits du visage remarquablement réguliers. Il s'était acquis dans le village une réputation d'enfant prodige. Plus nerveux que moi, il était aussi moins fort et beaucoup moins hardi. Sa famille était la plus riche du village. Mais ma famille à moi appartenait à la branche principale des Deshimaru. Mon

grand-père avait coutume de dire : « Nous sommes des aristocrates ; en face, ce ne sont que des plébéiens. » En effet, le grand-père d'en face était loin d'être aussi brave et généreux que le mien. Ayant quelque instruction et surtout beaucoup d'astuce, il était le premier villageois de sa génération à avoir fait fortune. Adeptes fervents de la secte Shinshu, il jouait un rôle dans les affaires du temple Mampukuji. C'est la raison pour laquelle l'abbé lui témoignait bien plus de considération qu'à mon grand-père.

Komekichi tenait à son petit-fils Tamotsu comme à la prune de ses yeux mais, par contre, ne se souciait guère de son fils. Ma mère, pleine d'admiration pour Komekichi, ne cessait de me répéter :

« Amuse-toi donc avec Tamotsu, tu as beaucoup à apprendre de lui ! »

J'allais bien le voir de temps en temps, mais ma nature indomptée demeurait la plus forte et je préférais rejoindre la bande de morveux que nous formions. Tamotsu fut reçu premier à l'examen d'entrée en sixième. Maman saisit l'occasion pour me dire :

« Dépêche-toi d'étudier pour entrer en sixième à l'école secondaire de Saga. Il y en a toujours au moins un qui réussit l'examen chaque année. »

Papa ajoutait : « Ah ! oui, mais tout cela n'est qu'un début. Un garçon doit toujours faire mieux que l'école secondaire de Saga ! » Papa autrefois avait été le seul du village à entrer dans cette école. Malheureusement, il dut la quitter pour prendre la succession de son père. Ce n'est que plus tard que je compris pourquoi il était si exigeant avec moi. J'étais décidé à réussir cet examen. Si, pendant la journée, j'étais toujours chef de bande, le soir, quand tout le monde dormait, je m'attelais au travail.

6. LA THÉORIE DU CERF-VOLANT

Je me souviens encore très bien d'un maître que j'eus pendant deux ans alors que j'étais en huitième et en septième. Comme il m'influença beaucoup, j'aimerais parler un peu de lui. Il s'appelait M. Nagano, mais on l'avait surnommé « M. Canon ». Il était au service du temple Soto d'un village voisin. Très différent par son style du prêtre du temple Mampuku-ji, de caractère vif et ouvert, il ressemblait beaucoup à un moine Zen, et avait le crâne complètement rasé. C'est de là que venait son surnom, car sa tête avait la forme d'un boulet de canon. Il était aussi courageux qu'excentrique. Peu loquace, d'un abord généralement très calme, il se déchaînait soudain avec une énergie effrayante lorsqu'il réprimandait l'un d'entre nous. Mais, deux minutes plus tard, il nous souriait comme si rien ne s'était passé. Cette conduite me fascinait. Un jour, je remarquai :

« Ce n'est pas seulement sa tête qui a l'air d'un boulet de canon. C'est lui-même un boulet ! »

M. Canon interrompait souvent son cours pour parler de tout autre chose. C'est ainsi que pendant l'heure d'histoire, il nous racontait celle des quarante-sept ronins^[16], la poursuivant pendant l'heure de gymnastique car, à cette époque, il n'y avait pas de gymnase couvert. Nous espérions toujours qu'il pleuvrait afin de pouvoir entendre la suite de cette histoire qui nous passionnait. Pendant les heures de classe qui précédaient la sienne, nous faisons toujours des petites poupées en papier accrochées à la fenêtre afin de faire venir la pluie. Son récit dura plus de six mois. Il nous racontait aussi des anecdotes concernant un illustre moine Zen de l'ère Meiji, Nantenbo. Ces histoires dataient de l'époque où Nantenbo enseignait le Zen à plusieurs généraux, dont certains fort célèbres, tel Kodama Gentaro. Je me rappelle encore par coeur le dialogue que M. Canon mimait devant nous.

Kodama Gentaro demanda un jour à Nantenbo comment le Zen pouvait servir à un militaire ?

Nantenbo lui répondit : « Tu dois utiliser immédiatement les trois mille soldats qui sont sous tes ordres. Si tu n'y parviens pas, jamais tu n'arriveras à gagner la guerre. »

« Mais je n'ai aucun soldat devant moi ! Que voulez-vous donc que j'utilise ? »

« C'est facile comme bonjour ! Si tu n'arrives pas à te débrouiller, tu n'es vraiment pas digne d'être un général de l'armée impériale. »

Très vexé, Kodama lui répondit : « Bon, eh bien, veuillez avoir la complaisance de me montrer comment, vous, vous utiliseriez trois mille soldats à l'instant même ? »

Nantenbo se leva et, appuyant de toutes ses forces sur les épaules du général, monta à califourchon sur son dos :

« Va, ne t'emporte pas. Accepte de devenir ma monture pour quelques instants » dit-il en fouettant les hanches du général de sa canne. « Va, en avant ! »

Kodama, au rythme des coups de bâton, avançait à quatre pattes et, vaincu, dut avouer : « Vous avez gagné ! J'ai compris. » Alors Nantenbo, impassible et sans un mot, descendit de cheval et le salua respectueusement.

« Veuillez excuser ma témérité, mais mon salut contient l'esprit Zen. »

Le maître concluait son histoire en disant que c'était cette leçon de Zen qui avait permis à Kodama de gagner la guerre russo-japonaise.

Ces anecdotes me procuraient la joie la plus intense, car je percevais au fond d'elles un message plus profond que celui contenu dans nos livres de classe.

S'il tenait à nous communiquer ses goûts et ses enthousiasmes, M. Canon n'en était pas moins un professeur consciencieux et qui faisait respecter parmi nous la discipline. Il nous expliquait fort bien les mathématiques et les sciences.

Mais dans un coin du tableau, il avait écrit :

« Faites attention où vous mettez les pieds. » Car il veillait aussi à notre éducation, nous apprenant comment il fallait manger à table, ranger nos chaussures, nous laver et même aller aux toilettes. A l'élève qui était chargé de faire le ménage, il disait sévèrement :

« Qu'est-ce que c'est que ce travail ; regarde les moutons que tu as laissés ; ils volent en tout sens. »

Une conversation entendue par hasard me confirma dans l'admiration que j'avais pour lui.

Un jour, j'arrivai dans la salle des professeurs, au moment où un jeune professeur disait à M. Nagano :

« Il paraît que vous racontez des histoires à vos élèves. »

« Hum !... Oui. Éduquer, ce n'est pas seulement rabâcher des choses ennuyeuses. Il ne sert à rien de vouloir leur bourrer le crâne. Cela n'entre pas ! »

Un autre collègue intervint :

« Mais il faut bien pourtant suivre les directives du ministère de l'Éducation nationale. »

« Oh ! vous savez, ces textes qui ont été conçus par des fonctionnaires, il ne faut tout de même pas les prendre au pied de la lettre. »

Un silence gêné lui répondit ; les autres professeurs étaient ébahis.

M. Nagano poursuivit : « Vous savez, l'éducation, c'est un peu comme l'art du cerf-volant. Si vous manipulez la corde de votre cerf-volant trop brusquement, il tombera, mais si vous la lâchez trop, c'est tout aussi dangereux. »

Il y a deux ans, lors d'un voyage au Japon, j'ai retrouvé M. Nagano lors d'une discussion sur le bouddhisme organisée par d'anciennes relations.

Il écouta avec un grand intérêt mon exposé. Ému par cette première rencontre avec un maître que je n'avais pas revu depuis

plus de cinquante ans, je ne pus m'empêcher de lui dire:

« Vous savez, maître, si je suis devenu moine Zen, c'est bien grâce à votre éducation. »

« Je suis moi-même profondément heureux que, devenu disciple de Maître Sawaki, vous ayez continué dans cette voie », répondit-il et je vis que ses yeux étaient embués de larmes.

7. BAUDELAIRE ET LE SHODOKA

Ce matin, après le zazen, je poussai de nouveau ma promenade jusqu'au cimetière Montparnasse. Voyant ma tenue de moine, le gardien me fit un large : « Bonjour, Maître ». Ceci me ramena à la question : « Comment étais-je, en effet, devenu moine ? » Et je me retrouvai de nouveau au sein de mon enfance japonaise.

Les feuilles fanées des marronniers volaient sous mes pieds alors que je me dirigeai vers la tombe de Baudelaire. Sur la pierre se trouvaient gravés son nom, sa date de naissance et celle de sa mort. Suivait le nom de son beau-père qu'il avait abhorré. Je fus choqué que l'on ait pu mettre avec lui dans le même caveau un homme que Baudelaire détestait tant.

Pourtant, cela me remit en mémoire certain conseil que le Shodoka donne au sujet de la conduite à tenir vis-à-vis des amis et des ennemis, de prendre les critiques et même les insultes d'un point de vue positif, car c'est là faire preuve de force et de grandeur. Habituellement, lorsque nous croyons être en butte à l'injustice ou à la calomnie, nous nous rebiffons et nous emportons. Mais cette réaction dévoile notre imperfection. Tandis que, si nous considérons les critiques comme une occasion de nous amender, elles peuvent nous être fort utiles. Lorsque l'on accepte ce point de vue, les ennemis se transforment en amis et vice versa. Dans le cas de Baudelaire, on peut se demander si son opposition à ce beau-père

qu'il haïssait tant ne fut pas en partie responsable de la naissance de son génie.

Les Fleurs du mal et Les Paradis artificiels n'eurent que peu de succès lors de leur publication, même si certains en admirèrent la splendeur de la langue et le mysticisme très personnel qui s'en dégage. Cependant, Baudelaire ne rencontra que déboires et insuccès ; pour tenter d'échapper au désespoir qui le rongait, il s'adonna aux drogues et à l'alcool et mourut à quarante-six ans dans la solitude. Quelques amis seulement l'accompagnèrent au cimetière. Je me dirigeai vers une autre stèle commémorative, érigée en 1901 en partie grâce aux contributions de ses admirateurs dont le nombre s'était énormément accru après sa mort.

La cérémonie d'inauguration fut l'occasion d'une grande manifestation à laquelle assista une foule nombreuse. Des comédiens y récitèrent ses poèmes. Cette célébration fut en quelque sorte une réparation officielle de la lamentable cérémonie funéraire qui avait eu lieu trente-quatre ans plus tôt.

Impressionné par cette pensée, je fis une pause de quelques instants. Les feuilles clairsemées de la fin de l'automne, qui tombaient lentement sur le sol, firent réapparaître à mes yeux le lointain passé.

A douze ans j'eus un professeur, jeune mais très sévère, qui tenait absolument à ce que je sois reçu à l'examen d'entrée en sixième. Les examens se passaient au lycée de Saga, à plus de huit kilomètres de notre village.

Pendant trois jours, j'eus à me lever chaque matin beaucoup plus tôt, car c'était à pied que je devais me rendre à Saga. Ma soeur aînée, soucieuse pour ma santé, confectionnait pour moi des boules de riz qu'elle m'apportait elle-même au lycée. Je fus reçu avec de très bonnes notes. Ma mère en conçut une grande joie.

« Quel bonheur ! Tu vas te trouver dans la même école que le petit Tamotsu. »

Papa commença à me considérer d'un autre oeil. Il prit la peine d'écrire soigneusement au pinceau mon nom sur chacun de mes nouveaux livres. Connaissant mon caractère désordonné, il voulait sans doute m'éviter de perdre ou de confondre des livres aussi précieux.

Je devins le protégé de Tamotsu, qui était alors en troisième. Bien qu'il n'ait jamais appartenu à notre bande, il fut avec moi plus attentionné qu'un frère. Nous nous rendions ensemble à l'école à bicyclette. Comme il faisait du kendo^[17], j'en fis moi aussi, malgré le mauvais souvenir que m'avaient laissé les leçons de judo de mon grand-père.

Chaque année, à l'époque du Nouvel An, notre club de kendo nous faisait faire des exercices en plein air dans le froid. Pendant dix jours, Tamotsu et moi nous nous levions à trois heures du matin et nous parcourions d'un trait la route qui menait à Saga. Un matin, alors que nous roulions dans le noir, je ne fis pas attention à un tas de gravier qu'avaient laissé les ouvriers qui travaillaient à la réparation d'un pont, et je fus projeté par-dessus ma bicyclette dans la rivière. Tamotsu était dans tous ses états. Mais moi, à qui pareille mésaventure était déjà arrivée, je remontai tranquillement sur la berge. Heureusement, la bicyclette était intacte.

« Tu ne te sens pas trop mal ? Il fait vraiment très froid. Tu devrais rentrer à la maison » me dit Tamotsu très inquiet.

« Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je vais y aller comme ça. Il ne fait pas froid du tout », dis-je en enfourchant ma bicyclette.

En tenue d'escrimeur, j'eus vite fait de me réchauffer en prenant de l'exercice. J'avais mis mes vêtements à sécher dans une pièce voisine. Quand je les remis pour aller au collège, ils n'étaient encore qu'à moitié secs. Aussi, à la fin de la journée, en rentrant chez moi, je frissonnais ; pourtant je n'eus pas de rhume, mais en moi-même, je me lamentais :

« Bon Dieu de bois, quand est-ce que je vais m'arrêter de faire des bêtises ? »

8. DEUX MOINES SHINSHU

J'allais souvent chez Tamotsu pour faire du kendo dans son grand jardin. Lorsqu'il entra en seconde, nous décidâmes d'aller faire des visites aux temples du voisinage.

Au temple Mampuku-ji, un prêtre de la secte Shinshu venait souvent faire des sermons. Plusieurs personnages très connus fréquentaient également ce temple, comme le professeur Kagai d'Osaka, ainsi que des groupes d'étudiants venus du temple Nishihongan-ji. Mais pour moi, le plus intéressant de ces visiteurs était Sanada Masumaru.

Je fus vivement impressionné à cette époque par son livre *L'Appel de la foi*, où il décrit les difficultés de sa vie ainsi que son expérience religieuse. Sa profonde connaissance du bouddhisme eut sur moi une grande influence. Né au temple de Joen-ji dans la province de Fukuoka, il sentit s'éveiller sa foi lorsqu'il apprit qu'il était tuberculeux. Après avoir passé avec succès l'examen d'entrée à l'université impériale de Tokyo, il s'inscrivit d'abord à la faculté des lettres, puis changeant brusquement de voie, il décida de faire des études de théologie. C'est alors qu'il rencontra d'éminents spécialistes du bouddhisme qui eurent sur lui une grande influence.

Après avoir passé sa licence, Sanada Masumaru se rendit à Kyoto auprès de Maître Toyo Enseï afin d'approfondir sa connaissance du bouddhisme Shinshu.

En 1914, lors de l'incident de Sakura Jima, il s'engagea et fut blessé grièvement à la jambe, mais il eut la chance de se rétablir très rapidement. Le jour où il quittait l'hôpital, il reçut de ma mère la lettre suivante :

« A Yawata, comme vous le savez, nous travaillons sans arrêt de huit heures du matin à six heures du soir. Dans de telles conditions, les gens n'ont jamais le temps d'aller au temple. Pourquoi, M. Masumaru, ne viendriez-vous pas prêcher votre religion sur le bord de la route aux gens qui travaillent ? »

C'est ainsi qu'à peine sorti de l'hôpital, Masumaru, avec sa femme, vint retrouver ma mère. Yawata, à cette époque, était une ville où l'influence chrétienne était très étendue, aussi Masumaru tomba-t-il bientôt dans une telle pauvreté qu'il ne pouvait même pas s'offrir des braises pour son brasero lorsqu'il recevait des amis. Il avait à peine assez de bois pour faire sa cuisine. Un jour, en l'honneur d'un invité de marque, il dut brûler ses socques. Cependant, il suivait le conseil de ma mère et passait ses journées sur le bord de la route à faire des sermons. Toute la population l'appelait le « moine mendiant » et répétait son slogan :

« Propager la loi du Bouddha et pacifier le pays. »

En 1926, pour mon anniversaire, il m'annonça la création de l'Armée du salut bouddhique qui avait été fondée en l'honneur de l'intronisation de l'empereur.

Je fus immédiatement attiré par le message contenu dans cette déclaration, dont les deux points principaux étaient :

Sauver l'humanité grâce à la compassion rayonnante et universelle du Bouddha, et, d'autre part, répandre l'étude du bouddhisme, comme l'avaient fait Denkyo et Kobo, avoir une culture égale à celle de Dogen, pratiquer le Nembutsu comme Honen, avoir une foi aussi forte que celle de Shinran et propager la foi comme le dit Nichiren^[18]. C'est sous l'influence de Masumaru que je refusai le sectarisme religieux dont souffrait le bouddhisme, pour tenter de créer une religion qui fût détachée de toutes ces divisions.

L'enseignement d'un moine me fut aussi très profitable. Celui-ci vivait à Sasebo, au temple Renko-ji.

Aussi l'appelait-on communément M. Renko-ji. Bien qu'il eût déjà à l'époque, quatre-vingt huit ans, c'était un homme merveilleux. Maman l'aimait beaucoup et lui avait un faible pour moi. Il parlait peu mais on devinait en lui d'immenses réserves d'énergie et de générosité. Sa rusticité contrastait avec la culture et la passion religieuse de Masumaru. Avec ses traits burinés, il ressemblait à un vieux paysan et portait toujours le même habit noir et usé.

Je conçus un grand attachement pour cet homme chaleureux et dont les réactions ressemblaient si fort aux miennes.

Pendant les vacances scolaires, je le suivais partout, aussi loin qu'il se rendît, à Nagasaki, à Sayoho, ou dans quelque ermitage à l'écart de tout.

Mon arrière-grand-mère vivait, solitaire, au fond de la montagne. Adepte fervente de la secte Shinshu, elle invitait souvent ce vieux moine que j'accompagnais. Elle habitait une grande bâtisse rustique entourée d'un verger de mandariniers. En automne, les grappes de kakis que nous enfilions en chapelets formaient un magnifique rideau d'un orangé éclatant sous les toits. En été, j'aimais regarder tourner le petit moulin à eau installé sur un ruisseau en face de la maison. Il m'arrivait de passer là une partie de l'été, car le moine y faisait des séjours de dix à vingt jours. Alors, j'avais tout loisir d'observer les vifs éclairs qui illuminaient la prunelle de ses yeux où se cachaient une perspicacité et des connaissances imprévues et de me rassasier de ses paroles lentes et pondérées qui captivaient toujours son auditoire. M. Renko-ji me fit lire et m'expliqua les trois sûtras de la secte Jodo (La Terre Pure).

Il se donna même la peine de me faire tout un cours sur le Kyogyo shinsho^[19], et sur l' Anjinketsujo^[20].

Pour secouer mes doutes et mon incrédulité, il me répétait souvent : « Le paradis et l'enfer n'existent que dans ton coeur ». Ces paroles provoquèrent en moi un choc violent ; d'un coup, furent bouleversées toutes les idées que je m'étais faites jusqu'alors sur le bouddhisme, et

se trouvèrent dissipés aussitôt tous mes doutes sur le paradis et l'enfer.

Il affirmait également que la joie de celui qui avait une foi véritable suffisait à le transformer en Nyorai, c'est-à-dire en bouddha. Personne encore ne m'avait dit de telles choses, j'en étais ébahi.

Ainsi, c'était l'existence actuelle qui était porteuse de divinité, non un passé révolu ni un avenir imprévisible.

Il me déclarait parfois d'un ton presque badin, comme s'il n'y attachait guère d'importance que notre foi naissait du sang du Bouddha, et qu'elle reposait dans sa chaleur. Celui qui découvrait que sa propre vie était branchée sur celle du Bouddha, en ressentait aussitôt le caractère éternel et voyait se déployer devant ses yeux un monde lumineux et empli d'énergie.

Il me citait la célèbre maxime : « Connais d'abord ta propre vérité » que Shinran n'avait cessé de répéter pendant toute sa vie, au prix de son sang et de terribles souffrances.

J'en arrivais à me demander si la justification fondamentale d'une religion n'était pas de fournir à l'homme la stabilité spirituelle, à partir de laquelle il pût acquérir culture et savoir. Une telle culture fondée sur une solide assurance spirituelle ne pouvait-elle former un être illuminé par la Vérité ?

Conformément à sa maxime, Shinran ne dissimula jamais ce qu'il était au tréfonds de lui-même et confessa sans remords au public jusqu'à ses défauts les plus sordides.

Mon ami me lisait chaque matin des extraits du Kanashogyo de Shinran. « Un homme en une seule journée est assailli par une myriade de pensées. Il est impossible de réaliser tout ce qui nous passe par la tête... Prenez garde que la clarté de demain matin ne soit assombrie par les vents de ce soir. Quant à la rosée de ce matin, elle sera évaporée à midi. L'homme qui s'accroche à la permanence pense que la lumière sera là indéfiniment. Mais le vent de l'évanescence souffle toujours ; il sèche la rosée et fait des champs une terre

inculte. La mousse recouvre les os et l'âme erre abandonnée dans les airs. Femmes et enfants perdent leur famille. Les récoltes accumulées dans les greniers se dessèchent ou pourrissent. L'asservissement à votre corps ne vous vaudra que les larmes du remords ».

Comme je lisais alors Hamlet, que j'avais emprunté à Tamotsu, la conscience de la solitude de l'homme et de l'impermanence de son existence prit en ce temps une acuité vraiment dramatique.

9. LE CADAVRE DE MA GRAND-MÈRE

La bonté de ma mère à mon égard était infinie, Papa lui-même ne cessait de penser à moi et mes grands-parents me choyaient comme un de leurs biens les plus précieux ; quant à mes soeurs, elles étaient pour moi tout indulgence. Malgré tout, ma solitude se faisait parfois bien pesante, dès que j'étais séparé de ma famille. Un jour ma grand-mère mourut. Ce fut ma première rencontre avec la mort. Celle qui, si longtemps, m'avait tenu dans ses bras, rendit l'âme après s'être alitée seulement quelques jours. Lorsque toute la famille en pleurs se réunit autour de sa couche mortuaire, je fus saisi violemment aux entrailles par le sentiment de l'impermanence et de la solitude de tout être humain. Avec étonnement je regardais ma mère, qui, les yeux secs et murmurant le Nembutsu, nettoyait pieusement le corps de ma grand-mère avec un coton trempé dans l'alcool. « Le vent de l'impermanence tôt ou tard n'épargne personne. »

Devant cette scène funèbre, j'étais vraiment épouvanté par la vie. Il me semblait que le spectre de la solitude me poursuivait partout. Nombreux furent ceux qui assistèrent aux funérailles de ma grand-mère ; les membres de notre famille, les amis, les voisins, les notables du village, tout le monde y était. Elle fut incinérée en dehors du village, en présence seulement de ses parents les plus proches. Au crépuscule, je vis se dissoudre peu à peu dans les airs, à l'ouest, le voile de fumée qui s'échappait lentement d'une petite cheminée. Les

yeux fixés sur cette fumée, je songeais aux mots que Maman avait prononcés ce matin : « Je me demande bien où ce vent de l'impermanence emporte notre chère grand-mère ? »

Lorsque je rentrai le soir, mon vieil ami, le moine Tera Etsuo du temple Mampuku-ji, dirigea le service funéraire au cours duquel il lut le sūtra d' Amida ainsi que le passage du Gobunsho^[21] : « Celui qui connaît tous les textes sacrés, mais ne croit pas à la vie future n'est qu'un imbécile. Par contre, une jeune nonne ignare qui y croit possède la connaissance. Celui qui lit toutes sortes de livres religieux et dont le savoir est très étendu, mais qui ne possède pas un brin de foi, fait des efforts complètement inutiles. Shinran a même affirmé que tout être humain qui n'a pas de foi en la promesse du Bouddha Amida ne sera pas sauvé. On ne peut donc pas concevoir le moindre doute : une femme qui s'est concentrée pendant toute sa vie sur la récitation du Nembutsu sera nécessairement sauvée et renaîtra dans la Terre Pure d'Amida. »

Sa voix solennelle et convaincue fit une forte impression sur tout l'auditoire qui ne pouvait qu'ajouter foi à ses paroles ; quant à moi, j'étais à demi convaincu et à demi sceptique.

Les mots « une nonne ignare possède la connaissance » ne s'appliquaient-ils pas davantage à ma mère et à ma grand-mère qu'au prêtre qui les avait prononcés ?

A la sortie, il me regarda et dit : « Ah ! mais voilà le petit garnement qui a gribouillé sur mon Daruma ! Comme il a grandi ! »

Mais je fus très choqué quand je le vis ramasser les dons en argent que les visiteurs avaient placés devant la statue du Bouddha et que Maman avait coutume de réunir pour la fête des âmes^[22]. Mon cœur d'enfant se révoltait devant une telle attitude. Pendant la période de deuil, « le vent de l'évanescence » avait dû bien servir les intérêts de ce prêtre, pensai-je scandalisé !

Je me rends compte aujourd'hui que Sada Etsuo qui unissait vertu et culture aurait été plus à sa place au grand temple Nishihongan-ji

de Kyoto que comme servant d'une paroisse rurale.

Dès mon plus jeune âge, je l'avais suivi au temple, assis à ses pieds ou le surveillant de l'entrée de sa cuisine. Mais déjà quelque chose en moi s'opposait à la vie en communauté religieuse, au système de transmission héréditaire ainsi qu'au féodalisme qui régnait depuis des siècles au sein des monastères.

10. LE CLUB DE L'AUBE

Peu de temps après, nous créâmes, Tamotsu et moi, avec quelques jeunes gens du voisinage, un club d'adeptes de la secte Shinshu. J'y introduisis un de mes cousins, Shigeta Shingo qui était élève d'une école commerciale de Saga. Après avoir terminé ses études, il dirigea une entreprise de comptabilité à Saga. Mais, après la guerre, désirant se consacrer à de plus nobles tâches, il voulut se présenter aux élections municipales.

Heureusement pour lui, il subit une cuisante défaite. Pour se changer les idées, il décida de se rendre à Paris. Mais, une fois là-bas, éprouvé par l'isolement dans lequel il vivait ainsi que par des événements, il se mit à repenser à ce Club de l'Aube, au sein duquel s'exprimait l'esprit traditionnel du Japon. Il m'écrivit alors : « J'ai envie de me faire moine de la secte Shinshu. » Je lui répondis : « Tu prends un peu tard conscience de la nature éphémère de l'homme. Mais enfin, il n'est quand même pas trop tard pour devenir moine. »

Le Club de l'Aube poursuit aujourd'hui encore ses activités. A l'époque, son quartier général se tenait dans un temple Shinshu voisin, le Myoko-ji, dans l'enceinte duquel s'élevait un arbre splendide, un grand Ginkgo, plusieurs fois centenaire. Le chef de ce temple, Fukushima Itsudo, qui est toujours en vie, fut un des membres fondateurs du Club. Il avait créé au Myoko-ji une école du dimanche destinée à dispenser quelques rudiments de culture religieuse pour les enfants du voisinage. Parfois certains d'entre nous avaient à diriger ces cours. Ainsi, peu à peu, se créa tout

naturellement une distance entre moi et mes anciens compagnons de jeu. Personnellement, je me réjouissais de participer à l'élaboration d'un idéal aussi élevé et j'abandonnai sans regret les jeux quelque peu sauvages de la petite troupe dont j'avais fait si longtemps partie.

Le prêtre du Myoko-ji était à l'époque Fukushima Horoshi, père de Fukushima Itsuo. A la différence de Sada Etsuo, il avait des idées très avancées pour un prêtre de village. Il avait fait l'achat d'orgues de très bonne qualité, dont il jouait pour créer une atmosphère de recueillement et de piété au sein de l'assistance. Posséder des orgues au Japon, en pleine campagne, constituait évidemment un phénomène des plus rares. J'aimais énormément les sonorités profondes de l'orgue. Je m'essayais à en jouer maladroitement quelques notes, qui parfois s'harmonisaient.

Un peu plus tard, Tamotsu entra à l'université impériale de Tokyo. Comme il avait été un excellent élève au lycée de Saga, tout le monde pensait qu'il s'inscrirait à la faculté de droit, d'où sortait l'élite de l'intelligentsia japonaise. Contre toute attente, c'est le département très peu fréquenté de philosophie indienne, qu'il choisit. La raison en était certainement sa foi profonde ainsi que la part qu'il venait de prendre à la fondation de notre Club de l'Aube. Dès que les grandes vacances arrivaient, il rentrait au pays et nous faisait des cours remarquables, sur les enseignements de Rennyō et la doctrine Shinzoku ni tai^[23]. Il nous enseignait même le sanskrit et organisait parfois des réunions où l'on discutait de philosophie et de littérature orientales.

Enfin, il nous donna d'intéressants aperçus sur les classiques chinois, de Confucius aux grands historiens et aux poètes.

Nous avons l'impression de participer à cette formation intensive que l'on recevait autrefois dans les monastères.

*« Le jeune homme vieillit facilement
Mais le savoir est dur à acquérir*

*Profite de chaque instant
Car tu rêves maintenant au Printemps
Mais lorsque tu te réveilleras
Les feuilles auront pris la couleur de l'automne. »*

11. ET MAINTENANT, QUE FAIRE ?

J'allais bientôt quitter l'école primaire. L'enfant chevaleresque et téméraire que j'étais souffrait de sa solitude et aussi d'une susceptibilité exacerbée. Souvent, les yeux dans le vague, je passais des heures à regarder le ciel. J'en avais assez d'étudier à l'école. Ma seule consolation était alors le dessin. Mon professeur de dessin, Tanaka Shuichi, faisait de merveilleuses aquarelles. Il m'encourageait en montrant beaucoup d'indulgence pour mes petites esquisses. Cependant, de la dixième à la septième, j'ai toujours eu dix sur dix en classe de dessin.

Notre professeur organisa un club d'aquarelle facultatif. J'y participai immédiatement avec enthousiasme. Il nous emmenait faire des croquis de paysages au nord de Saga, à Arashiyama, près de Kyoto. Nous restions parfois toute la journée au soleil et à l'air, faisant courir sur le papier crayons et pinceaux.

En été, nous allions dans la montagne à la recherche des petits torrents cachés sous la verdure. Et à l'automne, j'avais presque toujours l'honneur de voir mes oeuvres exposées et de recevoir le premier prix.

Un de mes sujets préférés était la rivière Chikugo bordée de laquiers rougis par l'automne. Le professeur Tanaka aimait aussi à représenter ces arbres.

Comme j'étais son élève préféré, il me poussa à entrer à l'École des Beaux-Arts d'Ueno, à Tokyo. J'étais convaincu que j'arriverais ainsi à devenir un très bon peintre. Mais lorsque j'en parlai à mon père, sa réaction ne se fit pas attendre :

« Que Dieu m'entende ! J'espère bien que tu ne deviendras jamais peintre ! » dit-il, et il accompagna ses paroles d'un bon coup de pied. « Ce serait complètement ridicule de te lancer inconsidérément dans une école de dessin. Dans ces conditions, il est même inutile que tu ailles au lycée ; comme tu es mon seul fils, il vaudrait mieux que tu entres tout de suite dans une école de commerce, car il faudra bien un jour que tu prennes ma suite. »

Ces paroles me désolèrent. J'étais mortifié qu'on me refusât toute possibilité de réaliser l'un de mes rêves d'enfant les plus chers. Maman, qui partageait ma peine, essayait d'apaiser mon père, mais c'était peine perdue. Il répondit :

« Il n'est pas question qu'il fasse une école de dessin. Je veux qu'il fasse une grande école, par exemple une école d'administration ou une école militaire, car cela ne me coûtera rien. »

A cette époque, en effet les écoles militaires ou navales étaient gratuites.

D'autre part, les diplômés de l'école de Saga y bénéficiaient des meilleures places. Cette école avait formé le célèbre général Mazaki Kanzaburo ainsi qu'une pléiade de généraux, d'officiers de marine et autres. Papa, qui avait combattu vaillamment pendant la guerre russo-japonaise, aurait souhaité que je réussisse d'abord dans l'année. Aussi, abandonnant bien à contre-coeur mon projet d'entrer aux Beaux-Arts, je dus me présenter à l'examen de l'Académie Militaire.

Lors de la visite médicale, je fus réformé à cause de ma myopie. J'appris plus tard que la promotion dont j'aurais dû faire partie fut décimée sur le front durant la Seconde Guerre mondiale. Si je n'avais été réformé, j'aurais eu bien peu de chance d'échapper à l'hécatombe, me connaissant tel que j'étais, toujours prêt à partir le premier et à prendre les plus gros risques.

Souvent, il en va ainsi dans la vie : une malchance devient une chance, un bien se transforme en mal.

Mais si mon échec m'avait préservé de l'année, il n'en restait pas moins que l'avenir me semblait assez sombre.

Sur les conseils de Tamotsu, je me présentai à l'examen au lycée de Saga.

Mais je me demandais maintenant ce que j'allais bien pouvoir faire.

12. MA PREMIERE RENCONTRE AVEC MAITRE SAWAKI

Finalement, je dus me résigner à aider mon père dans son travail. Nous chargions de charbon nos bateaux à vapeur aux mines de Miiké, puis nous descendions la rivière en nous arrêtant pour le livrer à toutes les briqueteries qui se trouvaient sur notre passage. Nous travaillions avec des débardeurs rustres et râblés qui m'avaient confié la responsabilité de peser les sacs de charbon. Lors de mes débuts, encore emprunté et mal à l'aise, je glissai sur la passerelle qui reliait le bateau à la rive et je tombai dans la boue. Beaucoup moins agile qu'à l'époque de la chasse aux bruants, je ne pus me tirer de la vase où je m'étais enfoncé, et les débardeurs durent unir leurs efforts pour me tirer d'affaire. Trempé et crotté, je m'étendis de tout mon long sur la berge en me demandant si mon destin n'était pas de tomber sans cesse dans la boue.

Lorsque je revis Tamotsu, il était en uniforme d'étudiant. Pourquoi pas moi ?

Les projets auxquels j'avais dû renoncer resurgirent avec plus de force que jamais. A la suite de la mort subite de son mari, qui était directeur d'une école privée à Uekai, Mme Majima Jiro vint s'installer à Saga. C'était une femme énergique et très cultivée. Son fils Shigeki, avec qui j'étais allé à l'école, venait souvent jouer à la maison. Papa, qui avait finalement compris que je ne tenais pas du tout à prendre sa suite dans les affaires, adopta alors un garçon^[24] qui pût plus tard lui succéder.

Je pus donc me remettre à mes études. Je travaillais dans une des pièces du fond de la maison de Mme Majima. C'est là qu'eut lieu ma première rencontre avec Maître Kodo Sawaki, lequel devait un jour transformer ma vie de fond en comble. Sawaki, qui vivait alors dans les environs de Kumamoto, descendait de temps en temps à Saga pour y faire des conférences. Ces jours-là, il couchait chez les Majima qui se mettaient alors sur leur trente et un. Un jour, la seconde des filles, qui venait de quitter l'école, lui demanda de couper son opulente chevelure car elle voulait se faire nonne.

Lorsque Maître Sawaki descendait chez les Majima, on me faisait coucher dans une autre pièce.

Un jour, s'en étant aperçu, il m'appela et me dit :

« Mais reste donc coucher ici ! »

Il m'aida à transporter mon lit et mes draps dans sa chambre. La mort du vieux prêtre du Renko-ji, auquel j'étais très attaché, avait laissé en moi un grand vide. Kodo Sawaki, qui était moine Zen, lui ressemblait beaucoup ; il était comme lui, généreux et énergique. J'avais alors dix-huit ans, Kodo Sawaki en avait environ cinquante. Je fus tout de suite pris par son charme. Sa mise était des plus modestes, c'était celle d'un pauvre moine mendiant. Vêtu d'une robe d'un brun délavé, il portait autour du cou une espèce de sacoche. Pourtant, son allure majestueuse imposait le respect.

« Deshimaru », disait-il d'une voix forte en entrant dans ma chambre, « je viens encore t'embêter ». Mais c'était pour m'offrir des biscuits qu'il sortait de sa sacoche de mendiant. Je l'aimais et je l'admirais. Cependant, je ne pouvais me résoudre à aller écouter ses conférences, car le Zen et le zazen faisaient pour moi partie des activités religieuses interdites.

D'ailleurs, lui-même n'en soufflait mot.

Simplement, nous prenions du thé et des gâteaux ensemble et nous couchions dans la même chambre.

Une certaine nuit d'été humide et poisseuse, alors que nous étions couchés sous la moustiquaire, je l'entendis qui s'agitait et claquait des mains.

C'étaient les moustiques. Il y en avait un nombre incroyable à l'intérieur de la moustiquaire. En regardant de très près, j'y découvris un gros trou.

« Ah ! là ! là ! ils sont vraiment coriaces ! » disait-il en essayant de boucher le trou avec un oreiller. Je ne voyais pas très bien où il voulait en venir : « Bon ! eh bien maintenant ceux qui sont dehors n'entreront plus, mais qu'est-ce que nous allons faire avec ceux qui sont dedans ? »

« On peut les tuer un par un, mais j'ai bien peur que cela prenne toute la nuit. »

« A mon avis, il vaudrait mieux retirer la moustiquaire, puis la remettre en place. »

« Tu as raison, allons-y. Saga est vraiment infestée de moustiques. Heureusement que tu sais comment t'y prendre. »

Pendant qu'il tenait la moustiquaire relevée, je chassais les moustiques avec un éventail. Enfin, après maintes poursuites, nous pûmes rajuster la moustiquaire. Mais, une fois recouché, je m'aperçus qu'il en restait à l'intérieur.

« Maître, il y en a encore ! »

Point de réponse. Il ronflait tranquillement.

« C'est incroyable, il est plus endurci qu'un habitant de Saga ! »

13. COCORICO SUR UNE TÊTE DE MOINE

Personne dans la maison n'avait eu vent de ce remue-ménage nocturne. Le lendemain matin, tandis que nous rangions nos matelas et nos draps, la maîtresse de maison survint et lui demanda s'il avait passé une bonne nuit. Maître Sawaki lui répondit :

« Oui, mais je trouve les moustiques bien prolifiques à Saga. Ils ont lancé une attaque jusqu'à l'intérieur de notre moustiquaire. Heureusement, le petit Deshimaru les a fait battre en retraite en retournant la moustiquaire. Et c'est alors seulement que j'ai pu m'endormir. »

La maîtresse de maison parut fort surprise : « Mais comment cela se fait-il ? »

« Il y avait un gros trou dans la moustiquaire. »

Elle se confondit en excuses.

Quelques minutes plus tard, le Maître, ayant pris une grande cuvette, se mit en devoir de se raser le crâne sous la véranda. A l'instant même où il avait terminé, le coq du jardin, d'un grand coup d'aile, grimpa sur la véranda.

Puis, tout à coup, d'un bond, il se percha sur le crâne fraîchement rasé en lançant un éclatant cocorico.

J'étais resté bouche bée. Le Maître, impassible, n'avait même pas fait un mouvement.

Dès que j'eus repris mes esprits, je m'élançai et chassai le coq à grands cris.

« Pourquoi t'énerves-tu comme ça ? J'ai bien compris qu'à Saga les coqs, eux aussi, étaient emportés et téméraires », dit-il tranquillement en essuyant les marques de boue qui étaient restées sur son crâne. Encore sous le coup de la surprise, je répliquai :

« Peut être bien, mais, vous aussi, vous êtes un sacré phénomène ! »

Il sourit sans mot dire, flatté au fond de ce compliment involontaire.

Puis il ajouta : « Ce mot d'obangyaka^[25] que tu utilises si souvent, me plaît beaucoup, il te va très bien à toi aussi. »

14. UN CHARME INFINI

Mme Majima me dit un jour : « Pourquoi n'irais-tu pas écouter une discussion sur le Zen dirigée par le Maître ? » Mais cela m'était impossible, j'aurais eu le sentiment de trahir la secte Shinshu. Cependant, je ressentais de plus en plus fortement le charme infini qui irradiait de cet homme sans pareil, de ce vagabond toujours de bonne humeur, qui voyageait sans cesse. Et l'envie me prenait de faire comme lui, de vivre loin de ma famille, indépendant et sans attaches. C'est alors que je décidai d'aller à Tokyo. Je fis d'abord part à Maman de ce projet puis, un jour, je me risquai à y faire allusion devant mes parents et j'ajoutai que, de là, j'espérais pouvoir me rendre aux États-unis afin d'y poursuivre mes études.

Je fus tout de suite surpris de voir avec quelle facilité ils acceptèrent de me voir partir pour Tokyo. Mon père me promit même de me payer mon billet et de m'envoyer chaque mois une petite somme qui devait suffire à mes besoins. Fou de joie, je fis aussitôt mes adieux à toute la famille et partis par le premier express. Je savais qu'à Tokyo je pouvais compter sur Tamotsu. Pourtant, au fur et à mesure que je m'éloignais de mon village, la solitude et la tristesse m'assombrirent à nouveau.

15. MES ÉTUDES A TOKYO ET YOKOHAMA

Une fois à Tokyo, j'espérais bien rencontrer quelqu'un qui aurait vécu aux États-unis et pourrait me donner des conseils. C'est pourquoi, aussitôt arrivé, j'allai voir Morinaga Taichiro, originaire lui aussi de Saga, fondateur d'une importante biscuiterie, dont il avait réussi à implanter une succursale aux États-unis. Me laissant emporter par mon élan, je lui rendis visite sans même l'avoir prévenu. Il m'accueillit curieusement en prononçant ces mots :

« Nous sommes tous des criminels. »

Il est vrai qu'il était profondément chrétien. Il me traita ensuite avec beaucoup d'amabilité, écouta mon histoire, puis, lorsque je lui eus demandé s'il pouvait m'aider, il me répondit :

« Si tu veux aller aux États-unis, il faudrait d'abord que tu apprennes l'anglais. » Je le quittai un peu dépité.

Quatre mois s'étaient déjà passés, il fallait que je trouve une école où je puisse me présenter. Par chance, on m'indiqua l'école technique de Yokohama qui avait la réputation de donner aussi une excellente formation en anglais.

Je me présentai à l'examen d'entrée en avril 1933. Je le réussis et eus droit à une bourse dans la section économique. J'avais vraiment eu de la chance. De nombreux élèves plus âgés que moi avaient été recalés, d'autres redoublaient pour la énième fois. Comme j'avais été reçu avec mention, je fus nommé délégué de ma classe. Mes camarades, d'origine et de tempérament très divers, étaient très agréables à fréquenter.

Je passai tout d'abord plusieurs mois dans une pension à Yokohama. Et plus tard, grâce à Tamotsu qui continuait ses études supérieures et avait ouvert juste en face de l'université de Tokyo un foyer pour les étudiants bouddhistes, j'allai m'y installer. Je faisais donc des allées et venues entre mon village, Tokyo et Yokohama.

Parfois, au lieu de rentrer chez moi, j'allais écouter des conférences sur la littérature, ou des séminaires sur l'hindouisme qui se tenait à l'université de Tokyo. J'y retrouvais les plus illustres bouddhologues du Japon. J'avais là une occasion unique de frayer avec les meilleures autorités sur le bouddhisme, en particulier sur la secte Shinshu. Tous les étudiants du foyer où j'habitais appartenaient à cette secte et certains d'entre eux militaient avec ferveur pour un renouveau du bouddhisme. Presque toutes mes soirées étaient de ce fait consacrées à des discussions sur les problèmes religieux.

Vers cette époque je découvris, dans le quartier de l'université de Tokyo, un bar sympathique, le Rakudai Yokicho, où je pris l'habitude

de venir tous les soirs discuter philosophie avec des camarades jusque très avant dans la nuit. Nos entretiens étaient si passionnés que, sur le chemin du retour, nous faisons encore des haltes dans des bistrots.

L'un de ceux-ci était tenu par un homme d'une quarantaine d'années, très accueillant et plein de drôlerie. En l'honneur de sa clientèle, principalement estudiantine, il arborait une casquette de lycéen. En hiver il nous servait de l'oden^[26] et ajoutait du piment à nos conversations en venant nous raconter toutes sortes d'histoires grivoises dont il se vantait d'avoir été le héros.

Aujourd'hui encore, résonnent à mes oreilles les refrains fameux qu'entonnaient de nombreux étudiants dans les ruelles obscures de ce quartier.

*« Des pétales dans une coupe vermeille,
Les reflets bleus de la lune sur l'alcool,
La foule dans le bas de la ville
S'engourdit dans ses rêves de splendeur et d'oisiveté.
Mais, là-haut sur la colline,
Une ardeur et une ambition sans pareilles
Brûlent le coeur des étudiants. »*

Qu'on me permette de citer ici, non tout à fait hors de propos, un passage d'une conférence que je fis en 1972 au cours d'un de mes brefs séjours au Japon, à l'université de Tokyo, sur l'invitation du professeur Yuki Yoshi. La veille j'avais eu une longue conversation amicale avec le professeur Tamaki Koshiro, directeur du département d'études bouddhiques et professeur dans la section de philosophie indienne, ainsi qu'avec le professeur Nakamura Gen, éminent spécialiste du bouddhisme et de l'hindouisme.

« Mon retour à l'université de Tokyo aujourd'hui est pour moi profondément nostalgique. Sans doute, ce matin, ai-je bien retrouvé

le grand Ginkgo qui l'ombrage, ainsi que la salle Yasuda et le cadran solaire, mais après tant d'années j'ai été stupéfait par les changements qu'ont subis les lieux. L'enceinte est aussi désolée qu'après un incendie, les murs sont salis d'affiches déchirées. Et, en moi-même, je me lamentais : " Mais qu'est-il donc arrivé à Todai^[27]." Elle semble avoir perdu toute sa noblesse. Je me demande ce qu'a pu devenir l'enseignement qu'on y donne.

« Quand on vient des universités européennes, on est saisi de se trouver en présence ici-même de cette mentalité de l'animal économique qu'est devenu le Japonais. Si je cherche à quelle cause attribuer ce déclin, cette déchéance, je n'en vois qu'une, qui est la culture japonaise actuelle coupée désormais de ses sources religieuses bouddhiques. A l'époque où j'étais étudiant, les départements de philosophie et de religions bouddhique et hindouiste, non seulement constituaient le centre vital de l'université, mais ils exerçaient également une influence latente, mais rayonnante, sur tout le monde bouddhique et aussi sur la société japonaise.

« Je souhaite vivement que cette section de l'université insuffle aujourd'hui une énergie nouvelle au bouddhisme japonais. Elle dispose à l'heure actuelle d'une salle de nembutsu et d'une salle de zazen. Il serait donc désirable qu'elle s'oriente de plus en plus maintenant vers la pratique du bouddhisme. Plutôt que d'en rester à des études théoriques, ne vaudrait-il pas mieux en revenir aux aspects fondamentaux du bouddhisme, tels le zazen et le nembutsu qui ont conservé toute leur fraîcheur et leur efficacité et seraient de ce fait aisément assimilables pour la société contemporaine.

«Je pense donc qu'une des tâches essentielles de la section bouddhique de Todai consisterait à étudier en priorité ce problème.

« De mon temps, les étudiants étaient entourés de respect ; comment se fait-il que de nos jours, ils soient si méprisés par l'opinion publique? Toute l'éducation japonaise doit être révisée dans son principe même, car la raison de son déclin n'est pas uniquement

imputable aux élèves et aux professeurs, elle est due en partie au système politique qui l'a modifiée selon ses besoins. En conséquence, la pédagogie actuelle produit principalement des orateurs habiles et des spécialistes dont le talent repose surtout sur une mémoire bien exercée.

« Ces individus, à la fois inconséquents et sans hardiesse, n'ont développé que leurs aptitudes intellectuelles et analytiques, et manquent complètement de vues synthétiques. Si, d'un côté, il existe une certaine élite qui se glorifie de ses dons intellectuels qu'elle considère comme un privilège, de l'autre se trouvent tous ceux qui, n'ayant pu développer leurs potentialités, sont condamnés à vivre dans la misère, l'humiliation et la violence. D'autres, enfin, vivent aux dépens d'autrui, et ça ne vaut pas mieux. C'est parmi ces hommes que se recrutent les politiciens et les administrateurs qui élaborent et dirigent la structure politique d'un pays où les conditions de vie sont déjà si difficiles. Il est clair que si le Japon continue dans la voie où il s'est engagé, il courra au devant d'une nouvelle défaite que lui infligera le monde entier.

« Les jeunes moines bouddhistes ont le devoir d'examiner très sérieusement ces problèmes menaçants. Que les membres du Centre bouddhique de Todai se dressent et passent à l'action sans plus tarder. Je ne vous demanderai pas de copier l'Armée Rouge mais tout simplement de revenir aux sources et aux principes fondamentaux du bouddhisme, ceci afin de créer une pensée neuve et de portée mondiale. »

16. MA PREMIÈRE SESSHIN

Comme il m'était difficile de faire sans cesse l'aller et retour entre Yokohama et Tokyo, je décidai de loger chez des amis qui vivaient près de Yokohama. L'endroit où ils habitaient, près du lac Kikuno, est hérissé d'immeubles, mais à l'époque leur maison était tout à fait isolée. Je m'y trouvais très bien, car j'étais choyé par mes hôtes.

Après ce déménagement, il m'arrivait souvent de rester à Tokyo pendant les week-ends et de coucher au dortoir de Hongo, afin de pouvoir écouter les conférences du samedi et du lundi matin à l'université.

Cela me permettait de mener de front l'étude du bouddhisme et celle de l'économie. A l'université, je me liai particulièrement avec deux professeurs qui étaient d'éminents spécialistes de la secte Nichiren^[28]. Grâce à eux, je découvris le Hokekyo^[29].

En deuxième et troisième années, je suivis les cours du professeur Asahi sur « La pratique de la morale ». C'est vers cette époque que je fis la connaissance du censeur de mon école technique, le colonel Narishima Eisu, dont je devais par la suite épouser la fille. Apparemment fort obstiné, c'était un homme d'une grande droiture. Il était en excellents termes avec le professeur Asahi, car tous deux partageaient une même passion pour le Zen Rinzai^[30].

M. Narishima nous aida à créer le club Mumonkai, où il invita le professeur Asahi à lire et commenter le Mumonkan^[31] et le Hekiganroku^[32]. Je tirai un grand profit de ces exposés qui étaient très clairs et des plus intéressants.

Un jour, alors que j'étais en deuxième année, je fus invité par Narishima et Asahi à participer à une sesshin^[33] à l'Enkakuji. Bien que j'eusse le sentiment de tomber dans l'hérésie, je me laissai convaincre quand même, car j'avais beaucoup de respect pour ces deux hommes.

Au lieu de me rendre à Saga, je partis pour Yuinohama où je pris quelques bains et me reposai avant d'aborder la sesshin. Puis, passant sous le grand portail, je pénétrai dans le Kojirin. C'était ma première sesshin. On nous réveillait brutalement à deux heures du matin. Sans doute l'entraînement du Kendo me donnait-il, malgré moi, une attitude effrontée et arrogante, toujours est-il que les jeunes moines qui portaient le kyosaku s'acharnèrent sur mon dos pendant

les huit jours que dura la sesshin, au point qu'il en était devenu rouge et enflé.

Pendant tout ce temps, je n'avais même pas aperçu le professeur Asahi. Perplexe, j'en étais venu à me demander si ce Zen dont j'avais tant entendu parler ne consistait pas tout simplement à être battu comme plâtre par de jeunes novices.

J'étais dans de telles dispositions, quand survint un incident qui devait faire du bruit. C'était la veille de la fin de la sesshin. Nous consacrons de plus en plus de temps au zazen et on ne nous laissait dormir que quelques heures. Pendant le zazen, un jeune moine, soit par fatigue, soit par inattention, m'asséna un coup de kyosaku non sur l'épaule, mais sur le crâne. C'en était vraiment plus que je ne pouvais supporter. Déjà les coups sur l'épaule me faisaient terriblement souffrir, celui-là dépassait les limites de mon endurance. Sans savoir ce que je faisais, je me relevai, en chancelant, arrachai le kyosaku des mains du moine et le rouai de coups. Tous les moines se levèrent d'un coup pour me retenir. Mais j'étais un loup qui se défend contre une meute. Je les menaçai tous de mon kyosaku, puis je gagnai la sortie en leur décochant la flèche du Parthe.

« Écoutez-moi bien, vous tous ! Votre Zen n'a rien d'une religion, c'est seulement de la violence. Désormais, on ne m'y reprendra plus ; le Zen, c'est bien fini pour moi ! »

Je fis rapidement mon baluchon et laissai derrière moi le temple et la montagne. Je m'en fus retrouver le professeur Asahi, qui habitait au Jochi-ji. Je lui décrivis mon séjour d'un bout à l'autre et terminai par ces paroles : « Professeur, le Zen n'est que violence. C'est fini. Je rentre chez moi. »

Mais il partit d'un grand éclat de rire.

« Ah ! Ah ! Deshimaru, depuis que ce temple existe, tu es bien le seul et unique à avoir frappé un moine qui donne le kyosaku ! »

Sur ce, je lui fis mes adieux et allai me restaurer dans un restaurant voisin. Réduit pendant huit jours à un régime constitué d'un clair

brouet, d'un peu de pâte de soja et de quelques morceaux de radis noir, je ne pus assouvir ma fringale qu'en avalant coup sur coup sept bols de nouilles. Le hasard m'avait conduit à ma première expérience Zen. Un autre hasard devait plus tard me donner, en la personne de Kodo Sawaki, mon véritable maître.

Aujourd'hui, je me dis qu'en somme, je dois être reconnaissant à ce moine maladroit, car, tel un véritable Bodhisattva, il m'a aidé à trouver le bon chemin. Mais sur le moment, j'avais été très choqué par le fait que les séances n'étaient pas dirigées par des maîtres expérimentés et qu'on laissât des novices se conduire avec une telle brutalité.

La forme de bouddhisme qui pût me convenir, je ne l'avais pas encore trouvée ; pour le moment j'oscillais entre la doctrine Shinshu du Todai-ji et les préceptes Rinzai du professeur Asahi.

Tout cela ne m'empêchait d'ailleurs pas de suivre assidûment les cours d'économie de l'école de Yokohama.

17. ÉCONOMIE ET RELIGION

J'étais amené à fréquenter des économistes d'une part, et de l'autre des guides spirituels. Je pouvais donc observer et comparer. Si les économistes ne s'intéressaient que rarement aux questions religieuses, de leur côté les maîtres bouddhistes ne prenaient jamais en considération les problèmes économiques qui pourtant déterminent la vie quotidienne de chacun. Pourquoi en était-il ainsi ? Pourquoi une telle incompatibilité ? Notre existence n'était-elle pas influencée par les uns et par les autres ?

Pour l'adolescent que j'étais, c'était là une question cruciale, et je ne pouvais envisager que la poursuite d'un idéal spirituel puisse vous obliger à tourner le dos aux avantages que pouvait procurer la civilisation matérielle. Je voyais bien que celui qui choisissait la voie spirituelle était condamné à vivre en solitaire et à se nourrir de

guenmai^[34]. Dans le monde, son honnêteté lui eût valu les pires avanies qui l'auraient en outre ridiculisé. Mais celui qui ne recherchait que la jouissance matérielle se trouvait, lui, entraîné dans une compétition impitoyable, faite de calculs, de trahison et de méfiance, où il arrivait à se perdre lui-même.

Ces deux mondes ne pouvaient ni se mêler ni communiquer ; simplement, ils coexistaient, en s'ignorant l'un l'autre.

Cette situation, je la connaissais en somme depuis ma plus tendre enfance. J'avais vécu entre un père profondément matérialiste, mais d'une intégrité absolue, et une mère qui ne vivait que par la foi. D'ordinaire, ils formaient un ménage paisible et très uni. Quand il leur arrivait parfois de n'être pas d'accord, mon père s'emportait contre ma mère, mais au fond leurs opinions étaient inconciliables comme le spiritualisme et le matérialisme.

Je me souviens qu'un jour de fin d'automne, Papa était rentré de très mauvaise humeur de son travail, et il se disputa aussitôt avec maman dans la cuisine.

« Te rends-tu compte à qui tu dois ta nourriture ? » cria-t-il avec véhémence. Ma mère se contenta de lever les yeux au ciel, en disant d'une voix soumise :

« Oui, nous devons en rendre grâce au Bouddha... Namu Amida Butsu, Namu Amida Butsu ! »

« Quelle idiote ! hurla mon père furieux, et saisissant les poignées de la marmite où cuisait le riz, il la projeta dans un coin de la cuisine. La marmite se brisa en deux et les grains de riz s'éparpillèrent sous des nuages de vapeur. Maman ne broncha pas. En murmurant : « Namu Amida Butsu, Namu Amida Butsu », elle ramassa aussi vite que possible le riz et les débris de marmite, puis disparut dans sa chambre pour se mettre au lit.

Abattu et penaud, Papa n'eut pas le courage de la suivre. Mais comme il avait faim, il sortit une autre marmite et se mit à cuisiner lui-même. Puis, se contentant finalement de grignoter un restant de

navet et quelques prunes confites, il quitta la maison précipitamment. Alors Maman se leva et nous fit manger le riz qu'il avait fait cuire. Je mourais d'envie de la réconforter ; hésitant, je lui dis :

« Maman, qui a finalement gagné dans cette dispute ? »

« Tais-toi et mange ; c'est le riz que ton père a cuit que tu manges. »

J'avais l'impression que ma mère était reconnaissante à mon père, de ce qu'il venait de faire. Mais je ne pouvais pas me retenir de parler.

« Mais c'est toi qui as gagné, Maman... Le perdant est devenu le vainqueur. »

« Mêle-toi de tes affaires et mange ! Et puis dépêche-toi de monter travailler. »

Sa sensibilité était encore à vif. Je montais, mais il me fut impossible de me concentrer sur mon travail. Je pensais : « L'amour de ma mère est aussi doux que la brise au printemps, l'amour de mon père brûle comme les gelées de l'automne et le plein soleil de l'été. » J'étais alors très affecté par ces discordes entre mes parents. Je m'enfermais alors dans la solitude et la mélancolie. Souvent j'avais envie de parler de tout cela avec mes soeurs, mais je n'en trouvais jamais l'occasion.

Maman n'avait en tête que le Paradis de la Terre Pure et le nembutsu. Elle croyait en la bonté innée des hommes et rêvait d'un monde idéal. Papa se donnait tout entier à son commerce où il devait se livrer à toutes sortes de ruses et de stratagèmes. L'union de deux êtres aussi différents me semblait à l'époque aussi inharmonieuse que bizarre. Il m'était vraiment impossible d'opter pour l'un ou pour l'autre. J'avais donc à embrasser tout entière cette contradiction, et à la résoudre. J'étais convaincu que c'était là mon destin. Ces inquiétudes me poursuivirent tout le temps que j'étais à Tokyo, où je

suivais ces cours de théologie et d'économie que ma mère et mon père symbolisaient, et là aussi il m'était impossible de choisir.

18. MARX ET L'ANGLAIS

Ce jour-là, en compagnie de plusieurs de mes disciples, je me rendais à une sesshin qui devait avoir lieu dans les environs de Strasbourg. En route, nous devions nous arrêter chez un médecin, spécialiste de médecine orientale. Il habitait un château du XVI^e siècle patiné par le temps, où les pièces n'étaient chauffées que par de grands feux de bois qui crépitaient dans de vastes cheminées.

Ce médecin consacrait ses loisirs à la poésie et il nous lut quelques-uns des poèmes qu'il venait de publier. Après ces longues journées remplies par le zazen et les conférences, je me laissai aller au coin du feu et mes souvenirs resurgirent de nouveau.

Je me retrouvais à l'époque où je m'étais mis avec passion à l'étude de l'anglais. Mes professeurs, américains ou japonais, étaient tous d'une grande sévérité et nous obligeaient à savoir par coeur d'interminables listes de mots. Le dimanche, il nous fallait assister aux offices de l'église baptiste et, en plus, apprendre quelques chapitres de la Bible.

C'est là que je rencontrai la fille d'un des pasteurs, qui non seulement enseignait la religion, mais aussi l'anglais à l'école.

De temps en temps, elle organisait de petites réunions où elle nous enseignait les danses à la mode. Bientôt ses invitations se firent de plus en plus fréquentes. J'étais séduit par sa brillante intelligence et quelque peu amoureux d'elle. Pourtant, les choses en restèrent là. J'avais le sentiment que mon heure n'était pas encore venue.

Plusieurs de nos professeurs étant influencés par les idées marxistes, je me mis à parcourir les oeuvres de Marx et d'Engels, afin d'être à même de me mêler à leurs discussions. Cependant, je ne pouvais admettre leur conception exclusivement matérialiste de la

société parce qu'elle me semblait par trop unilatérale. Mais n'en allait-il pas de même des principes purement spiritualistes du christianisme ? C'est pourquoi, j'étais incapable de me rallier inconditionnellement à l'un ou à l'autre.

J'avais de nombreux amis qui, ayant quitté leur famille, menaient une vie d'oisiveté et de licence. Il leur arrivait parfois de venir à l'école le matin directement des quartiers de plaisirs, où ils avaient passé la nuit. Ils s'asseyaient alors au fond de la classe et commençaient à se raconter dans tous ses détails leur aventure de la veille.

Quand le cours ne m'intéressait pas, je les écoutais avec plaisir.

19. UN CLIENT DIFFICILE

Trois années de suite, on me confia la responsabilité de ma classe. J'eus ainsi à m'occuper des sottises commises par certains de mes compagnons. Un jour, je fus obligé de descendre sur mon dos le cadavre d'un ami ingénu qui s'était suicidé dans la montagne de Tanzawa, après un chagrin d'amour. Après quoi, on me chargea de célébrer la cérémonie mortuaire. Une autre fois, il fallut aller chercher un garçon qui refusait de quitter l'appartement d'une prostituée. A cette occasion, deux de mes amis et moi-même fûmes assaillis par des femmes étranges aux voix suraiguës, qui essayèrent de nous attirer dans leurs chambres. L'une d'elles m'arracha ma casquette d'étudiant au passage et s'enfuit avec. Je la poursuivis, sans avoir eu le temps de retirer mes grosses socques toutes boueuses, lorsque la tenancière fit son apparition. Elle me lança ma casquette avec un geste de mépris, et m'avertit que l'ami que nous étions venus chercher ne serait libéré que si nous apportions l'argent qu'il devait à la maison.

La dernière année, on élit un comité de quatre membres afin d'organiser une fête en l'honneur de notre promotion. C'est à moi qu'échut la charge de rassembler les fonds nécessaires.

J'y réussis avec beaucoup de peine. Mais mon ami Kobayashi, gouailleur, se moqua des efforts que j'avais faits et de mon honnêteté scrupuleuse :

« Bon, eh bien, maintenant, qu'est-ce que tu vas faire de ce qui reste ? Viens, nous allons le boire ! »

« Si tu veux, mais il faut d'abord que je demande l'autorisation au directeur. »

Ma requête fut acceptée et le soir même nous nous en fûmes à Isezaki-cho pour nous offrir une glorieuse beuverie. C'était la première à laquelle il me fut demandé de participer.

Me voyant quelque peu désorienté, mes compagnons voulurent me faire sortir de mon habituelle tempérance.

« Eh ! Deshimaru, tu as donc peur de boire ? »

Les serveuses ajoutèrent en chœur : « Mais oui, comme c'est bizarre ! » Ils avaient réussi à me blesser dans mon amour-propre. Aussi leur lançai-je : « Jusqu'à présent, je m'étais juré de ne pas toucher à l'alcool, mais ce soir vous allez voir ce que vous allez voir ! » Je saisis alors un litre de saké qui traînait sur le comptoir et je l'avalai d'un coup en faisant cul sec. Quelques minutes plus tard, je perdis connaissance et m'affalai de tout mon long sur le sol. Mes compagnons, épouvantés, me conduisirent à l'hôpital et prirent soin de moi jusqu'à ce que j'aie repris mes sens. J'appris par la suite qu'ils s'étaient relayés pour me soigner et me mettre des glaçons sur la tête. Le lendemain, après avoir dormi tout mon saoul, je ne reconnus pas, en me réveillant, les draps d'une blancheur éblouissante dans lesquels j'étais soigneusement bordé.

« Eh ! Deshimaru, t'affole pas, t'es à l'hôpital ! Après avoir ingurgité ton litron de saké, tu t'es bien rattrapé, mon vieux, tandis que nous on n'a pas fermé l'oeil de la nuit. »

« Ah ! je suis à l'hôpital ! C'est pour ça que j'ai si bien dormi ! »

« Souviens-toi bien de ce que je dis maintenant ! Nous allons faire une petite sieste pour nous remettre en état. Et puis, on se retrouve tous au café pour continuer la fête ! »

On me ramena à la pension, et, comme prévu, les copains arrivèrent dans ma chambre au début de la soirée.

« Où allez-vous ce soir ? »

« T'en fais pas, on a tout préparé. Suis-nous. »

N'osant pas refuser, je les suivis, penaud, dans un taxi. Nous arrivâmes à un petit restaurant qui ne payait pas de mine. Je m'inquiétais, car nous n'avions presque plus d'argent. Mais il s'agissait d'une surprise-partie organisée par des femmes quelque peu suspectes.

Pendant un moment, je me demandai si ce soir encore, je n'allais pas vider un nouveau litre d'alcool. Mais je ne voyais pas de saké à ma portée. Et Kobayashi précisa :

« Ce soir, l'alcool coûte trop cher ; après quelques bières, nous filerons là-bas. Et ce soir, mon petit, tu vas perdre ton pucelage ! »

« Et si je refuse ? »

« A quoi bon t'entêter ? Tu ferais beaucoup mieux de profiter de la chance que tu as. C'est une expérience qui te servira. »

Et sur ces mots, ils m'entraînèrent dans la chambre d'une fille.

Probablement à cause de mes excès de la veille et des quelques verres de bière que je venais de boire, je n'étais pas très solide sur mes jambes et m'affalai lourdement sur le lit. Quand je rouvris les yeux quelques instants plus tard, la fille avait disparu. J'espérais pouvoir m'en tirer ainsi ; mais mes acolytes firent irruption dans la chambre.

« T'en fais pas, petit ! On va te la ramener ! »

« Foutez-moi la paix ! »

« Là, du calme ! Attends tranquillement la fille à qui on t'a confié, elle finit d'abord sa tournée d'inspection ; aussitôt après elle s'occupera de toi. »

« De quelle tournée parlez-vous donc ? »

« Eh bien ! elle visite les clients à tour de rôle ! »

Je m'emportai contre une telle ignominie, mais ils me calmèrent en me disant que bientôt, j'en rirais. Puis ils me quittèrent. Aussitôt, je me dégageai des couvertures. C'est alors que j'aperçus la bouillotte que l'on avait placée au fond du lit.

J'étais toujours gris, et cette bouillotte me parut alors du dernier comique.

Puisqu'ils s'entêtaient tous à m'empêcher de partir, j'allais leur jouer un tour de ma façon. Je fis sauter brusquement le bouchon de la bouillotte et en répandis le contenu à terre. La pièce se remplit de vapeur. Puis, je renversai une bassine pleine d'eau qui se trouvait là. C'était une véritable inondation. Au moment où, après bien des tâtonnements, je trouvai enfin la sortie de service, je tombai sur la fille qui voulut se cramponner à moi, mais je réussis à me dégager.

« Oh ! attends-moi ! » criait-elle en me poursuivant. Je la repoussai brutalement.

Le lendemain, mes compagnons m'entourèrent en me regardant comme si j'étais une bête curieuse. L'eau que j'avais renversée, avait traversé le plafond et dégouliné toute la nuit sur leur lit. Un des meilleurs judokas de notre classe m'intima l'ordre de ne plus jamais remettre les pieds dans leur maison de tolérance, ma brutalité envers la fille leur ayant valu un service exécrationnel.

« Vous êtes tous des imbéciles ! »

Nagatomi, le judoka, rétorqua : « C'est toi, l'idiot, tu payes et tu t'en vas sans rien faire ! »

« Vous croyez vraiment que je vais m'initier à l'amour dans de pareilles conditions ? » hurlai-je, véritablement déchaîné.

Personne n'osa plus rien dire. Car, s'ils transgressaient la moralité, au moins avaient-ils gardé pour elle un certain respect. Vers cette époque, je mis de côté tous mes livres d'économie afin de me consacrer à des lectures philosophiques et religieuses. Je m'intéressais aussi à la littérature. Je lus à peu près toutes les oeuvres de Natsumé Soseki, puis celles de Goethe.

J'aimais surtout les belles histoires d'amour, le Takiguchi Nyudo de Takayama et le Konjiki Yasha de Ozaki Koyo^[35]. Et j'aidai à mettre en scène quelques passages de ce roman.

Lors des répétitions, pour faire rire le public, j'inventai même toutes sortes de pantomimes dans la pièce. Un jour, faisant semblant de m'accompagner d'un violon, comme le faisaient les chanteurs à la mode à l'époque Meiji, je récitai les vers suivants :

*« Kanichi et Omiya
Sur la plage d'Atami
Sont ensemble, parlent ensemble
Mais cela ne durera qu'un jour
O, Omiya !
Je ne monnayerai pas mon amour
Ni ne t'emmènerai à l'étranger ! »*

20. MON PREMIER EMPLOI

J'allais bientôt recevoir mon diplôme de fin d'études. L'un de mes maîtres me conseilla de poursuivre mes études d'histoire économique. Mais, comme j'avais toujours comme projet de me rendre aux États-unis, je préférais entrer dans une firme qui, avec un peu de chance, m'y enverrait un jour. C'est alors que je tombai sur une offre d'emploi dans la section internationale de la biscuiterie Morinaga. Je ne pouvais espérer mieux, encore fallait-il que je réussisse l'examen d'entrée dans cette entreprise. C'était un concours où la compétition était dure. J'eus la chance d'avoir de bonnes notes en anglais. Cela me permit d'avoir une moyenne supérieure à ceux

qui sortaient des grandes écoles. Je fus donc reçu et tout de suite accepté, car je connaissais depuis plusieurs années l'un des directeurs de la firme, originaire de la même région que moi ; mes débuts en furent facilités. Alors que les nouveaux employés avaient à effectuer un stage d'une année en usine, j'en fus dispensé et l'on m'assigna immédiatement un poste dans la section internationale. Pourtant, au bout de trois mois, je dus quand même faire un stage d'apprentissage dans différentes usines de confiserie et de chocolats. Ce séjour qui ne dura qu'un mois fut loin d'être désagréable, car il me permit de faire la connaissance de jeunes ouvrières vives et sympathiques. A la fin du mois, je fus convoqué au bureau du directeur de la section qui me tint le discours suivant : « Maintenant que tu es initié au véritable travail d'usine, j'aimerais que tu essayes de prendre en charge la section import-export. Il y a déjà quelqu'un qui s'en occupe, mais il est lent et un peu âgé. Je compte donc sur toi pour que tu prennes la relève de ce poste où les responsabilités sont importantes. Comme tu n'as guère encore d'expérience, le travail sera sûrement difficile pour toi, mais c'est ainsi que tu auras une chance d'être envoyé ensuite à l'étranger. »

J'étais quelque peu surpris qu'on me témoigne une pareille confiance. Mon travail consistait principalement à surveiller l'entrepôt, à comptabiliser les produits exportés et à effectuer les procédures douanières au port de Yokohama.

Le vieil employé dont m'avait parlé le directeur était un homme gentil et très amusant. C'était en plus un excellent comptable. Je me mis donc au travail avec acharnement car, frais émoulu de l'université comme je l'étais, je tenais à me montrer digne de la bonne opinion que le directeur avait eue de moi. Mes cours d'économie me furent d'un grand secours, car ils me permirent de proposer de nouvelles techniques de comptabilité qui furent très appréciées par les inspecteurs qui vérifiaient mes comptes.

En buvant un verre avec moi dans un bar, un de mes nouveaux collègues me confia qu'il trouvait que je perdais mon temps chez

Morinaga, car, dans la section où j'étais, je n'avais que bien peu de chance d'être envoyé à l'étranger.

« D'autre part », ajouta-t-il, « le chef de ton service a dit un jour devant moi que, robuste et courageux comme tu l'es, tu serais beaucoup plus à ta place dans une usine. »

« Qu'est-ce que tu racontes ? C'est impossible ! » me mis-je à crier hors de moi. Mon cri effraya la serveuse qui fit tomber la bouteille de saké qu'elle portait. Mon compagnon m'avait fait boire et je me réveillai à une heure du matin. J'étais seul, le bar fermait. A cette heure tardive, il n'y avait plus de trains. Je pris donc un taxi. Le chauffeur me demanda où je voulais aller. Je répondis : Tsurumi. Surpris, il se retourna vers moi : « Qu'est-ce que tu vas faire si loin à cette heure-ci ? Moi je peux te conduire à un endroit et ce sera moins cher que jusqu'à Tsurumi. »

« Non, merci. Je n'ai aucune envie de me mêler à ce genre de société et d'ailleurs je veux rester chaste. »

« Tu ne sais sûrement pas ce que tu dis ! Tu n'as pas envie de faire l'amour cette nuit, tout simplement. »

« Mais non, ce n'est pas ça du tout ! »

« Bon, alors, je vois ce qu'il te faut. Je connais une belle veuve qui m'a demandé de lui amener le premier puceau que je trouverais. Qu'en penses-tu ? C'est elle qui te donnera de l'argent. »

Pendant ce temps le taxi ne se dirigeait nullement vers Tsurumi.

« Eh là ! pas question, les veuves sont les plus dangereuses. Dépêche-toi de me conduire à Tsurumi ! »

Je compris enfin, qu'en continuant ainsi chez Morinaga, je risquais fort de n'en pas bouger.

Frustré dans mes espérances, je devenais plus sombre de jour en jour. Bien sûr, j'avais conquis la sécurité que donne un salaire régulier et, en plus, je pouvais me procurer gratuitement tous les biscuits, chocolats et autres sucreries que je voulais. Mes parents

étaient grandement soulagés de me savoir enfin « établi », et les jours s'écoulaient dans une routine maussade et monotone. J'avais quand même quelques distractions. Je fis la connaissance d'une ouvrière très sympathique avec qui j'allais me promener et parfois danser. Elle gagna le prix de beauté de notre compagnie. Je fréquentais aussi des actrices très à la mode, telles Michiko Kuwano et Kimiko Mikage.

Mais, malgré tout, je restais toujours aussi gauche et embarrassé avec les filles : cela fit même courir des bruits désobligeants à mon sujet. Je dois reconnaître que mon excessive prudence était assurément blâmable. Mais je n'avais qu'une idée en tête : quitter le Japon et partir loin.

Tout à fait isolé du milieu de mes compagnons de travail et impuissant à réaliser mon rêve, je devenais mélancolique et plein de rancœur.

Peu m'importaient vraiment les filles ou le vin, et plus encore les chocolats gratuits que l'on m'offrait. Je n'avais que mépris pour mes collègues dont l'unique but était une augmentation de leur salaire. Leur vie me semblait totalement dépourvue de sens. Jamais je ne pourrais consacrer la mienne aux affaires. Je n'avais pas non plus l'envie, ni l'énergie de mener l'existence épicurienne dans laquelle mes collègues se vautraient avec des geishas. Mes seuls excès étaient le tango et la valse.

21. UN AMOUR TRAGIQUE

Par mes obligations professionnelles, j'avais souvent rendez-vous dans des bars et des cabarets. Le plus souvent, j'essayais de me cacher dans un coin obscur afin de boire tranquillement un ou deux verres de whisky. Cela n'empêchait d'ailleurs pas les hôtesses de venir s'asseoir à côté de moi et de tenter de me faire sortir de mon mutisme qui semblait les fasciner.

Dans un cabaret très chic, où nous avions l'habitude d'aller, trônait une hôtesse renommée pour son extraordinaire beauté, et surnommée le « Paon ». Elle aussi me prit en affection. Des yeux vifs et ouverts, un teint très clair, ainsi qu'une petite bouche adorable accompagnaient un nez grec qui donnait à tout son visage une sorte de chane exotique. Fine et souple, elle portait toujours les kimonos les plus seyants. Assise à mes côtés, elle m'observait, enfermé dans mon silence obstiné et tout à fait incapable de plaisanter avec elle.

« Cet homme est vraiment bien fait ! »

« Oui, mais à mon avis il ne parle pas assez et je dois dire que son silence m'effraye un peu. »

A ces commentaires faits par les autres hôtesse, le Paon répondit :

« Je ne suis pas du tout d'accord avec vous, je l'aime beaucoup. C'est la première fois que je rencontre quelqu'un qui a vraiment l'air d'un homme. »

Surpris, je me souvins alors que Shakespeare avait dit qu'un trésor silencieux qui émouvait le coeur d'une femme était plus précieux que n'importe quel propos.

De nombreux clients venaient dans cet endroit dilapider leur argent et surtout pour elle. Elle m'en parlait souvent avec haine et mépris.

« Je suis lasse du travail que je fais. J'aimerais tellement retrouver une vie honnête et normale. » Plusieurs fois, elle me téléphona à mon bureau pour me demander de sortir avec elle. Par curiosité, j'acceptais une fois sur trois. Je préférais au début sortir avec elle dans son quartier. Parfois elle venait jusqu'à Tsurumi, mais, par crainte des propos malveillants et des commérages, nous nous promenions en cachette dans les parcs et les cimetières.

Pourtant, au bout de quelque temps, ma conscience commença à me reprocher cette conduite. Il faudrait bientôt que je trouve le courage de me séparer d'elle, et je ne pouvais agir avec brusquerie.

Ce serait mentir que d'affirmer que nos rapports étaient unilatéraux. Sans doute, elle me poursuivait de son amour, mais je m'étais aussi attaché à elle. Et, de la bataille, c'est moi finalement qui sortis vaincu.

Un beau jour de printemps, tandis que du sommet d'une colline nous étions en train d'admirer la baie de Tokyo, je vis de grands navires qui s'éloignaient lentement vers l'horizon. Me trouver sur l'un d'entre eux, tel était mon rêve depuis l'enfance. Je me tournai vers mon amie. Elle effeuillait une fleur. La solitude lui donnait un charme si troublant que j'eus soudain envie de l'embrasser. Nos regards se rencontrèrent et, juste en cet instant, comme si cela était tout naturel, elle me proposa d'aller passer le week-end prochain dans une station thermale de la péninsule Izu. Je sursautai. J'étais si peu habitué à de telles manifestations d'affection que je perdis contenance. J'entrevois déjà la possibilité de l'épouser, au cas où nos relations deviendraient plus intimes. Sans avoir l'intention de la blesser, je lui répondis maladroitement et avec brusquerie : « Ah ! mais dimanche prochain je suis déjà pris ! » Ces mots scellèrent notre séparation. Cette femme, qui avait appris à se contrôler et à accepter n'importe quel commentaire, et avait de plus une longue expérience de l'amour, éclata, soudain hors d'elle-même ; d'une voix hystérique, elle me cria : « Espèce de poule mouillée ! »

« Mais, qu'est-ce que j'ai fait ? »

« Ah, toi, tu trompes bien ton monde. Je ne pouvais pas imaginer que tu étais si faible. Vraiment, je regrette d'avoir fait tous ces efforts pour me rapprocher de toi ! Je vois bien que tu t'en fiches. Eh bien ! à partir d'aujourd'hui, tout est fini entre nous ! »

Se levant brusquement, elle me jeta à la figure la fleur qu'elle tenait et s'enfuit vers la grand route où elle héla un taxi dans lequel elle disparut. Je me retrouvai tout seul, bouche bée. « Tu ne sais pas ce que tu as perdu ! » me disais-je à moi-même, prenant conscience de ma sottise.

« Tu aurais mieux fait de te taire et de penser au " trésor silencieux " de Shakespeare. » Découragé, je fixais l'étendue de la mer. Les navires n'étaient plus que des points à l'horizon.

A mon tour je me mis à crier : « Il faut absolument que je parte ». Souvent, il m'arrivait de penser à elle au bureau, je fus même plusieurs fois tenté d'aller la revoir, puis, me maîtrisant, je décidai de ne plus jamais retourner au bar où elle travaillait. J'appris, par un de mes amis, qu'elle l'avait quitté et que personne ne savait ce qu'elle était devenue... Enfin, un jour, je reçus une lettre de sa mère. Le Paon venait de mourir subitement d'une pneumonie aiguë, qui s'était déclarée à la suite d'un rhume. Avant de rendre l'âme, elle avait prié sa mère de m'informer de sa mort. Elle me demandait aussi de brûler en son souvenir, un peu d'encens. J'envoyai une lettre de condoléances à sa mère, mais jamais je ne me rendis sur la tombe de Paon ni ne fis brûler d'encens pour elle.

« Mon cher Paon, je te prie de me pardonner ! »

Après cette pénible aventure, je traversai une période difficile. C'est alors que me revint en mémoire le Takiguchi Nyudo. Et je m'aperçus que dans mes songes romantiques, je m'identifiais au héros de ce livre, Saito Takiguchi, jeune et vaillant chevalier de l'époque des Heike^[36].

Celui-ci, à la suite d'un amour déçu, décida de vivre en reclus. J'aurais aimé, comme lui, pouvoir me retirer dans un petit monastère isolé au fond de la montagne de Sagano et n'avoir pour horizon que la rosée sur les joncs et les herbes sauvages. Quant au sort de Yokobue, il me remplissait de mélancolie. Elle s'était éprise de Takiguchi, qui la repoussait car il aimait une autre jeune fille. Désespérée, elle décida d'entrer aussi dans les ordres, lorsqu'il se fit moine. Cependant, sous l'empire de sa passion, elle n'en continua pas moins de lui rendre visite, l'implorant de répondre enfin à son amour. Mais Takiguchi, impitoyable, la repoussait toujours. Il espérait rompre ainsi avec son turbulent passé. Au bout de plusieurs années de méditation, il parvint au Satori. Il décida alors de se

mettre au service des déshérités et parcourut le Japon en moine mendiant. Au cours d'un de ses voyages, il fit halte dans un village, où il rencontra une vieille femme qui lui en raconta l'histoire. Au cours de son récit, elle fit mention d'une jeune nonne belle et généreuse qui était morte d'amour pour un jeune guerrier devenu moine. Poussé par une force irrésistible, Takiguchi se rendit au cimetière, devinant de qui il s'agissait ; une inscription sur une tombe confirma son pressentiment : c'était celle de Yokobue. Désespéré, il succomba au chagrin et au remords, mais quelques heures plus tard, il prit conscience que ses larmes étaient à la fois inutiles et contradictoires car, en ce moment, Yokobue n'était plus à plaindre puisqu'elle jouissait de la félicité infinie du Paradis des Bouddhas. Mais peu après, il apprit la défaite de son clan battu par les Genji.

Alors « ayant perdu l'amour, ayant rejeté toutes les vanités de ce monde, portant en lui-même le destin qui affligeait son clan, ayant vécu vingt-six années au cours desquelles victoires et défaites s'étaient succédées en alternance, telles les vagues de la mer, Takiguchi, décida de quitter ce monde éphémère ». Il se fit alors hara kiri.

La solitude et la mélancolie profonde que l'auteur Takayama exprimait dans ce récit reflétaient exactement mon état d'âme. Takayama était de ceux qui savaient percevoir la beauté de la vie. Il avait été influencé par Nietzsche, qu'il considérait avant tout comme un poète. Enivré par sa propre passion pour la beauté, il est un des rares écrivains du Japon moderne qui aient su vivre à l'écart des coteries littéraires, afin de faire passer dans son oeuvre sa vision personnelle et poétique du monde. J'étais fasciné par son oeuvre et par sa vie. Mais quoi qu'il en soit, j'errais, toujours indécis, ne sachant quelle voie choisir. Et il me fallut du temps pour oublier cette lamentable histoire d'amour.

22. L'ABÎME DE LA SOLITUDE

J'étais vraiment las du tumulte des villes. Ces nuits éclairées au néon me désolaient. Je rêvais d'habiter à la campagne. Un jour, un des directeurs de la firme me proposa de prendre en charge une usine modèle qu'on venait d'installer à Kamakura. Cela ne favorisait nullement la réalisation de mes plans, pourtant j'acceptai, car la vie que l'on m'offrait me semblait plus humaine et naturelle. Autrefois, à l'époque glorieuse de Kamakura, c'était là que Hojo Tokimune s'exerçait à tirer à l'arc sur son cheval lancé au galop. Mais Kamakura était aujourd'hui déçue de sa splendeur et devenue presque déserte.

La villa du directeur avait été transformée afin d'y loger le personnel. Comme j'étais l'unique employé qui n'était pas du pays, je me trouvais seul dans cette tranquille bâtisse, avec pour seule compagnie une vieille gardienne qui vivait avec sa fille dans un pavillon à part. Lorsque je rentrais du bureau, je me retrouvais dans un silence complet où résonnait le bruit de la chute de la moindre goutte d'eau. Vivant ainsi à l'écart du monde, je me trouvais dans un univers complètement différent de celui dans lequel j'avais vécu. J'en profitai pour me plonger dans la lecture des classiques que je ne connaissais pas encore.

Le dimanche, il m'arrivait souvent d'aller jusqu'à Shishigatani, où je restais à méditer face au soleil couchant. Si Kamakura était en été envahi par les touristes, la ville redevenait très calme dès que les premières volutes de fumée s'élevaient dans le ciel d'automne. Ce paysage mélancolique me ramenait vers la poésie. En traversant le temple de Gokuraku-ji et sa forêt de mélèzes, je fredonnais un des poèmes de Kitahara Hakushu :

*« En passant par la forêt de mélèzes,
Ces mélèzes qui me rendent si nostalgique,
Ces mélèzes si tristes,
Ce voyage si triste,
Au bout de la forêt de mélèzes
Je vois le chemin que nous aurions dû prendre,*

*Le chemin où il bruine et où souffle le vent de la montagne.
En passant par la forêt de mélèzes,
Ces mélèzes si nostalgiques,
Ce n'est pas sans raison que mon pas se ralentit.
Ces mélèzes murmurent dans mon cœur »*

Je ne sais plus quel poète a dit que Dieu, après avoir créé l'homme, s'était aperçu qu'il était solitaire et lui avait donné une compagne. Cette compagne, je n'avais pas encore eu le bonheur de la trouver.

Pour Goethe, par contre, si l'homme pouvait apprendre beaucoup en société, l'inspiration ne pouvait naître que de la solitude.

Lorsque l'homme se trouve seul, il prend connaissance de lui-même. Et c'est lorsqu'il peut faire face à sa solitude qu'il est le plus fort. J'avais constamment présente à l'esprit l'idée que l'on ne pouvait se retrouver soi-même qu'en acceptant cette solitude innée qui appartient à chacun de nous et qui nous est imposée, de gré ou de force, par la société qui nous entoure.

23. LE CARNET DE NOTES DE MAITRE SAWAKI

Lorsque je revins au siège de la société Morigana, je repris mes visites à mon ancien collègue et y participai à des discussions sur le bouddhisme. J'allais même au temple Hongan-ji, dans le quartier de Tsuki-ji, pour écouter les sermons de la secte Shinshu. Mais aucun de ces expédients ne parvenait à rompre ma solitude ni à chasser ma mélancolie.

Mon frère Tamotsu, fervent admirateur de Takakusu Junjiro, devint le président de la Nouvelle Association de Jeunes Bouddhistes, mouvement qui se donnait pour mission d'endiguer les vagues de fascisme qui commençaient à agiter le Japon, mais aussi de réformer la société sur de nouvelles bases bouddhiques. Malheureusement, ce mouvement fut dissous pour s'être uni au

Front populaire, qui d'ailleurs l'avait opprimé. Mais cela n'affecta en rien le groupe religieux de mon collègue. De mon côté, je devenais de plus en plus sceptique quant à l'intégrité du gouvernement comme de tout mouvement politique, quel qu'il soit. En vérité, mes doutes n'étaient pas sans fondement. Pour l'expliquer, il me faut revenir quelques années en arrière, à l'époque du fameux incident du 26 février 1936 qui eut lieu juste avant mon départ du collège^[37]. J'appris un jour que le général Majima, qui avait été autrefois élève à l'école où j'avais fait mes études à Saga, et pour qui j'avais la plus grande admiration, avait eu maille à partir avec le ministre des Armées. Il fut alors appréhendé par la police impériale qui le soupçonnait d'avoir participé au massacre du 26 février. Cette arrestation fut pour moi un terrible choc. Je ne pouvais croire un instant que Majima ait pu soutenir ces jeunes officiers, préparer la conjuration et les inciter à de tels crimes. Il avait sûrement été utilisé par les conjurés afin de masquer les véritables agitateurs. Je me souvins d'une anecdote qu'il avait racontée à ma mère, à son retour d'un séjour à Taiwan (Formose), où il était commandant. « Lorsque j'avais cinq ou six ans, mon père signa un jour un décret de saisie de propriété. Je fus alors témoin de l'arrogance insolente de l'huissier qui devait l'exécuter. Depuis lors, a grandi en moi une opposition absolue à toute autorité arbitraire.

« Sans doute, je suis moi-même devenu un général qui parade sur son cheval avec de brillantes épaulettes et devant qui on se met au garde-à-vous. Mais je suis bien certain que de l'autre côté, on ne m'admettra jamais dans une telle tenue ! »

Il est bien compréhensible qu'un homme qui avait une telle opinion de l'autorité ait maintenant protesté contre la politique fasciste du clan militaire Toseiha.

La situation politique qui empirait de jour en jour accroissait encore ma colère et le sentiment de ma solitude. Il m'était impossible de parler de mes craintes avec mes collègues, qui ne se sentaient nullement concernés. D'autre part, je ne pouvais pas me rallier à

l'association politico-religieuse dirigée par mon frère, qui me semblait trop sectaire. Comme je ne parvenais pas à résoudre ces contradictions, tout pour moi avait un goût de cendres.

C'est alors que je reçus une lettre de la femme du général Majima, qui me demandait d'aller rendre visite à Maître Sawaki, qui vivait maintenant dans le temple de Soji-ji, aux environs de Tsurumi. Il était devenu Godo^[38]. Je suivis ce conseil, pensant que Kodo Sawaki m'aiderait peut-être à résoudre mes problèmes.

J'arrivai devant le grand portail qui gardait l'entrée de l'enceinte du temple. A l'intérieur, on apercevait de très grands pins et, derrière eux, le bâtiment principal, immense et imposant, dont la cime élevée plongeait dans les nuages. La parfaite propreté qui régnait ici contrastait avec les rues empoussiérées et pleines de détritibus des alentours. Je retirai mes chaussures dès l'entrée et demandai mon chemin. Plusieurs moines, vêtus de longues robes noires, attendaient les visiteurs derrière un comptoir. Timidement, je leur demandai si je pouvais rencontrer Maître Sawaki. Un jeune moine silencieux me guida aussitôt à travers de longs couloirs jusqu'à la chambre du Godo. L'atmosphère était paisible. C'était le milieu de l'automne, des moineaux piaillaient dans le jardin au milieu des chrysanthèmes orangés.

Je m'annonçai.

Sawaki, qui m'attendait, me cria aussitôt de sa voix profonde : « Entre ! » J'ouvris la paroi coulissante et le trouvai en posture de zazen, immobile, calme et fort, tel un dragon prêt à bondir. Très surpris, je le regardais fixement. Il ne bougea pas. Gêné, je m'annonçai une nouvelle fois. Il ne fit pas un mouvement, ne me jeta même pas un coup d'oeil, mais de la même voix pleine et forte, il me lança : « Attends un peu ! Majima m'a dit que tu me rendrais visite. J'étais impatient de te voir. »

Enfin, quelques instants plus tard, il se retourna et me scruta du fond de ses yeux plissés qu'il avait vifs et brillants. Je ne pus rien dire

mais je le dévorais moi-même du regard.

Il avait l'âge que j'ai maintenant. Souvent, je l'avais rencontré à Saga, mais c'est seulement alors que je ressentis avec une telle acuité la communication qui s'était établie entre nous, et qui ressemblait à celle décrite par Dogen dans le Shobogenzo^[39]. Ayant quitté la posture, il croisa fermement les bras dans les manches de son habit. Il était solide comme une montagne, mais de lui émanait comme une douceur universelle. Il me demanda des nouvelles de mon travail.

« Ça ne va pas comme je veux », lui répondis-je.

« N'es-tu pas trop difficile et trop fier ? » Ses paroles pleines d'un intérêt chaleureux me touchèrent au plus profond de moi-même. Il avait raison. « Oui, je me sens un peu comme le coq de Saga ! »

« Ah ! tu te souviens toi aussi de cette histoire ! » dit-il en éclatant de rire.

« Mais tu sais bien, j'ai l'impression que les coqs ne sont pas les seuls à me grimper sur la tête, les hommes aiment en faire autant. »

J'eus l'impression que cette remarque s'adressait à moi et, tout à coup, je n'eus plus envie de lui parler de ce qui me tracassait. Il m'invita alors à lui rendre visite chaque fois que je le voudrais, ce que j'acceptai avec empressement. Puis il m'indiqua que le dimanche, il organisait une séance de zazen à laquelle il me proposa de participer.

« Mais n'oublie pas que tu auras mal aux jambes ! »

« Oh ! je sais, j'ai déjà fait zazen à l'Enkaku-ji, du temps que j'étais étudiant. Un jour, à la fin d'une sesshin, exaspéré par les Junko^[40] qui me frappaient plus que de raison, je me retournai contre l'un d'eux et, lui arrachant son kyosaku^[41], je lui rendis des coups aussi forts que ceux qu'il m'avait donnés. »

« Mais quel sauvage ! » dit-il surpris. « Un gosse terrible comme toi a dû être bien difficile à élever. Mais ne t'en fais pas. C'est moi qui donne le kyosaku, je ne t'assommerai pas. Par contre, je suis extrêmement sévère quant à la posture. »

« Que voulez-vous dire ? J'aimerais bien que vous me montriez comment il faut s'asseoir. » Tout d'abord le Maître parut n'avoir pas entendu ma requête, pourtant, peu après, il prit un zafu^[42] qu'il plaça devant moi.

« Assieds-toi. Je vais te montrer. »

« Quoi, là, tout de suite ! »

« Mais oui. » Je commençais à regretter mes paroles. J'avais l'impression de passer un examen. Tendus et nerveux, je n'eus donc pas d'autre recours que de m'asseoir comme on me l'avait appris à l'Enkaku-ji. Il m'examina un moment puis remarqua : « Ta posture est correcte et pleine d'énergie, mais tes mains sont mal placées. Il faut mettre ta main droite dans ta paume gauche et joindre tes deux pouces. Il faut aussi que tu bascules ton bassin en avant, puis que tu redresses complètement ta colonne vertébrale. »

« Je comprends ! »

« Il ne s'agit pas de comprendre. Il va falloir que tu t'asseyes ainsi d'innombrables fois avant d'arriver naturellement à cette posture. Excuse-moi, maintenant il faut que j'aille diriger le zazen. Pour te faire patienter, je te laisse ces kakis. Je serai de retour dans une heure ou deux ». Il m'en pela un lui-même, puis, se dirigeant vers une étagère, il en tira deux ou trois livres poussiéreux aux reliures anciennes auxquels il ajouta un carnet de notes crasseux.

« Je crois que tu aimes la lecture, tu ferais bien de lire ceux-ci ; ça te changera de tes fadaises classiques. »

Je venais justement de lire dans le Takiguchi Nyudo : « La littérature habituelle est presque toujours ennuyeuse, souvent elle emploie des moyens détournés et obscurs pour transmettre un message bien simple. Rarement on y trouve un contenu enrichissant. »

C'est sans doute pourquoi je ne me révoltai pas contre ce jugement quelque peu expéditif.

Pendant mon absence, essaye donc de parcourir Les Arts Martiaux et le Zen que j'ai écrit je ne sais plus quand, et puis l'histoire du mendiant Tosui, un excentrique qui s'est fait moine à la fin de la vie. Et s'il te reste du temps, tu peux aussi jeter un coup d'oeil à mes notes, dans ce carnet. »

Avant qu'il me quitte, je lui demandai si je ne pouvais pas participer à la séance de zazen. Il refusa avec fermeté, prétextant que j'aurais mal aux jambes et qu'il ne servait à rien de se presser. Ce qui, bien sûr, attisa encore l'envie que j'avais d'essayer. Je me retrouvai seul, tout à fait à mon aise dans cette pièce où s'amoncelaient tant de livres anciens sur le bouddhisme. J'étais surpris qu'un homme si modeste d'allure ait pu lire autant. J'entamai le kaki qu'il m'avait si gentiment pelé. Mais il était si amer, si âcre, qu'aussitôt les papilles de ma bouche semblèrent comme tétanisées. Je me demandai si le Maître n'avait pas voulu se moquer de moi. Mais, impressionné par sa gentillesse, j'essayai quand même du second kaki. Il me sembla un peu moins âpre, mais peut-être ma langue s'était elle habituée. J'en choisis soigneusement un troisième qui paraissait plus mûr. Ah ! enfin, celui-là était vraiment délicieux. A force d'essayer, j'avais tout de même trouvé ! Le quatrième kaki me parut au moins aussi bon. Puis, je me tournai vers les livres que le Maître m'avait laissés et je commençai par son carnet de notes. Tout de suite, je tombai sur les remarques suivantes qui me frappèrent par leur profondeur :

- 1) Réfléchis et analyse tes besoins spirituels. Retourne-toi vers les requêtes fondamentales et suprêmes de l'homme.
- 2) Le Zen est une nouvelle vie.
- 3) Le Zen nous permet de nous adapter à notre environnement ; mais non de nous laisser submerger par lui.
- 4) Nous ne devons pas nous laisser dominer par notre histoire ni par la société dans laquelle nous vivons. Mais nous ne devons en aucun cas ne pas en tenir compte.

5) Le Zen nous permet d'aller jusqu'au bout de notre solitude. L'homme seul doit pouvoir se connaître jusqu'au plus intime de soi-même. Comme le Shodoka^[43] l'exprime si bien :

« Il avance seul celui qui marche seul. L'homme voyage seul. Un homme sain n'a besoin de rien. Celui qui atteint son véritable moi avance à grands pas. Personne ne lui est supérieur. Il se sent Un avec l'Univers. »

Avec toutes ces sentences, je me sentais en parfait accord. « Qu'est-ce qui peut donner à l'homme le plus grand bonheur ? La science, la philosophie, la richesse ou l'amour ? Assurément, l'homme peut trouver le bonheur de plusieurs façons. Mais le véritable bonheur, seule la religion peut le lui procurer. Elle seule soulage ses douleurs et apaise ses angoisses.

« Ceux qui convoitent les honneurs ne seront jamais satisfaits, même s'ils atteignent les plus hauts postes. Par contre celui qui accepte de rétrograder sans regret trouvera sa joie dans le souffle du vent.

« Certains pensent que lorsqu'on aime, la religion cesse de vous être nécessaire, mais tout change ; rien jamais ne s'arrête. Toute trace disparaît et personne n'est éternel. Ces changements créent notre solitude. Notre monde de la relativité est infini. »

24. DE L'EAU-DE-VIE DANS UN BOL

J'étais complètement absorbé par cette lecture, lorsque le Maître entra. Il remarqua immédiatement tous les kakis qui manquaient et parut surpris de ma gloutonnerie. Il me proposa alors de me « rincer » la bouche avec quelque chose de meilleur. C'était une bouteille d'eau-de-vie de prune qu'il tira d'un vieux papier journal.

« Elle vient de la meilleure cuvée. C'est un certain Koga qui me l'a envoyée. Ne le dis à personne, car tu es le premier à qui j'en ai fait goûter. Fais bien attention de ne point en boire trop, car c'est un

alcool très fort. Il ne faudrait pas que tu te retrouves ivre mort dans la rue », dit-il en m'en versant un plein bol à thé.

« Oh ! là ! là ! mais c'est beaucoup trop pour me rincer la bouche ! »

« Tais toi, ici tu n'as rien à dire. » Puis il me tendit le bol rempli à ras bords : « Eh bien, maintenant fais cul sec ! »

Je ne savais que faire de cette coupe débordante, je me méfiais un peu car je pensais qu'il était en train de me jouer un tour ! J'approchais lentement la coupe de mes lèvres, puis je l'avalais d'un coup, en pensant au litre de saké que j'avais ingurgité lorsque j'étais étudiant.

« Tu vois bien que tu l'as bue, cette coupe ! Que dirais-tu d'une autre rasade ? »

« Ah non, merci ! Cet alcool est vraiment terrible ! »

« Allons, tu es assez bien bâti pour en absorber une deuxième », dit-il en souriant, tandis qu'il rangeait sa bouteille. Mon estomac s'enflamma soudain comme une fournaise. J'avais le visage en feu.

« Je vous remercie de m'avoir fait goûter cette délicieuse eau-de-vie. »

« Surtout n'en souffle mot à personne. »

Il me semblait que mon estomac s'en allait en lambeaux. Il fallait que je quitte le Maître au plus vite, sinon les moines pourraient bien me ramasser ivre mort dans l'enceinte du temple. Je pris donc congé, et il réitéra son invitation à revenir le dimanche suivant. Pourquoi m'avait-il encouragé à boire, alors que l'alcool était interdit à celui qui voulait atteindre la sagesse du Bouddha ? L'effet de cette eau-de-vie commençait à se faire sentir. Je remuai vaguement les bras pour le saluer et la tête me tournait déjà quand j'ouvris la porte pour sortir. Mais il me rappela et me remit les livres qu'il avait voulu me prêter, en m'accusant d'impolitesse pour ne pas les avoir emportés. Je m'excusai, et je me hâtai vers la sortie qui se trouvait tout au bout

du couloir. J'avais beau faire vite, je perdais peu à peu tout contrôle. Au bout d'un moment, je m'aperçus que je tournais le dos à la sortie. Puis, tout à coup, je me souvins de mes belles chaussures toutes neuves que j'avais oubliées à l'entrée. J'y tenais beaucoup, car je les avais achetées avec ma première paye. Et je m'élançai dans cette direction, prenant la décision de les emporter jusqu'à la pièce du Maître la prochaine fois. Je fouillai fiévreusement la boîte où s'amassaient des dizaines de vieilles chaussures avant d'y retrouver les miennes. Maintenant, il me fallait aller jusqu'au grand portail, mais où pouvait-il bien être ? Titubant et chancelant, je me mis à chanter à tue-tête. Mes jambes se dérobaient sous moi, et j'étais de plus en plus attiré par le sol. Gare aux moines du temple ; s'ils me découvrent, ça va faire un scandale épouvantable. Il faut absolument que je trouve un coin solitaire.

Je m'allongeai lourdement sous un pin, derrière des broussailles. Mon coeur battait la chamade. « Il m'a encore joué un bon tour, ce Maître, voilà que j'ai enfreint les règles du bouddhisme ! Et puis maintenant mes vêtements sont sales ; il faudrait que je me relève ». Je fis un grand effort, mais ne réussis qu'à redresser la nuque.

Afin de reprendre mes esprits, je me mis à respirer profondément comme en zazen. Je m'aperçus alors que mon derrière était humide. Je m'étais assis sur une crotte de chien toute fraîche !

C'en était fait de mes vêtements ! J'essayai de m'essuyer avec un mouchoir, mais je n'arrivais pas à me débarrasser de cette horrible odeur. Il ne fallait pour rien au monde que l'on me voie dans un tel état.

Enfin, je parvins à me remettre debout ; chancelant, puant, le sang à la tête, fuyant les regards des passants, je quittai Sojiji. Le chauffeur de taxi me fit un sourire complice : « En voilà au moins un qui commence bien sa journée ! » Alors je lui racontai ma mésaventure qui le fit bien rire.

25. MES DÉBUTS À SOJI-JI

Cette histoire eut finalement un effet totalement inattendu. Je bouillais d'impatience. Il fallait que je revoie le Maître au plus vite. Le dimanche tant attendu arriva enfin, je partis très en avance et me rendis directement à sa pièce. Il était entouré cette fois d'un groupe de moines et de disciples laïcs.

« Ah ! te voilà ! » Puis il me présenta en souriant à l'assemblée : « C'est un disciple qui vient de Saga. Lors d'une sesshin à Enkaku-ji, il a rossé un Junko. Je vous prie donc de le traiter avec ménagement ». Il parlait de moi comme si j'étais un dangereux bandit. Puis, il me fit faire connaissance d'un certain Abe Yutaka qui avait l'air très rusé. Sans doute pensait-il que nos caractères s'accorderaient. Il ne se trompait pas.

Abe Yutaka devint par la suite un de mes amis les plus intimes, et après sa mort je pris soin de ses enfants. J'observai avec curiosité la façon dont Maître Sawaki savait attirer le respect de son entourage, tout en riant et en mettant tout le monde à l'aise. Abe plaisantait sans arrêt. Mais quelqu'un, un certain Saito, posa enfin une question sérieuse : « L'âme est-elle, ou non, immortelle ? »

« L'âme^[44] est inexprimable, mais l'esprit qui appartient à chaque individu peut adopter de multiples aspects. D'ailleurs le bouddhisme primitif n'utilisait pas ce concept de Reikon », répondit-il avec gravité.

L'heure du zazen étant arrivée, tout le monde se leva et je restai seul assis.

Alors Maître Sawaki se retourna vers moi : « Tu veux peut-être manger des kakis et feuilleter mon carnet de notes ? »

« Non, non ! aujourd'hui, Maître, je veux à tout prix faire zazen. »

« Eh ! bien qu'attends-tu pour les suivre ? Regarde et imite ce qu'ils font et, même si tes jambes te font mal, pense à ta posture ; elle doit rester droite. »

« D'accord, j'y vais tout de suite », répondis-je, pressé de rattraper les autres. Abe vint à côté de moi et m'expliqua avec gentillesse toutes sortes de choses alors que nous traversions le couloir. On arriva au grand hall où se faisaient les méditations. Chacun fit gassho^[45], en inclinant la tête devant le chef du temple, puis nous allâmes nous asseoir dans la section gauche du hall. Maître Sawaki entra alors, s'inclina, les mains jointes, devant le chef du temple, alluma de l'encens qu'il salua ensuite par trois fois, puis commença à faire le tour de la salle afin de vérifier les postures. Enfin, il s'assit et donna trois coups de cloche pour indiquer que le zazen était commencé.

L'atmosphère ici différait complètement de celle de l'Ekaku-ji. Certes, le silence était tendu et impressionnant, mais il était aussi apaisant. De plus, il n'était pas troublé par le martèlement ininterrompu et exaspérant des coups de kyosaku. Au bout de trente minutes, le mot kusen^[46] prononcé par le Maître résonna à travers tout le hall. Telle une pièce jetée dans l'eau calme d'un étang, cette voix réveillait ma conscience en cercles concentriques. L'intensité des inflexions de chaque phrase semblait provenir du plus profond des poumons

« Zazen, c'est devenir intime avec soi-même. Zazen, c'est savoir se trouver seul au sein de l'Univers et apprendre à se connaître, à se familiariser parfaitement avec soi-même.

« En zazen, on ne doit pas espérer obtenir quoi que ce soit, on doit être complètement mushotoku^[47]. Il ne faut pas rechercher le Satori^[48], ni écarter ses doutes ; il ne faut pas non plus s'efforcer de chasser les pensées gênantes, car rien n'importe.

« Le zazen, ce n'est pas penser avec sa tête ! C'est une discipline de tout le corps. C'est avec ses sens, non avec son mental qu'il faut percevoir la Voie du Bouddha.

« Cette discipline physique est elle-même le Satori. La posture suffit à atteindre le Satori.

« Pendant zazen, chacun fait connaissance avec l'univers, arrive à le contempler d'un seul coup d'oeil.

« Faire zazen pendant des dizaines d'années sans en comprendre l'essence est une entreprise futile, qui n'a aucun rapport avec la Voie du Bouddha.

« Une bière plate n'est pas buvable. Il en va de même avec la posture. Elle ne doit pas être molle, mais majestueuse, imposante ; elle ne doit pas ressembler à ces tigres en papier dont la tête se balance en tout sens. » J'avais l'impression que sa remarque m'était adressée, je corrigeai donc ma posture autant que je le pus. Mes jambes repliées me faisaient souffrir le martyr. Heureusement la cloche sonna, c'était la fin de la séance.

Je m'empressai de sortir. Je n'avais pas reçu un seul coup de kyosaku. Peut-être le Maître ménageait-il les nouveaux venus. Je me sentis donc un peu frustré car, de sa part, j'aurais supporté n'importe quoi. Nous nous rendîmes ensuite dans un amphithéâtre où le Maître nous fit une conférence sur le Shodoka. Les mots coulaient tout naturellement de sa bouche, il n'avait pas à les chercher, son inspiration lui venait des sujets les plus inattendus. Cette parfaite aisance me stupéfiait.

« Apprenez donc à transcender l'histoire. Ce n'est pas parce qu'un homme est haut placé qu'il est grand, ni parce qu'il gagne beaucoup d'argent qu'il deviendra sage. Bien souvent, un homme modeste et obscur a beaucoup plus de sagesse que le directeur d'une grosse firme ou qu'un Premier Ministre.

« La réputation, pas plus que l'argent ne détermine la valeur réelle d'un être humain.

" Pourquoi avez-vous la foi ? " ai-je l'habitude de demander.

« Le plus souvent on me répond : " Parce que je veux éviter d'aller en enfer." " Mais comment savez-vous qu'on est mieux au paradis qu'en enfer ? " Alors mon interlocuteur ne sait plus que répondre. " L'enfer, après tout, c'est très détendu ; vous pouvez y trinquer avec

les diables, vos frères ! " » Cela me rappela que le dimanche précédent, j'avais précisément été un de ces frères diables avec qui il avait trinqué.

« Les démons et les anges ont même origine. Les arbres, les fleurs, les rivières et les montagnes aussi. Le saint est sans ego, mais il n'est pas cependant dépourvu de personnalité. Le ciel et la terre sont un et l'infini, personne n'existe en dehors de soi-même et le moi n'existe pas en dehors des autres. A notre époque, les hommes préfèrent l'argent à la religion. Il est impossible de changer leur attitude. Quels que soient leurs efforts, il suffit qu'ils visent un bénéfice ou un profit personnel, pour aboutir inévitablement à la chute en enfer.

« L'attitude de l'homme qui tombe par accident dans une rivière et qui se débat de toutes ses forces pour ne pas s'y noyer est totalement différente de celle de l'homme qui saute dans la rivière pour le sauver. Il en est de même en enfer. Celui qui y tombe par manque d'attention et celui qui le sauve ont deux attitudes exactement inverses. C'est ce qu'enseigne la Voie du Bodhisattva^[49] dans le bouddhisme Mahayana. Il n'y a pas de conduite plus profitable que de se donner totalement aux autres, en s'oubliant totalement soi-même.

« Jusqu'à présent, j'ai fui la réputation. Car qu'est-ce que le succès ? De l'argent, je n'en ai pas besoin, et ma vie non plus, d'ailleurs. Pourtant je me suis battu avec passion, j'ai refusé de faire de ma vie une aventure seulement intellectuelle, c'est dans l'effort que j'ai trouvé la mesure de moi-même. J'ai évité la louange autant que la jalousie. Je ne sais pas ce que c'est que la jalousie.

« Le prince Satta, avant d'être dévoré par un tigre, prononça les paroles suivantes :

" Tout acte est éphémère ; tout être vivant est inéluctablement condamné à disparaître ; nous n'échappons pas à cette loi. La solitude de la mort doit devenir notre Joie."

« Ces propos peuvent résonner curieusement à vos oreilles, mais ils démontrent la passion que mettait Satta dans sa recherche de la Vérité. Peu lui importait sa vie, face à l'urgence de sa quête.

« Le prince Fuse Daishi (un des disciples du Bouddha) se retira un jour dans la montagne, abandonnant sa femme, ses fils, son rang et toutes ses richesses. Et tout cela dans un seul but : simplement afin de découvrir ce qu'il était au fond de lui-même, car jusqu'alors il ne s'était jamais vraiment connu. »

26. ABE LE RUSÉ

Après la conférence, je m'en retournai timidement vers la pièce du Maître. Je craignais d'avoir encore à boire de sa fameuse liqueur. Mais il m'accueillit en me demandant simplement des nouvelles de mes jambes.

« Votre discours m'a tellement absorbé que j'en ai complètement oublié mes jambes. Jamais je n'ai rien entendu d'aussi important et qui me plaise autant ».

Sur ces entrefaites, Abe et Saito firent leur entrée.

Kodo Sawaki leur demanda d'organiser en mon honneur une petite fête. Il regrettait de ne pouvoir y participer lui-même, mais il avait à travailler. Abe toujours aussi familier répliqua immédiatement :

« Maître, si je comprends bien, aujourd'hui, vous voulez vous débarrasser de nous. »

« Oui, en effet, tu ne te trompes pas. Mais la semaine prochaine, je vous promets que vous pourrez rester aussi longtemps que vous voudrez. »

J'étais bien aise d'avoir échappé au bol d'eau-de-vie. Mais je n'étais pas tellement rassuré, car je me demandais ce qu'allait inventer Abe, qui n'avait pas son pareil pour faire les quatre cents coups. A contrecœur, je le suivis dans l'odenay^[50] où il voulait nous entraîner

malgré les protestations de Saito. Aussitôt installé, Abe précisa au garçon qu'il tenait à ce que le saké fût servi dans des bols^[51]. Décidément, ça recommençait comme la semaine dernière. Dès qu'on nous eut servis, Abe donna l'exemple et avala d'un trait son premier bol de saké. Il était vraiment de la même étoffe que Maître Sawaki !

« Apportez-nous trois autres bols ! » vociféra-il. Puis se tournant vers moi : « Qu'est-ce que tu attends ? bois donc ! » Puis, s'adressant à Saito toujours réticent : « Ah, non, les protestations, ça ne marche pas aujourd'hui ! A bas l'abstinence ! »

Vêtu à l'occidentale, le crâne rasé avec une besace qui lui pendait autour du cou, il avait vraiment une allure impossible.

Après avoir avalé ses deux bols il nous raconta comment il avait rencontré toutes sortes de gens haut placés dans le monde des affaires, de la police et de la religion.

Vraiment, il en rajoutait. Mais, après cinq ou six bols de saké, il était impossible d'arrêter sa faconde.

« Allez donc ! buvez et cessez de me regarder comme des ahuris ! Je suis en train d'exécuter les ordres du Maître, de les remplacer pour recevoir dignement un jeune néophyte de Saga. »

27. EN SUIVANT LE MAÎTRE

Tous les dimanches, j'allais donc m'imprégner de cette atmosphère qui m'enivrait physiquement et spirituellement. Kodo Sawaki était devenu mon Maître, il exerçait sur moi une telle influence, de plus en plus profonde. Il me semblait qu'à force de me frotter à lui, j'acquerrais quelques-uns de ses dons. Déjà j'arrivais à voir le sud bien que faisant face au nord. Les ténèbres dans lesquelles j'avançais jusqu'alors étaient maintenant traversées de rayons lumineux. Mon impatience était telle que je ne pouvais attendre sept jours avant de le revoir et que je l'importunais parfois au milieu de la semaine,

souvent même sans le prévenir. Mais il m'accueillait toujours cordialement.

Un soir d'hiver, je poussai mon sans-gêne jusqu'à le suivre à l'université de Komazawa où il donnait une conférence sur le Maître Daichi Zenji. Il m'invita à venir ensuite chez lui manger des gâteaux de riz. C'est à cette occasion que je rencontrai l'un de ses disciples les plus fervents, Inadomi Hideo, qui devait devenir un ami et qui vint souvent me voir à Saga après la guerre. Ce soir-là, nous eûmes de longues discussions sur le Zen qui se prolongèrent très tard dans la nuit. Peu de temps après, je décidai de faire partie de l'Association Zen du temple Kichijo-ji, dirigée par le moine Zen Iwamoto, qui avait une grande déférence pour mon Maître.

A quelque temps de là, Kodo Sawaki fit une nouvelle conférence, cette fois sur le Kannon Kyo^[52], qui m'impressionna beaucoup.

« Le Sûtra du Lotus blanc^[53] expose les moyens d'atteindre la vérité ! Grâce à ceux-ci, nous pouvons prendre conscience que tous les phénomènes quels qu'ils soient sont également porteurs de Vérité. D'autre part, le texte indique la manière la plus aisée et la plus sûre pour méditer et marcher sur la Voie. On y apprend aussi que la vie du Bouddha est infinie, enseignement qui est, par ailleurs, développé dans le Sûtra de la Vie Infinie de la secte Shinshu, et selon laquelle le Bouddha est né il y a cinq Kalpas, c'est à dire à l'origine des temps.

« Je voudrais enfin souligner que dans l'un des chapitres du même Sûtra du Lotus blanc, il est enseigné que Kannon est toujours prête à soulager les hommes plongés dans le malheur. Elle apparaît alors sous trente-trois formes différentes, celles sous lesquelles elle prêche la Loi du Bouddha. »

Je m'aperçus avec surprise que Maître Sawaki avait une culture très étendue qui dépassait largement le cadre du Zen.

« Je me souviens, continua-t-il, d'un certain garçon de quatorze ans, appelé Ninomiya, qui, après avoir entendu le Sûtra du Lotus, obtint le Satori. Le chef du temple en fut tellement saisi qu'il songea

à lui transmettre la succession de son temple. Mais le garçon lui répondit qu'il n'avait pas obtenu le Satori pour devenir moine. Il n'était qu'un paysan et il entendait le rester, afin d'être en mesure d'aider ses semblables et de mettre ainsi en pratique l'enseignement de Kannon.

« Il y a bien longtemps de cela, j'espérais acquérir une grande réputation. Je me mis donc à étudier de toutes mes forces. Afin de pouvoir lire en cachette la nuit, j'utilisais tout ce que je pouvais trouver : des vers luisants, ou le point rougeoyant d'une baguette d'encens. Parfois, je me cachais dans la baignoire pour lire en paix. »

Puis, Maître Sawaki revint à l'histoire de Ninomiya, le jeune garçon qui avait reçu le Satori :

« Au cours de mes lectures, j'ai été très impressionné par le fait que si certains lettrés se livraient pendant toute leur vie à des études érudites, d'autres la consacraient à secourir leur semblables. Ainsi Ninomiya, qui, après avoir reçu de la déesse Kannon la révélation, se donna tout entier aux autres, agissant comme une incarnation de la divine compassion auprès des paysans, ses compagnons de travail. »

Je rentrai chez moi bouleversé et décidé à me procurer les oeuvres de ce Ninomiya.

Peu après, je participai aux discussions que Maître Sawaki organisait dans le temple du Gotoku-ji. Il commenta alors les sermons du fameux Maître Zen Daichi Zenji. L'ambiance de ces conférences était très particulière, car ce temple était fréquenté par des acteurs, des geishas et d'autres représentants du monde du plaisir. Les auditeurs les plus attentifs étaient souvent des geishas flétries avant l'âge par leur métier. Comme elles étaient d'extraction populaire, leur participation à nos discussions donnaient à celles-ci un ton très simple et très naturel, ce qui provoquait parfois d'amusants rebondissements.

« Celui qui a pris une claire conscience de la signification de la vie et de la mort doit agir comme un Bodhisattva. Il comprendra alors

que tout est éphémère, le mal comme le bien. Mais celui qui reste aveugle à cette réalité marchera seul dans l'obscurité et sera poursuivi par les cinq passions sans jamais pouvoir apaiser son âme. Si, en suivant cette voie plus fugace que le rêve et l'écume, il n'arrive pas à se détacher des liens que lui crée son corps, aucune des souffrances qui y sont attachées ne lui sera épargnée ».

La maxime suivante me frappa tellement qu'elle est toujours restée dans mon esprit. Je veux la noter ici à cause de la signification particulière qu'elle a pour moi.

« Le zazen est la Voie qui permet le détachement. Pour cela, il suffit d'un coin tranquille et d'un petit coussin sur lequel on s'assied, sans bouger, sans parler, face au mur. Ce n'est pas plus mystérieux que ça. »

28. JE DEMANDE À ENTRER DANS LES ORDRES

Je fus saisi jusqu'au fond du coeur du sentiment de l'impermanence de toute chose qui m'avait été inculqué par ma mère. La vie humaine était tout aussi éphémère que les pétales fanés, balayés par le vent. La notion bouddhiste de l'impermanence (Mujo) faisait partie de mon être le plus intime. Rien dans l'univers entier ne peut résister au passage du temps. Tout est emporté par lui, condamné ou à disparaître ou à se métamorphoser. L'esprit, tout comme la matière, est appelé à se transformer, sans jamais pouvoir atteindre la permanence. Ainsi l'homme est-il contraint à cheminer dans la solitude, sans avoir à sa disposition aucun appui stable. Comme il est dit dans le Shodoka, la mort, qui laisse chacun solitaire en son cercueil, n'est pas elle-même définitive. Seule l'impermanence est réelle.

Lorsque le Bouddha parvint à se détacher des trois Mondes de la passion et atteignit l'Illumination, il se libéra du même coup de l'impermanence universelle, qui régit tous les phénomènes, spirituels comme physiques. Il ne prêche pourtant ni l'inaction ni la

résignation. Le Sûtra du Diamant^[54] affirme que le coeur ne peut vivre sans agir.

L'acuité de ce sentiment de l'impermanence dont je fus soudain envahi me poussa à vouloir prendre les ordres. Pourtant cette décision, qui n'avait pas été prise à la légère, n'était nullement inspirée par le pessimisme.

Pourtant, en adoptant une vie de réclusion, je risquais de me couper du réel, de mépriser la vie à laquelle j'échappais, mais que continuaient de mener les autres, ce qui eût été seulement satisfaisant à un désir égoïste de pureté.

L'histoire du Japon abonde en exemples de moines qui, tout en menant une vie religieuse, ont eu d'illustres activités littéraires, ainsi Kamo-no-Chomei avec son *Hojoki*, Yoshida Kenko avec le *Tsurezuregusa* et Saigyô. Cependant, une véritable prise de conscience de l'évanescence de notre monde ne peut s'obtenir que si l'esprit devient semblable à celui du Bouddha qui sut d'abord se connaître soi-même. Les grands maîtres spirituels de l'ère Kamakura, comme Honen^[55], Shinran^[56], Dogen^[57], Nichiren^[58] n'ont jamais pris les ordres pour s'évader du monde, ni pour obtenir une satisfaction personnelle. Ils se sont toujours efforcés d'offrir un secours spirituel aux classes populaires. Rejetant une religion réservée aux aristocrates et aux classes privilégiées, ils se sont entièrement dévoués aux masses populaires en essayant de soulager leurs souffrances, leurs inquiétudes. Au bouddhisme qui étouffait dans les monastères à la fin de l'ère Heian (794-1192), ils opposèrent leurs prêtres qui enseignaient le Nembutsu^[59] ou ceux qui adoptaient une vie errante afin d'aider les pauvres.

Ces moines refusèrent les sinécures qui leur étaient offertes, abandonnèrent les habits de moine et d'or, et ne tinrent aucun compte de la hiérarchie prestigieuse qui régnait à l'intérieur des temples. Peu leur importaient le gain ou la perte, la réussite ou l'humiliation, leur abnégation totale les poussait à se consacrer exclusivement à répandre la Vraie Loi. Honen fut exilé à Tosa et

Shinran à Echigo. Nichiren, après avoir établi sa nouvelle secte, fut relégué dans l'île de Sado. Dogen, afin de préserver l'essence du Zen, rendit public le Gokoku Shobogi (Les Principes de la Vraie Loi) qui lui attira les persécutions des autorités officielles bouddhiques.

Lui aussi fut exilé près de l'actuel temple Eihi-ji.

*« Sûrement je ne deviendrai jamais Bouddha
Au moins serai-je un moine
Qui aura tenté de soulager les plus démunis. »*
(Dogen, tiré du recueil de poèmes Sanshodoei)

*« La vocation d'un moine qui se rase le crâne
Est de mourir sur le bord de la route
Ou entre deux champs. »*
(Myohei^[60] dans l'essai Ichigon Hodan).

L'illustre poète Bashô, bien qu'il n'ait pas adopté une telle austérité, n'a-t-il pas également suivi une voie spirituelle comparable à celle que parcouraient tous ces maîtres ? Ne s'était-il pas décidé à affronter toutes les intempéries de la Nature au cours de ses voyages ?

*« Je rêve de me frayer un chemin
Qui ne sera pas toujours facile
Parmi les vieux champs »*

écrivit-il un peu avant sa mort. Ayant réalisé son rêve d'une vie passée sous la pluie et le vent, il mourut recouvert de roseaux. Cette attitude est celle qui convient à un véritable adepte du Zen qui doit savoir se détacher de son corps.

Bashô, voyageant sous l'aspect d'un mendiant et en ne faisant plus qu'un avec la Nature, a mieux compris l'essence du Zen que de nombreux moines.

C'est ainsi que Kodo Sawaki préférait Bashô, qui n'était pas entré dans les ordres, à Saigyô qui, lui, était devenu moine. Il nous citait souvent ses poèmes, tel celui-ci :

*« La tranquillité du rocher
Écoute le ploc que fait la grenouille dans la mare. »*

Il aimait aussi réciter certains poèmes du Maître Zen Ryokan auquel il vouait une admiration sans borne.

*« Le voleur m'a dépouillé
De tout ce que je possédais
Mais il n'a pas pu emporter
La pleine lune dans ma fenêtre. »*

*« Un jour de printemps
Calme et paisible
J'ai tiré trois balles des manches de ma robe
Et je me suis laissé aller à jouer
Avec les petits enfants du coin
Sous le ciel doux et frais. »*

Ces poèmes sont suivis de commentaires écrits par Ryokan dans le but de mieux nous pénétrer de son esprit :

« Comment un moine qui s'est rasé le crâne arrive-t-il à oublier l'introspection ? Et pourtant, selon moi, dans la plupart des communautés religieuses, on se contente de lire et de réciter

bêtement les sūtras dans une léthargie paresseuse. Sensibles seulement à leurs intérêts matériels du moment, ces moines concentrent toute l'activité de leur esprit sur une réalité superficielle. Il est tout à fait compréhensible qu'un laïc ne ressente pas l'impermanence du monde. Mais chez celui qui s'est fait moine, l'absence de ce sentiment de Mujo constitue une impardonnable souillure de l'esprit. Car ne s'est-il pas rasé la tête et n'a-t-il pas adopté la robe noire afin de se détacher des trois Mondes et de comprendre la nature éphémère de notre univers ? En vivant dans un temple, il doit accepter une existence où les liens de l'amour et des devoirs ont été tranchés, et où le juste et l'injuste sont devenus insignifiants. Et malgré ces préceptes, ces êtres qui se qualifient de moines méprisent la pratique, ne font pas zazen et n'atteignent donc jamais le Satori. Ils utilisent les aumônes du temple mais oublient de méditer sur les enseignements du Bouddha. Toute leur journée se passe en futiles bavardages, quand ils ne sont pas requis par le service du temple qu'ils exécutent mécaniquement. S'encrassant dans la routine, ils vivent comme des ivrognes et mourront comme des rêveurs. Extérieurement, ils se font prendre pour des hommes courageux, dignes de louanges, mais en cachette, par derrière, ils n'usent que de vils stratagèmes. Tout ce qu'ils recherchent est une vie paisible et sans soucis. Quand donc ouvriront-ils les yeux ? Des moines qui mènent une vie semblable à celle du commun des mortels ne doivent en aucun cas, même s'ils doivent faire face au danger, ni s'en glorifier ni en profiter. Ceux qui sont mus par un tel égoïsme seront souillés de manière indélébile.

« Tentez plutôt d'accomplir le souhait de vos parents qui, en vous voyant prendre le chemin de la religion, espèrent que vous suivrez avec ténacité la Voie du Bouddha.

« Les trois Mondes des passions ne sont, comme une auberge, qu'une brève halte dans la vie ; et les femmes sont semblables à la rosée du matin. Il est facile d'oublier de faire zazen, mais l'essence du bouddhisme est difficile à trouver. Portez un coup décisif à toutes ces

créations de votre propre esprit, qui emprisonnent et votre coeur, et vos pensées.

« Allons, pour une fois, agissez efficacement, changez vos habitudes, non pas demain, mais à l'instant même ! Vous, les fervents du Bouddha, mettez-vous à l'oeuvre, lavés de toute peur et de tout remords ».

C'est ainsi que Kodo Sawaki, nous communiquait ses critiques aussi directes qu'audacieuses sur l'évolution religieuse au Japon. Il répétait sans cesse que le zazen, éthique pratique et concrète, ne devait pas rester l'apanage de la secte Zen et moins encore du bouddhisme, mais qu'il devait à l'avenir constituer le fondement d'une religion qui serait enfin universelle et infinie. Il enseignait que, le devoir de l'homme étant d'abord de vivre sa vie d'homme, il se consacra entièrement à la recherche d'une voie qui permît à l'homme de réaliser cet idéal. Il s'efforça sans cesse de transmettre aux autres une vérité suprême et transcendante qui fût parfaitement pure, mais jaillie spontanément du coeur humain.

Protégeant jalousement son indépendance morale, il aimait à répéter : « Je ne prends jamais ce qui appartient à un autre, et jamais je ne vivrai chez lui ». Il ne possédait aucun temple, mais il réussit à installer des dojos à travers tout le Japon. Et pas seulement dans des temples ; certaines de ces salles de méditation se trouvaient chez les particuliers, dans des entreprises, des usines et même des commissariats de police. Ainsi Kodo Sawaki se détachait-il des règles mortes qui régissaient encore la plupart des communautés religieuses du Japon.

Très tôt dans sa jeunesse, il avait perdu ses parents. Il vécut ensuite dans la plus extrême pauvreté, c'est alors qu'il apprit à vivre seul et à ne compter sur personne. Ayant accepté et réussi à aimer cette solitude profonde qui ne cessa de l'entourer, et se consacrant totalement au zazen, il acquit une très profonde connaissance de soi-même. C'est dans cette mesure qu'il fut à même d'enseigner à ses contemporains comment vivre mieux et de manière plus

authentique. Bien qu'il eût le coeur tendre et sensible, il conservait en toute circonstance une attitude pleine de dignité et quelque peu solennelle. Mais il nous apprenait à profiter du moment présent, et à réagir spontanément et sans mollesse. Ma quête fiévreuse d'un idéal auquel je puisse m'attacher était enfin satisfaite.

Quelques jours après avoir pris ma décision, je rendis visite au Maître pour lui demander de m'ordonner moine. Il ne me cacha pas son étonnement :

« Qu'est-ce qui te prend ! Toi, moine ? » Et son regard me transperça jusqu'au plus profond de moi-même.

Puis, après avoir gardé le silence pendant un long moment : « Je comprends bien ce que tu ressens. Mais, tu sais, il vaudrait mieux pour toi avoir une vie active. Continue le travail que tu fais chez Morinaga, tout en persévérant dans le zazen. Moi, je veillerai à faire de toi un grand moine. De toute manière, sois certain que j'ai un grand respect pour ton désir de prendre les ordres. » Son visage bienveillant me sourit avec chaleur et sympathie. Je me souvins alors de l'histoire de Ninomiya qui refusa de devenir moine, préférant continuer à travailler avec ses compagnons de labeur.

A partir de ce jour-là, je suivis mon Maître partout et fis zazen tous les soirs au temple de Soji-ji. Je me rappelle une de nos visites au Sengaku-ji^[61]. C'était un soir au crépuscule. Je le vois encore me conduisant à gauche du porche vers les quarante-sept tombes des fameux samouraïs.

« Là, tu es devant la tombe d'un grand héros de l'Histoire, Oishi Kuranosuke, lequel, ayant accompli sa mission, qui était d'assassiner son ennemi, s'en vint au Sengaku-ji pour accomplir son voeu final : faire hara-kiri.

« Yuryo, lui, passa des années à Kyoto, sous les traits d'un marchand avec un train de vie fastueux, mais n'oubliant jamais qu'il devait venir à bout de son ennemi par la ruse. Un homme qui ne manque de rien est médiocre ; par contre, dès qu'il se distingue par

une détermination inébranlable, sa valeur devient tout autre. Teraoka Hirazaemon, par exemple, qui était le moins vaillant de ces samourais poursuivit sa mission jusqu'au bout, sans jamais défaillir ».

L'histoire des quarante-sept ronins rendait toutes mes ambitions futiles et insignifiantes.

29. LE SECRET DES ARTS MARTIAUX

J'accompagnai un jour Kodo Sawaki dans une prison où il avait été invité en tant qu'aumônier. Là, se trouvait incarcéré un des membres importants du parti communiste, le professeur Sano^[62].

Le maître s'adressa tout de suite aux prisonniers : « Vous me voyez maintenant en habit de moine, mais j'ai été moi aussi emprisonné à Kobe dans ma jeunesse. J'ai vraiment l'impression que la police contribue efficacement à votre multiplication ! »

Les prisonniers sortirent aussitôt de leur passivité pleine de méfiance et se sentirent immédiatement à leur aise, ayant pris conscience qu'ils avaient affaire à un aumônier peu ordinaire qui savait se mettre à leur niveau. Surpris, je demandai au Maître à quelle occasion il avait été mis sous les verrous.

« Ce fut une erreur. Un jour, alors que je prenais le bac en direction de Kobe, un passager s'aperçut qu'on lui avait dérobé tout son argent. Comme j'avais l'apparence d'un vagabond, je fus pris comme bouc émissaire. Je n'avais rien fait, je me rendais en pèlerinage à Amagusa et, bien que je fusse très pauvre, j'aurais bien été incapable de voler qui que ce soit. J'avais beau le leur expliquer, ils s'obstinèrent dans leur erreur. Je me demandais pourquoi j'étais aux prises avec une si mauvaise chance ! Ce fut une des rares fois de ma vie où je versai des larmes de dépit. Impuissant, j'essayai d'éclaircir la situation en faisant zazen. C'est alors que je me rendis compte en prison que jamais je n'avais eu une vie aussi sobre, aussi

épurée, couchant sur une planche dure avec une seule couverture, brutalement réveillé chaque matin et ne recevant qu'une nourriture répugnante, coupé du monde et enfermé dans une sombre cellule ; vraiment, je n'aurais pu choisir de meilleur endroit pour me familiariser avec moi-même. Finalement, j'appréciais tant ce mode de vie que je le trouvais supérieur même à celui que l'on pouvait mener dans les temples, car l'entraînement spirituel qu'on était obligé d'accepter y était en définitive plus profond. »

Au cours de la visite que je rendis avec lui à la prison où se trouvait Sano, Kodo Sawaki fit sur ce dernier une très forte impression, me semble-t-il. C'est en tout cas à cette époque que Sano commença à se tourner vers le bouddhisme. Par la suite, le Maître devait acquérir les oeuvres complètes de Sano. Il avait coutume de nous dire que si le Zen Soto voulait devenir vraiment universel, il aurait à accepter certains principes communistes.

Vers 1940, Kodo Sawaki me poussa à faire partie d'un comité pour le développement des arts martiaux qu'il présidait, entouré de maîtres de judo, de tir à l'arc et de kendo. Il fit alors un discours sur le secret des arts martiaux en relation avec le Zen.

« L'école Unkoryu^[63] a pour premier précepte de se défaire de tout égoïsme. Tuer un homme pour protéger sa propre vie est faire preuve d'égoïsme. Celui en qui l'intention de tuer son adversaire est encore présente, devra lui-même perdre la vie.

« Le but du combat, tel que l'enseigne l'école Unkoryu est de toucher l'adversaire sans penser à soi-même. Pendant tout le temps du combat, les deux adversaires doivent abandonner tout souci vulgaire, tout artifice, toute ruse et ne pas craindre la mort. Le Zuijunsho exprime avec concision l'essence même de cet enseignement : « L'adepte des arts martiaux doit parvenir au non-penser, au non-désir, au non-espérer, au non-saisir, au non-relâcher ; il doit être prêt à s'élancer tel le vent, être aussi mobile que lui. Il lui faut être libre comme l'air qui se déplace à travers le ciel et la terre, et peut atteindre n'importe quel coin de l'univers. »

« Il est indispensable de persévérer avec détermination vers le but que l'on s'est initialement fixé. Si un homme n'est pas capable d'atteindre le paradis, qu'au moins il accepte l'enfer !

« Mais l'individu le plus méprisable est celui qui, à l'instar du commun des mortels, n'a pas la dureté nécessaire pour atteindre le paradis, mais qui inversement n'est pas assez intrépide pour sauter dans l'enfer. Chacun peut trouver dans les femmes et le vin ou bien son enfer, ou bien son paradis ; mais il est absolument nécessaire qu'il fasse clairement son choix et y soumette de façon résolue les principes mêmes de la vie. »

(Tiré du cahier de notes de Maître Kodo Sawaki.)

C'est ainsi qu'il termina son discours, laissant l'audience pleine d'enthousiasme et désireuse d'en entendre davantage.

30. UN ILLUSTRE HOMME D'AFFAIRES

C'était en octobre 1940, Maître Sawaki devait avoir soixante et un ans. Cette année-là, dans la province d'Echizen, il avait créé une association Zen dans le Temple de Daichu-ji. De nombreuses personnalités bouddhistes lui vinrent en aide. Mais l'aspect financier de l'entreprise était loin d'être résolu. Peu à peu, grâce aux bons offices d' Abe « le rusé », qui avait des relations avec Matsunaga et Ishihara, nous obtînmes une partie de la somme nécessaire. Abe m'entraîna avec lui le jour où il rendit visite à Matsunaga car, dit-il, ma présence influencerait favorablement sur Matsunaga qui nous accorderait ainsi plus facilement les fonds désirés.

Je me trouvai devant un homme corpulent, fumant paisiblement un cigare. Lorsqu'il apprit que j'étais de Saga, il me témoigna aussitôt de la sympathie car, précisa-t-il : « J'ai séjourné à Saga quand j'étais jeune, pour y faire des installations électriques. Et comme vous êtes disciple de Maître Sawaki, nous sommes presque frères ! »

Méfiant, je me demandai ce que cachait ce visage rusé, tout en sourires.

Pourtant, il en vint très vite au vif du sujet :

« Abe ! combien dois-je donner à Sawaki ? Avez-vous besoin de beaucoup d'argent ? Cinq cents yens, ça ira ? »

« Tu n'es guère généreux ! Il nous en faudrait le double. »

« Mille yens ! » (à l'époque, cela représentait une très grosse somme). Matsunaga hésita un moment, disparut, revint et posa sans affectation devant nous une liasse de billets, telle que je ne n'en avais encore jamais vu.

« Voilà vos mille yens ! » dit-il.

« Merci beaucoup », dit Abe qui empocha sans rien ajouter. Nous quittâmes Matsunaga. Aussitôt dans la rue, Abe se mit à compter les billets de dix yens.

« C'est bizarre, il en manque trois ! Ça fait trois fois que je compte, il en manque toujours trois ! Je me demande si le vieux Matsunaga n'est pas devenu gâteux. »

« Ça m'étonnerait, c'est un fin renard ! Je suis sûr qu'il a fait exprès d'en enlever trois, car il était sûr que nous ne retournerions pas les lui demander. »

« Eh ! bien, on n'y peut rien, il faudra nous expliquer avec le Maître. »

« Oui, mais le Maître ne nous croira pas. Il pensera que nous avons utilisé nous-mêmes ces trente yens. »

« Il exagère tout de même, le vieux filou ! Faire des économies sur notre dos, c'est vraiment un peu fort ! Il nous a assuré qu'il nous remettait bien mille yens ! Mais trente yens en moins, c'est toujours autant de gagné ! »

« Ça, c'est bien un coup signé Matsunaga ! »

« A moi de jouer. Trente yens en moins, ça ne fait pas un compte. Il vaudrait mieux qu'il manque cinq billets ! On va donc boire les vingt yens qui restent ! »

« Oui, évidemment, nous avons droit à notre commission. Mais comment le Maître va-t-il réagir ? »

« Après tout Matsunaga nous doit bien ça, en retour des prêts que nous lui avons faits lorsqu'il voulait investir dans les mines de Corée. »

« Mais Abe ! Nous ne pouvons tout de même pas empocher vingt yens ! »

« Oh ! un ou deux billets ! »

A dire vrai, nous eûmes quelque peine ce soir-là à faire disparaître toute cette somme.

Le lendemain, comme si de rien n'était, Abe remit l'argent à Maître Sawaki.

« Voici la contribution de Matsunaga. »

« Je vous en remercie beaucoup. Je vais la remettre au comptable », dit-il en prenant la liasse, sans vérifier si le compte était juste.

Mais le comptable eut vite fait de s'apercevoir qu'il manquait cinq billets. Le Maître nous fit appeler.

« Qu'est-ce que vous avez fait de ces cinq billets ? »

« Nous en avons utilisé deux ! Quant au reste, c'est Matsunaga lui-même qui les a escamotés », avoua Abe.

« Vous voulez me faire marcher ! Je suis sûr que c'est vous qui avez empoché les cinquante yens. Matsunaga, qui est colossalement riche

n'aurait tout de même pas fait un coup pareil ! »

Puis il nous laissa partir.

Cette histoire idiote n'empêcha tout de même pas la construction de la salle de méditation prévue, qui devait par la suite être agrandie et devenir un vrai dojo.

31. ZAZEN DANS LA MONTAGNE

Maître Sawaki concentrait toutes ses énergies sur le centre Zen qu'il avait fondé, car il voulait de toutes ses forces propager l'esprit du Zen, le plus proche de la perfection qu'il fût possible d'atteindre.

Chaque jour, à trois heures du matin, alors que tout le monde dormait encore, il était levé et, quelle que fût la température, il s'asseyait en posture de zazen tout seul pendant plusieurs heures. Pour lui, les étés où la lune brillait sur les camélias du jardin n'étaient jamais trop chauds. Quant à moi, j'aimais particulièrement le début de l'été, époque où mon inspiration poétique, quoique maladroite, cherchait à s'épancher. Imitant Dogen, j'essayais de composer quelques poèmes sur la nature qui m'entourait.

La lune sur les azalées

Après zazen

Cette fragrance

Qui monte du jardin.

Au printemps, dans le vent et la pluie, le lourd parfum des fleurs.

A l'automne dans le vent et la pluie, les feuilles mortes éparées.

Au début de l'été, les jeux du vent dans le bosquet de bambous.

A la fin de l'été, le cadavre desséché des cigales.

Le calme qui régnait alentour me remettait en mémoire le recueil de poèmes de Dogen, le Sanshodoei.

*Kyoto, au loin
Ses montagnes roussies
Une fine bruine Tombe sur la ville.*

Dans la journée, Maître Sawaki nous faisait des conférences sur les plus grands textes religieux : le Shobogenzo^[64], le Gakudoyojinshu^[65], le Zazen Yojinki^[66], le Tenzo Kyokun^[67], le Shodoka.

Entre ces conférences, nous aimions, Abe Yutaka et moi, monter jusqu'au sommet de la montagne voisine, car il y avait là-haut une petite buvette qui servait de délicieuses pâtes de haricots. Nous les apprécions particulièrement après les sesshins, dont nous sortions affamés. Mais un jour, en plein milieu d'une sesshin, le Maître découvrit nos escapades. Il était fort peu agréable d'être l'objet des remontrances du Maître, surtout en public. Par une belle journée de printemps, fraîche et ensoleillée, nous arrivâmes en retard ; le zazen était déjà commencé. Nous avançons à pas de loup, mais dans le silence, le parquet se mit à craquer. Tout à coup, la voix du Maître éclata comme un coup de feu.

« Qu'est-ce qui fait tant de bruit ? »

Nous ne savions pas qu'il s'adressait à nous, et Abe murmura à mon oreille :

« Il va falloir faire gaffe, le Maître n'a pas l'air de bonne humeur aujourd'hui ! »

Quelques secondes plus tard, nous entendîmes un nouveau rugissement qui, cette fois, me fit trembler :

« Qui sont ces fainéants qui sont allés manger de la pâte de haricots ? »

Je n'osais plus avancer, mais il était trop tard pour reculer. Abe, essayant de se rendre invisible, put se glisser jusqu'à une place restée libre. Je l'y suivis, soulagé d'être enfin arrivé. Mais Kodo Sawaki ne nous épargna pas, il se remit à tonner, plus terrible que jamais :

« Que faites-vous ici ? Vous feriez mieux de retourner manger vos pâtes de haricots. Je ne veux pas dans mon dojo d'individus qui prennent zazen à la rigolade ! »

J'avais envie de disparaître et je dus faire un effort pour ne pas me lever et sortir. Le dos tendu et sur le qui-vive, je m'attendais à ce qu'il arrive derrière moi et me pince très fort. Mais rien n'arriva.

La séance terminée, nous nous empressâmes d'aller lui présenter nos excuses. Il nous reçut en riant.

« Je voulais seulement vous apprendre que, lorsqu'on a un secret, il faut savoir le cacher ! Vous n'en êtes pas encore là ! Vous avez peut-être réussi à vous cacher la tête, mais pas la queue ! » Surpris de cette réaction imprévue, nous restions là, tout bêtes. Une nonne dans un coin de la pièce préparait du thé vert ; sur la table il y avait des gâteaux du meilleur pâtissier de Tokyo.

Le Maître, s'adressant à elle, lui dit :

« N'en donnez pas à ces deux garnements, ils n'en méritent pas ! » Je retirai alors ma main, mais Abe avait déjà avalé un gâteau.

« Maître, voulez-vous que nous vous massions pour vous remercier de ces délicieux gâteaux ? »

« Abe, ces politesses viennent un peu tard. Tu peux les garder pour toi. Et puis, tu es tellement maladroit que je risquerais d'avoir un torticolis, si tu me massais. »

Pourtant, Abe s'était levé et commença à masser vigoureusement l'épaule du Maître.

« Ah ! mon Dieu, mais il est vraiment impossible ! » Puis, se retournant vers moi :

« Tu sais, l'autre jour, je lui ai demandé de me masser le dos, mais il n'en a massé qu'un côté et a oublié l'autre. »

La nonne riait doucement de ces plaisanteries.

Un rossignol chantait dans un prunier en fleurs.

32. JE POSE POUR UN SCULPTEUR

Malgré ces petits incidents, je n'en avais pas moins acquis le respect du Maître.

Un jeune sculpteur du nom de Kanyasu venait souvent au dojo faire zazen avec nous. Un jour, il demanda au Maître s'il ne pouvait pas lui désigner un moine qui pourrait poser pour lui en posture de zazen, car il voulait présenter une oeuvre Zen à un concours des Beaux-Arts organisé par le ministère des Affaires culturelles. Kodo Sawaki lui donna mon nom. Aussi, chaque fois qu'il venait au zazen, Kanyasu se mit-il à observer ma posture. Lorsqu'il eut terminé sa première esquisse en plâtre, il m'invita à venir poser dans son atelier pendant qu'il s'attaquait au bois. La date de l'exposition approchait, mais Kanyasu tenait à ce que le Maître ait vu sa sculpture, avant de l'exposer. Kodo Sawaki le félicita chaleureusement pour cette oeuvre pleine de vitalité, de jeunesse et d'énergie. Puis il conseilla au sculpteur de corriger certains défauts d'équilibre qu'il avait remarqués. La statue, terminée en temps voulu, fut surnommée Banryu^[68].

A cette époque, où l'art officiel était militariste et même fascisant, nous fûmes surpris de voir cette statue pacifiste gagner le premier prix.

L'exposition terminée, le jeune Kanyasu, qui n'avait pu me payer alors que je posais pour lui, voulut en remerciement m'offrir la statue et vint l'apporter lui-même chez moi.

J'étais alors jeune marié et habitais avec ma femme dans un très petit logement. Je dus installer la statue dans un coin de notre

unique pièce. Mais, au bout d'un certain temps, sa présence me devint insupportable. Il me semblait être constamment surveillé par le regard austère de ce personnage en méditation.

Je demandai conseil à Maître Sawaki, qui me répondit :

« Je comprends bien que, pour ta jeune femme, cette statue n'ait rien de romantique ; elle serait beaucoup plus à sa place dans notre université de Komazawa. »

Lorsque nous transportâmes la statue, le Maître fit une collecte parmi ses disciples afin d'en remettre le produit au sculpteur, qui était très pauvre. Mais celui-ci, lorsqu'il eut reçu l'argent, vint chez moi pour me le rendre, prétendant que c'était ce qu'il devait pour mes heures de pose. Bien entendu, je refusai avec fermeté. Je savais par ailleurs que Kanyasu avait besoin de cet argent.

Je m'écarte un peu de mon histoire, mais j'aimerais citer encore une des conférences que le Maître nous fit peu de temps après. « Pourquoi l'humanité mange-t-elle ? Certains mangent pour travailler ; d'autres travaillent pour manger. Mais, nous, nous devons manger afin de parvenir à réaliser l'idéal suprême de l'être humain. »

Ces propos enthousiasmèrent un des employés de la firme où je travaillais et qui assistait à cette conférence. Il demanda aussitôt à Maître Sawaki d'organiser des discussions dans notre entreprise. Sans plus tarder, il reçut les ordres et c'est lui qui fit des conférences aux employés de la firme.

C'est à cette époque que je commençai à trouver mon équilibre physique et moral. Je ne souffrais plus d'aller au bureau, je ne ressentais plus la pesanteur de la routine qui nous était imposée.

J'étais heureux et presque satisfait.

33. UNE GUERRE ET UN MARIAGE

« Celui qui porte la robe noire et le crâne rasé s'en va léger.

Si la chance lui est propice, il restera.
Si elle lui est contraire, il partira. »

En 1937, pendant les hostilités sino-japonaises^[69], le général Narishima fut tué sur le front.

Un jour je fus invité à un banquet auquel assistaient le général Imamura (avec qui j'avais été à l'école), devenu maintenant le protecteur de la famille de Narishima, et le directeur de notre école, M. Komeda.

Après le repas, ils vinrent me trouver tous les deux et, à ma grande surprise, commencèrent à me parler de mariage^[70].

J'avais tout juste vingt-trois ans. Embarrassé, je refusai poliment leur offre, prétextant que je ne gagnais pas encore assez d'argent et que je serais incapable de rendre heureuse la fille du général Narishima.

Je rendis alors visite à mes parents afin de leur parler de ce projet. Je leur expliquai qu'ayant décidé de me faire moine, je n'avais aucune envie de me marier. Cependant, le général Imamura et M. Komeda insistaient et tentaient de me convaincre de la sagesse de l'union qu'ils me proposaient.

Le seul conseil que mon père me donna fut de prendre rapidement une décision. Je retournai alors à Tokyo, résolu à rendre visite à Mme Narishima. C'était une femme au caractère noble et courageux qui élevait dignement, depuis qu'elle était seule, quatre filles et trois garçons.

Son sérieux et sa compréhension me mirent tout de suite en confiance. Je lui avouai sans détours la cause de mes hésitations.

« Je suis dans une grande indécision en ce qui concerne mon avenir. Vous me direz peut-être que c'est naturel à mon âge !

« Mais ce dont je puis vous assurer, c'est que cela n'a rien à voir ni avec un chagrin d'amour ni avec le désir de réussir dans la vie. Je suis simplement en proie à un certain scepticisme quant à la nature

humaine. Le bouddhisme a pour cela un mot qui exprime bien ce que je ressens : Mujokan, le sentiment de l'évanescence de la vie. D'autre part, il y a quelques jours j'ai demandé à Maître Sawaki de m'ordonner moine, en lui donnant l'assurance que ma vocation me ferait sortir de l'ordinaire. C'est pour cela qu'il m'est pour l'instant impossible de me décider. »

Douce et pleine de sympathie, elle me répondit :

« Je comprends parfaitement ce que vous voulez dire. Mon mari, lui-même, disait autrefois qu'il aurait voulu pouvoir se faire moine, mais, avec sa nombreuse famille, il ne pouvait se résoudre à abandonner ses responsabilités paternelles. Cependant, il aurait aimé qu'un de ses enfants accomplisse ce désir qu'il n'avait pu lui-même réaliser... Combien je ressens avec vous ce sentiment de Mujo, car en peu de temps j'ai perdu à la fois mon mari et mon frère auquel j'étais extrêmement attachée ! Je me retrouve seule avec sept enfants à élever, charge qui me semble parfois bien au-dessus de mes forces. Il ne me reste plus maintenant qu'à prier pour mon mari et à faire en sorte que mes enfants ne manquent de rien. »

Elle finit cette phrase en pleurant et je sentis qu'il fallait que je fasse quelque chose pour elle. Sa peine m'était insupportable. Quelques jours plus tard, je donnai ma réponse. Bien sûr je n'agissais pas simplement par sympathie pour sa douleur. J'aimais et j'appréciais profondément le caractère de sa fille qui partageait un grand nombre de mes convictions.

Avant de se rendre en Chine centrale où étaient installés les quartiers généraux japonais, le général Imamura voulut avoir avec moi un entretien. Après m'avoir donné de nombreux conseils, il me fit quelques confidences personnelles.

« La guerre que nous entreprenons actuellement, me dit-il, ne sera pas une entreprise facile, malgré ce que s'imagine l'opinion publique. Je m'en vais pour le front, certain que mon destin est aussi éphémère que la rosée.

« Bien que je sois militaire, ma faiblesse est grande, mais j'ai trouvé dans la religion l'aide qui me manquait. Dans ma jeunesse, j'ai puisé mes forces dans le christianisme, maintenant je préfère l'esprit de Shinran tel qu'il apparaît dans le Tanni Sho^[71]. Mon courage, je ne l'ai acquis que par la conviction que tous nos actes dépendent d'une volonté qui nous est extérieure. Il devient ainsi inutile de lutter pour protéger son propre corps. La vie et la mort perdent alors beaucoup de leur importance ».

Cette confession d'un général s'apprêtant à partir pour le front me parut profondément émouvante. Elle confirma pour moi la valeur que pouvait avoir le bouddhisme dans la conquête de la Sagesse.

34. ZEN ET SHINSHU

Ma foi dans le Zen ne me fit pas cependant renier l'attachement profond que j'avais depuis toujours ressenti envers la secte Shinshu. Incontestablement, j'avais été puissamment attiré par la grandeur et l'humanité de Maître Sawaki, ainsi que par la force spirituelle de zazen que j'étais décidé à poursuivre avec passion. Mais, au fond de moi-même, demeuraient profondément ancrés les préceptes de Shinshu que ma mère m'avait enseignés. En plaisantant, il m'arrivait parfois de dire à mon Maître que si j'étais devenu moine Shinshu, ma tâche eût été bien plus aisée, car la pure discipline du zazen était beaucoup plus difficile à mettre en pratique que la simple récitation de la formule Namu Amida Butsu. Le régime alimentaire auquel les moines Zen étaient soumis, ainsi que les douleurs des jambes qu'ils devaient supporter rebutaient bien des débutants. Kodo Sawaki n'en était nullement irrité, car il soutenait lui-même que les préceptes des deux sectes étaient complémentaires. Cette attitude apaisait mes inquiétudes.

Je pouvais donc, tout en faisant zazen, rester fidèle aux enseignements que j'avais reçus dès l'enfance. Aussi, plutôt que de souligner leurs différences, tentais-je de découvrir les points

communs susceptibles de rapprocher les deux écoles. Telle était, à l'époque, ma préoccupation principale.

Je participais toujours aux réunions religieuses organisées par mon frère, devenu un adepte fidèle du Shinshu. Pourtant, de plus en plus, quand je comparais cet enseignement avec celui du Zen, je ne pouvais me retenir d'éprouver certains doutes quant à la valeur de l'école Shinshu. Par contre, en présence de Maître Sawaki, toutes ces contradictions disparaissaient. C'est alors que j'appris que ses premiers élans vers le bouddhisme avaient été guidés par une tante qui était elle-même une croyante fervente de la secte Shinshu. En son esprit, il était donc lui-même venu à bout des contradictions et des craintes qui m'assaillaient.

Maître Kodo Sawaki, ayant perdu ses parents très tôt, fut élevé par un oncle qui avait la passion du jeu. Le soir, le jeune garçon avait pour mission de surveiller les joueurs et de veiller à ce qu'ils ne trichent pas. Dans la journée, son oncle l'envoyait au loin faire des commissions pour lui. Et le jeune garçon ne trouvait de consolation qu'auprès de sa tante. Très tard le soir, lorsqu'il en avait fini avec toutes les tâches qu'on lui imposait, il se glissait rapidement dans le noir jusqu'à la maison de celle-ci, qui habitait dans le voisinage. Et tandis qu'il lui massait les jambes, il l'écoutait évoquer le sermon qu'elle avait entendu au temple ce jour-là. Malgré tout ce qu'il avait à faire, il réussit à se rendre lui-même au temple afin d'écouter ces sermons qui eurent sur lui une influence profonde.

Il apprit alors que celui qui voulait agir pour son prochain devait faire preuve d'une abnégation totale (Muga : l'absence de Moi). Une fois cette abnégation mise en pratique, il était possible de devenir moine. C'est alors que s'éveilla en lui une vocation impérieuse, mais malheureusement il fallait encore qu'il travaille pour ses parents adoptifs. Il conçut donc le projet de partir pour Osaka afin d'y gagner de l'argent qu'il leur enverrait, tout en essayant d'accomplir sa vocation. Il avait alors seize ans.

Un soir sans lune, il quitta son village. Dans la nuit on entendait les cris doux et plaintifs des oies sauvages. Trois ou quatre jours plus tard, son père adoptif, qui avait eu vent de l'endroit où il se trouvait, vint le chercher à Osaka, car il avait besoin de lui pour son commerce. Nullement découragé par cette mésaventure, le jeune garçon mit au point un nouveau plan. C'était son seul espoir, et peu lui importait s'il devait mourir en chemin. Avant de quitter son village, il eut un entretien avec le prêtre du temple Shinshu. Celui-ci lui conseilla de se faire moine Zen, car cette secte n'obligeait pas les moines à se marier ; elle leur laissait la liberté du choix, alors que ce n'était pas le cas pour les moines Shinshu qui devaient obligatoirement se marier.

A l'âge de dix-sept ans, Maître Sawaki quitta définitivement sa famille et entreprit un long voyage à pied vers l'Eihei-ji^[72], qui était assez éloigné pour que l'on ne puisse pas venir le reprendre. Son bagage était léger : une ou deux rations de riz et quelques yens qu'un ami avait pu lui procurer. Il s'enfuit aussi vite que ses forces le lui permettaient. En route, il adressa une carte postale à sa famille, faisant laconiquement part de sa décision.

Après quatre jours et quatre nuits passés à la belle étoile et sans rien dans l'estomac, il arriva enfin à l'Eihei-ji, mais il fut obligé de passer deux jours entiers sans manger ni boire dans l'enceinte du temple, car les moines, le prenant pour un mendiant, se refusaient à l'entendre. Enfin, de guerre lasse, le supérieur l'accepta comme employé du temple. Le jeune garçon en conçut une telle reconnaissance qu'il ne put dormir la nuit suivante. Dans sa vieillesse, il évoquait encore la surprise et la joie qu'il éprouva alors. Les paysans du voisinage lui confectionnèrent une robe de moine, en cousant ensemble des morceaux de vêtements usagés.

35. LE GENERAL MAZAKI SORT DE PRISON

Un jour, par hasard, à l'une des réunions organisées par mon frère, je rencontrai, à ma grande surprise, le général Mazaki qui venait de sortir de prison. Il avait maintenant coupé tout lien avec l'armée et les factions de droite, et se consacrait entièrement au groupe Shinshu organisé par mon frère.

Mazaki avait profité de son séjour en prison pour méditer sur le Tanni Sho^[73] et le Kyogo Shinsho^[74]. Leur enseignement l'avait aidé à supporter cette épreuve et l'avait convaincu que le salut de l'homme ne pouvait être obtenu que grâce à la compassion du Bouddha. La haine, le découragement et le désespoir, qu'il avait d'abord éprouvés face à l'hypocrisie du gouvernement, contribuèrent certainement à cette conversion. Mazaki aimait particulièrement dans le Kyogyo Shinsho le passage où Shinran reconnaît avec tristesse qu'il ne peut se défaire de ses passions, qu'il est toujours tenté par la gloire et qu'il ressent peu de joie en présence de la vérité^[75].

Il nous lisait avec enthousiasme le passage suivant :

« Genshin tira l'essence de tous les enseignements prêchés par le Bouddha de son vivant.

« Il s'abandonna tout entier à la foi dans la renaissance au séjour des bienheureux et engagea tout le monde à faire de même.

« Distinguant la fidélité à la pratique unique, qui est profonde, et la dispersion entre des pratiques diverses qui est frivole,

« Il montra clairement la différence qui existe entre la Terre de rétribution et la Terre provisoire.

« Hommes, même si vous êtes accablés par vos péchés, sachez qu'il vous suffit d'invoquer le nom du Bouddha.

« Moi (Genshin), je me trouve aussi dans ses bras.

« Bien qu'aveuglé par les passions, je vois sa lumière,

« La miséricorde suprême sans se lasser m'illumine^[76]. »

Il voulait nous montrer par là que la compassion du Bouddha était infinie et pouvait sauver même celui qui n'avait pas une foi solide.

36. LE JAPON ENTRE DANS LA GUERRE

En 1940, je quittai finalement Morinaga car mes chances d'être envoyé à l'étranger y étaient à peu près nulles.

Je me présentai donc chez Mitsubishi, puissante société industrielle d'armement.

Je continuai à faire zazen, et me rendais aussi régulièrement que possible au Daichu-ji.

A l'automne de 1941, après une sesshin au temple de Daichu-ji, je sortais de la gare d'Ueno à Tokyo, quand je fus entouré par une foule surexcitée écoutant avec attention les paroles rapides et saccadées qui sortaient d'un haut-parleur. Le speaker annonçait la déclaration de guerre entre les États-unis et le Japon. Pearl Harbor venait d'être bombardé.

Peu de jours auparavant, le général Mazaki m'avait prédit cet événement. La justesse de ses analyses m'épouvanta.

Ce jour-là, il nous fut impossible de travailler au bureau ; tous les employés s'étaient rassemblés autour des postes de radio. L'anxiété et la nervosité régnaient.

Ma femme m'accueillit, bouleversée par la catastrophe. Elle craignait que je sois bientôt mobilisé, et son propre père avait été tué dès le début des hostilités sino-japonaises. Pour la rassurer, je lui rappelai que j'avais été réformé à cause de ma myopie. Je ne risquais donc d'être appelé au front que si la situation tournait au pire.

Le lendemain, je rendis visite au général Mazaki et le félicitai d'avoir prédit avec tant d'exactitude l'évolution des événements politiques, ce à quoi il me répondit, grave et découragé :

« Tojo s'est vraiment conduit d'une manière déplorable. »

Autour de nous, dans la salle de réception, allaient et venaient des officiers à qui Mazaki ne cessait de conseiller d'intervenir en vue de négociations de paix.

« Essayez donc de suggérer à Tojo d'abréger la guerre autant que possible. S'il n'arrive pas à mettre fin aux hostilités dans les plus brefs délais, il risque fort d'être entraîné dans un conflit dont nul ne peut prévoir l'issue. Mais ne répétez pas ce que je viens de vous dire, sinon l'armée impériale risque de s'en prendre à vous. Il vous faut agir avec beaucoup de circonspection car le gouvernement a la main lourde envers ceux qui sont contre la guerre. »

Dans la rue résonnaient les ovations pour les hommes qui s'en allaient sur le front, chaque jour de plus en plus nombreux.

Mes amis partaient l'un après l'autre. Certains montaient en grade, mais tous semblaient destinés à disparaître, éparpillés sur le champ de bataille, tels des pétales dispersés par le vent.

Mon frère Tamotsu ne fit pas exception. Il dut partir pour le front comme artilleur. Ce qu'il fit la mort dans l'âme, car il ne pouvait supporter d'être séparé du groupe qu'il avait formé et qu'il espérait employer à des fins pacifistes. Grâce aux démarches de deux de ses proches amis, il se fit porter malade au bout d'un mois et put ainsi reprendre ses activités religieuses.

Dans cette atmosphère où régnaient la crainte et l'angoisse, je me concentrais encore davantage sur le Zen. Je ne manquais pas une sesshin au temple de Daichu-ji. Puis le temple fut transformé en abri pour les étudiants, et notre organisation Zen fut dissoute. Malgré tout, il nous fut possible de poursuivre nos activités Zen à Shibuya, grâce à Abe qui sut mettre à contribution toutes ses relations pour nous faire obtenir un local.

La police impériale n'en veillait pas moins sur nous. J'évitais surtout de fréquenter trop assidûment le foyer fondé par mon frère, préférant me consacrer exclusivement aux activités Zen organisées

par Maître Sawaki. Mon frère, qui était retourné momentanément à Saga afin d'essayer d'obtenir des fonds de notre famille, ainsi que d'un industriel qu'il connaissait bien, faisait l'objet d'une surveillance particulière. Mais j'avais la chance de travailler chez Mitsubishi et d'être considéré comme un employé de la protection du général Imamura.

En 1942, je fus envoyé par ma firme à Niigata, dans le Nord du Japon. En ce début de printemps, la campagne était là-bas encore recouverte d'une neige immaculée. Je fus installé à l'auberge du Pot-au-Feu. Alors m'incombait la responsabilité du traitement d'un minerai ferrugineux importé de Corée et indispensable à nos industries métallurgiques.

Notre section contrôlait la productivité de toutes les industries d'armement, car aucune d'entre elles ne pouvait fonctionner sans cette matière première. Nous étions donc en partie la cause de cette soudaine croissance de la production de sous-marins, d'avions, de canons et de chars. Un jour, je me rendis à Tokyo afin de rendre visite au général Mazaki et de lui donner quelques informations sur la situation politique générale. Ces informations me paraissaient cruciales, puisque je me trouvais précisément là où s'élaborait toute la planification de l'armement pour les années à venir.

Mazaki me répondit :

« Eh ! oui, je reconnais que tu as de très lourdes responsabilités. Et tout cela m'effraie. Quels que puissent être les efforts de la nation japonaise pour se forger un arsenal militaire qu'elle croit capable de lui faire gagner la guerre, tout se révélera vain face à l'énorme capacité de production et à la qualité de l'industrie américaine.

« J'ai eu récemment quelques renseignements sur les plans militaires américains, ils atteignent une envergure que le gouvernement japonais peut difficilement concevoir. Je pense que d'ici peu le Japon verra son ciel s'obscurcir de chasseurs américains. Tojo peut toujours s'évertuer à mettre au point une tactique aussi

compliquée que brutale, ses méthodes irréalistes et surannées rendront ses efforts semblables à ceux d'un enfant qui essaie de tordre le bras d'une grande personne.

« Mac Arthur a dû abandonner les Philippines, mais il va sûrement se retirer en Australie. Et là, il disposera de bases très sûres et d'une aide formidable qui renforcera encore le potentiel militaire déjà énorme des U.S.A, ce qui lui permettra par la suite de regagner une à une toutes les îles du Pacifique. Et je vois déjà, aussi clairement que le soleil qui est au-dessus de moi, le jour où, d'une des îles, les Américains lanceront l'attaque finale sur le Japon. Plutôt que de s'enivrer de ses premières victoires, le Japon devrait entamer des négociations de paix, car bientôt il sera trop tard pour éviter la catastrophe qui nous attend. Ce front qui s'élargit sans cesse est le pire danger que puisse courir notre pays. »

Cette synthèse, si raisonnable par sa vigueur et sa perspicacité, c'est devant la nation tout entière qu'elle aurait dû être faite. Il n'en était naturellement pas question, car jamais le gouvernement ne se serait risqué à tirer une comparaison objective et clairvoyante des forces en présence. Le général Terauchi occupait maintenant l'Indochine française, Singapour s'était rendue au général Yamashita, le général anglais Mountbatten avait subi une cuisante défaite, et le général Imamura faisait évacuer l'armée hollandaise de Java.

Peu de temps après, Yamashita attaquait Mac Arthur aux Philippines et l'obligeait à se retirer en Australie.

Les autorités militaires censuraient impitoyablement toute information objective concernant le potentiel de guerre américain, lequel croissait à une allure vertigineuse, ce dont on pouvait déjà avoir les preuves.

Je rentrai à Nigata fort déprimé, sous une neige glaciale dont le froid me pénétrait jusqu'aux os. Un bain chaud et plusieurs verres d'alcool ne réussirent pas à chasser les idées noires qui m'avaient envahies. Seul le Shodoka put me consoler.

37. MITSUBISHI M'ENVOIE EN INDONÉSIE

Un jour, la maison mère m'envoya un télégramme me demandant de rentrer d'urgence à Tokyo.

Là, le directeur ne me retint que quelques instants et sa communication fut des plus brèves :

« D'ici quelques jours, nous vous enverrons en Asie du Sud-Est pour une mission d'une longueur indéterminée. Vous aurez connaissance des détails en temps opportun. »

Lorsque j'appris la nouvelle à ma femme qui était enceinte de neuf mois, le choc fut si brutal que je dus la faire transporter immédiatement à l'hôpital. J'essayai de la réconforter, en lui rappelant qu'en ce temps où tout le monde était appelé sur le front, mon sort était en somme enviable puisque, au moins, je savais où j'allais et qu'il était probable qu'au bout d'une année Mitsubishi me rapatrierait. De plus, la compagnie traitant bien ses employés, elle n'avait que peu de motifs de se faire du souci. Ma femme accoucha d'un garçon.

Je devais être envoyé à Sumatra. Il ne me restait plus que dix jours pour faire tous mes préparatifs de voyage, m'acheter de quoi écrire, de quoi m'habiller et de quoi me soigner. Nous étions tous bien en peine de savoir ce dont je devais me munir, car personne dans notre famille ne connaissait les pays tropicaux. Malgré cette agitation fébrile, je réussis tant bien que mal à obtenir une entrevue avec le général Mazaki et avec Maître Sawaki. Le général fut ému par ces adieux si soudains. Pourtant, c'est avec calme qu'il me dit, en me quittant : « Pars sans crainte. Tu auras peut-être l'occasion de rencontrer le général Imamura. Quant à moi, comme Tojo ne donne aucun signe de vouloir mettre fin à la guerre, je suis envahi par les pires pressentiments concernant notre pays. Nous allons être en butte aux attaques américaines, et c'est peut-être une chance que tu sois envoyé en Asie du Sud-Est. »

« Vous croyez que la défaite est inévitable ? »

« Oui, nous n'avons rien qui puisse l'empêcher. Tu n'es pas envoyé là-bas en tant que soldat, fais donc tout ton possible pour revenir sain et sauf. Le plus grand problème maintenant est de savoir ce que deviendra le Japon après la défaite. Nous n'avons plus qu'à nous en remettre à la volonté miséricordieuse du Bouddha. »

Le lendemain soir, j'allais au Kichijo-ji participer à une séance de zazen. Le Maître me raccompagna jusqu'à la gare de Shibuya, où nous nous quittâmes, en pensant qu'il s'agissait peut être de notre dernière rencontre.

« Tu ne peux vraiment pas revenir demain ? J'aurais aimé te remettre un souvenir, au cas où nous n'aurions pas l'occasion de nous revoir. »

« Non, cela m'est vraiment impossible », répondis-je, désolé de le décevoir. J'étais triste de le quitter, sans emporter au moins quelque chose de lui, quand j'aperçus le rakusu^[77] qui pendait sur sa poitrine. C'était exactement ce qu'il me fallait. Le rakusu représentait son esprit et me protégerait. Non sans hardiesse, je n'hésitai pas à le lui demander.

« Maître, le rakusu que vous portez serait le plus beau cadeau que vous pourriez me faire. »

« Non, je ne peux tout de même pas te le donner. J'en ai besoin. » Puis après un moment de réflexion, il ajouta : « Eh ! bien, prends-le ! En le portant, tu deviendras un héros poussé par les caprices de la fortune et jamais tu ne t'arrêteras. Je ne m'en suis jamais séparé depuis mon voyage en Chine. »

Je rendis ensuite visite à ma femme qui était toujours à l'hôpital avec mon jeune fils. La pensée de mon éloignement pour une durée imprévisible, peut-être pour toujours, me remplissait de désespoir. Aurais-je la chance de revoir mon premier fils qui en ce moment dormait paisiblement ? Ma femme, devinant mes pensées, me demanda simplement de lui donner un nom.

En souvenir de mon père qui s'appelait Sen-Taro, je décidai de l'appeler Sen-Ichiro. Ce nom lui plut et elle rassembla tout son courage pour me faire ses adieux.

Le lendemain, le groupe avec lequel je devais partir se retrouva à la gare de Tokyo pour prendre le train qui devait le conduire au port de Kobé. Nous étions une trentaine. Il y avait parmi nous un médecin, le directeur de notre département, quelques employés, de nombreux ingénieurs et un interprète malais. On nous expédiait aux îles Bangka et Billiton qui se trouvent entre Sumatra et Bornéo, Mitsubishi devant remplacer dans ces deux îles le personnel hollandais qui avait été évacué. A première vue, je trouvai la tâche qui nous était assignée bien légère, car elle consisterait principalement à reprendre en main des usines qui étaient en pleine activité avant que n'arrivent les Japonais. Je ne m'étais pas encore rendu compte que notre traversée serait des plus dangeuses, car elle aurait à s'effectuer au milieu des attaques aériennes et sous-marines.

Un de mes amis à Kobé me prévint que nous risquions fort de ne pas arriver à destination, si nous n'étions accompagnés par une forte escorte de destroyers, la route que nous devons prendre étant l'une des plus périlleuses à cause du nombre de sous-marins ennemis qui la surveillaient.

Le bateau qui nous transporterait n'était qu'un vieux rafiot réquisitionné par l'armée et affecté au transport d'armes et de dynamite, et l'on pouvait en effet se demander s'il arriverait bien à destination. La seule chose qui me donnait quelque espoir était le nom même du bâtiment, il se nommait Myoho (Loi Suprême du Bouddha). Ceci me rappela les vers du Shodoka :

*Parfois c'est la vie
Parfois c'est la mort
L'une et l'autre se suivant à l'infini.*

La situation ne nous permit pas de prendre immédiatement la mer et nous passâmes dix jours à Kobé. La date du départ ne pouvant être fixée, nous fûmes obligés de rester sur place, sans avoir le droit de retourner à Tokyo.

A part ma femme, qui était encore trop faible après l'accouchement, presque toute ma famille me rejoignit à Kobé. Je profitai de ces dix jours pour visiter Kyoto où les cerisiers étaient en pleine floraison. J'emmenai, pour sa plus grande joie, ma mère au temple du Hongan-ji. Elle profita de cette occasion pour m'offrir un petit sachet de soie sacré dans lequel se trouvaient inscrits les mots Namu Amida Butsu (l'invocation de la secte Jodo Shinshu). Elle me demanda de le porter sur moi afin qu'il me protège durant mes voyages.

Je ne m'en séparai jamais plus, ni non plus du rakusu que Maître Sawaki m'avait remis. Ce furent les deux seuls biens que je rapportai au Japon après la guerre et qui me suivirent durant ma mission en Europe.

38. ZAZEN SUR LA DYNAMITE

Nous quittâmes le port de Kobé à bord du Myoho, qui devait escorter un navire-hôpital beaucoup plus gros et aussi beaucoup plus lent que lui. Tant que nous restâmes dans la mer intérieure du Japon, le voyage fut des plus calmes. Mais, aussitôt après que nous eûmes franchi le détroit de Kammon, les sous-marins ennemis commencèrent à se manifester.

Chargé de dynamite comme l'était le Myoho, il suffisait d'une seule torpille pour nous condamner tous à mort : plus ou moins déchiquetés par l'explosion, nous serions projetés dans les airs, avant de nous engloutir dans les flots. La seule présence des sous-marins affola tellement certains d'entre nous, qu'ils se jetèrent à l'eau sans

même attendre la première attaque. Pourtant, grâce à sa petite taille et aussi aux manoeuvres habiles de son commandant, le Myoho réussissait à éviter les coups de l'ennemi. Malheureusement, il n'en alla pas de même pour le navire-hôpital qui constituait une cible bien plus facile à atteindre. Tout à coup, nous le vîmes s'enfoncer lentement dans les vagues, puis se dresser comme un animal blessé à mort, avant de descendre peu à peu dans l'abîme.

C'était véritablement une vision de cauchemar. Sur la partie du pont qui n'était pas encore submergée, s'était rassemblé un petit groupe d'infirmières vêtues de blanc. Impuissants, nous les vîmes de loin happées l'une après l'autre par le flot sombre et impitoyable. Cette image atroce et comme irréelle, qui nous hanta longtemps, nous avait presque retiré le goût de vivre.

Le Myoho, désormais seul, n'en continua pas moins son chemin, réussissant grâce à de savants détours à traverser sans encombre la zone dangereuse. Le surlendemain, nous entrions dans le port de Nagasaki. Là, il nous fallut rester quelques jours afin d'attendre que la route que nous allions emprunter soit devenue plus sûre. Nous fûmes autorisés à nous rendre à terre, mais seulement par groupes de quatre ou cinq, avec défense expresse de s'éloigner seul, car on craignait que certains n'en profitent pour désert.

A Nagasaki, nous ne quittions guère le quartier des plaisirs, essayant ainsi d'oublier les circonstances tragiques dans lesquelles nous nous trouvions. Personne d'autre que moi ne semblait se rendre compte qu'en fait nous étions bel et bien prisonniers, même si l'on nous traitait avec le plus de ménagement possible.

La situation en mer paraissant s'être améliorée, on nous laissa repartir au bout de cinq jours. Cette fois, notre bateau s'en alla tout seul et nous atteignîmes sans incident la baie de Takao.

De là, après deux ou trois jours de repos, nous reprîmes la mer avec cinquante autres navires de commerce, escortés par un destroyer. Nous avançons sur quatre rangs, à la vitesse de cinq

noeuds à l'heure. Cette lenteur extrême faisait paraître quelque peu inquiétants le calme inaccoutumé de la mer et même le ciel d'un bleu immaculé. Nous étions perpétuellement sur le qui-vive, cherchant des yeux les sous-marins dont l'absence nous semblait inexplicable.

Cette tension ininterrompue mettait nos nerfs à rude épreuve. Afin de me calmer, je m'installai sur le pont arrière et me mis à pêcher à la ligne dans le sillage du Myoho. Avec ma pêche, je préparai du sashimi^[78], que je distribuai à mes compagnons de voyage. Mais nous vivions tous dans la hantise des sous-marins, et le soir notre angoisse atteignait à son paroxysme. Le coeur serré, nous guettions l'apparition de ces ondes qui parcouraient à toute vitesse la surface des eaux ; lancées de tous les points de l'espace, comme des aérolithes en plein ciel, elles étaient le seul signe de la mort, invisible mais toujours menaçante. De temps en temps, parvenait jusqu'à nous le vacarme des coups de canon de notre destroyer essayant d'atteindre un sous-marin.

Chaque nuit, incapables de dormir, nous vivions dans la terreur.

C'est alors que je me mis à faire zazen ; mais c'était un zazen quelque peu différent de celui qu'on fait au dojo... Sous mon corps en posture, il y avait cette fois véritablement Mu, le néant. Pendant plus d'un mois, je m'assis, immobile, jambes croisées, au-dessus de ma propre mort.

Enfin nous aperçûmes la terre ferme, c'était l'Indochine, le but de notre voyage. En mer, nous avions perdu les neuf dixièmes de notre flotte. Mais nous n'étions pas encore sauvés. Des nuées de chasseurs ennemis assombrirent soudain le ciel. Les bombes explosaient de toutes parts dans la mer, y faisant jaillir des geysers et nous déchirant les oreilles. Désespéré, le Myoho mit le cap sur l'embouchure du Mékong. Lorsque nous eûmes touché terre, nous nous aperçûmes que nous étions les seuls rescapés. Blêmes et hâves, nous échangeâmes un long regard silencieux.

A Saïgon, en sécurité, nous pûmes enfin reprendre nos esprits. On nous avait logés à l'hôtel Palace, où nous attendait une fête de bienvenue, irréaliste comme un rêve heureux, succédant à une interminable série de cauchemars.

En sortant de l'enfer que nous venions de traverser, cette terre exotique et inconnue, où les rues étaient bordées de manguiers aux fruits savoureux, nous fit l'effet d'un paradis. Au bout de trois jours, malheureusement, il nous fallut redescendre le Mékong et poursuivre notre route vers le sud. Alors recommencèrent les nuits sans sommeil, passées à attendre l'assaut mortel, toujours menaçant. La terreur régnait à nouveau et nous eûmes sans cesse présent à l'esprit jusqu'au terme de notre voyage le sort de ces cinquante bateaux disparus sous les flots avec leurs équipages.

La brillance, pour nous inhabituelle, des étoiles sous ces latitudes, donnait à nos nuits une étrange clarté. Le souvenir de ma femme et de cet enfant que je n'avais fait qu'apercevoir me poursuivait comme une obsession. Devant cette angoisse profonde et cette impuissance à laquelle je me trouvais réduit, mon seul recours était de faire zazen sur le pont détrempé par les embruns. Grâce à une posture correcte et énergique, je parvenais à retrouver un peu de la force dont j'avais tant besoin.

Nous passâmes l'Équateur, affrontant une chaleur chaque jour plus étouffante. Il y avait maintenant cinquante jours que nous avions quitté Nagasaki. Une terre apparut, c'était la côte de Sumatra. Puis, peu à peu, se profila sur l'horizon l'île de Bangka. Un hurlement de joie fit tressaillir tout le bateau. Nous contemplions avec une joie indicible les cocotiers qui bordaient le rivage.

On nous débarqua dans un village de pêcheurs au nord de l'île. C'était là que se trouvait l'état-major de la division japonaise d'occupation, dont quelques officiers nous accueillirent. Qu'était-ce donc que cette île de Bangka que j'avais si souvent essayé d'imaginer? Rien d'autre qu'un village de pêcheurs où les commerçants chinois étaient nombreux. Mais sur les collines, on

pouvait apercevoir de grandes maisons aux toits rouges. C'étaient les résidences des colons hollandais qui avaient dû fuir. C'est dans ces maisons luxueuses que nous fûmes installés.

Après tout ce que nous avons enduré, ce cadre de vie, si imprévu, me fit l'effet d'un don des fées. J'avais à ma disposition un piano à queue, d'immenses tableaux dans des cadres dorés, des divans de cuir, une cuisine spacieuse, pas de baguettes mais des fourchettes à l'occidentale, une glacière et tant d'autres objets insolites et merveilleux pour nous autres Japonais. L'ordre et la propreté étaient impeccables, on aurait dit que la maison était encore habitée. Je n'osais imaginer le sort de ses précédents occupants, qui avaient été obligés d'abandonner tout ce qu'ils possédaient.

Mes compagnons, partis en reconnaissance dans la cuisine, poussèrent soudain des cris de joie. Surpris, je les rejoignis. Ils avaient découvert du sucre et en bourraient leurs sacs.

« Qu'est-ce que vous faites ? » leur demandai-je.

« Tu ne vois donc pas que c'est du sucre ! » C'était alors une denrée introuvable au Japon.

« Mais à quoi cela vous servira-t-il de le stocker ? Vous en trouverez ici à ne plus savoir qu'en faire. »

Penauds et gênés, ils remirent le sucre là où ils l'avaient trouvé et disparurent.

39. UNE OCCUPATION IMPITOYABLE

La plupart de mes compagnons de voyage furent finalement installés à Bankalpinan, la ville centrale de l'île. Mais mon petit groupe resta à Mantok, où me fut confiée l'administration des entreprises minières qui employaient des Chinois habitant dans la région.

Chaque jour, nous avions droit à des festins à peine imaginables pour des Japonais ; en effet, l'île regorgeait de fruits de toute sorte et d'excellents poissons. De plus, chacun d'entre nous avait droit à une Ford, avec un chauffeur. Plus tard, je compris la raison de ce luxe : l'armée japonaise s'était tout simplement appropriée les entrepôts hollandais remplis de machines, de camions et de voitures de tourisme.

On nous conseilla aussi de nous servir dans les garde-robes qui avaient été abandonnées à peu près intactes. Nous ne nous fîmes pas prier ; après deux mois de voyage, nos vêtements étaient vraiment piteux à voir. Ainsi habillés et véhiculés, il nous semblait être métamorphosés en faux Hollandais, ayant pris la place des vrais. Mais cette mascarade ne me rendait que plus solitaire, triste et profondément déprimé. Cette vie luxueuse me paraissait un rêve d'un goût douteux. Les mots du général Mazaki me revenaient souvent à l'esprit.

Ce qu'il m'avait alors expliqué se réalisait devant mes yeux. Tous les Japonais, sans exception, enivrés par leurs victoires, n'envisageaient même pas la possibilité d'une défaite. Ce pays, bien que ravagé par la guerre, leur semblait tout de même paradisiaque. J'étais bien le seul à penser à la catastrophe finale. J'aimais beaucoup me promener jusqu'à la pointe extrême de l'île. Là se trouvait un phare, dont le gardien était un musulman indonésien. Il portait une longue robe blanche et une petite calotte noire perchée au sommet du crâne. Cinq fois par jour, tourné vers La Mecque, il faisait ses prières. Ses prosternations me rappelèrent les cérémonies des moines Zen. Peu à peu, nous devînmes amis et je me mis à prier avec lui. Pour me permettre de mieux le suivre, il m'offrit un Coran écrit en malais.

Au sommet d'une colline, non loin de notre maison, se trouvait une église hollandaise. A son faite était suspendue une grosse cloche, restée silencieuse depuis le départ des fidèles. Un jour, je voulus la visiter. L'endroit était désolé, un silence oppressant y régnait.

J'entrai dans l'église. Elle avait été incendiée. Ce n'étaient que chaises calcinées, vitres béantes, éclats de verre répandus sur le sol. Une croix brisée gisait à terre. Une telle profanation m'accablait. J'essayai tant bien que mal de replacer la croix au-dessus de l'autel resté intact. Je découvris un escalier. A l'étage, je me trouvais dans une grande pièce, qui contenait quatre ou cinq grands lits séparés par des rideaux de couleur vive. Très intrigué, je questionnai mon guide, lequel m'expliqua qu'au début de l'occupation, l'armée japonaise s'était saisie de toutes les jeunes filles hollandaises qu'elle avait rencontrées sur sa route et en avait fait des prostituées. Je comprenais maintenant la signification de ces cuvettes renversées et de ces contraceptifs qui traînaient par terre. La Maison de Dieu avait été transformée en bordel.

De cette île, à première vue si paisible, je découvrais peu à peu les blessures et les horreurs qui l'avaient ravagée. Cruauté, violence, pillage avait laissé leurs marques, gravées de manière indélébile sur cette terre. Tel avait été le prix de la victoire japonaise. Comment pourrions-nous, le moment venu, nous acquitter de cette dette ?

Parmi les Chinois qui travaillaient dans les mines de cuivre se trouvait un couple avec qui je me liai d'amitié. Bientôt ils m'invitèrent à boire chez eux un verre de vin du pays, puis je vins dîner chez eux, tard dans la soirée. Tandis que nous dégustions d'excellentes nouilles chinoises, ils m'apprenaient le malais. Parfois il nous arrivait de rester ensemble à parler jusqu'à l'aube, tant notre intimité était devenue grande. Ces soirées demeurent un des meilleurs souvenirs que j'aie gardés de Bangka...

Mais le climat des tropiques, auquel nul d'entre nous n'était habitué, commençait à nous éprouver sérieusement. Bientôt, deux des ingénieurs et moi-même fûmes atteints d'une crise de malaria contre laquelle la quinine demeurait impuissante. Notre température monta rapidement et stationna à 39°C. Puis ce fut le délire. Un médecin chinois qu'on était allé chercher ne put rien faire pour nous. Alors, en désespoir de cause, nous fûmes expédiés à 500 km de là,

dans une ville où se trouvaient d'excellents médecins japonais. Ce trajet, je le fis dans le coma, entre la vie et la mort. Hospitalisé, je dus rester alité pendant plus d'un mois avant que ma fièvre ne commence à descendre, sans cependant me quitter tout à fait. Mes deux compagnons n'avaient pas survécu et je pensais que ce serait bientôt mon tour de les suivre.

Envahi par un cruel sentiment de totale solitude et d'abandon, car personne ici ne me connaissait, je me mis, comme malgré moi, à faire zazen, poussé par mon instinct de conservation et afin d'échapper au désespoir. Quelques jours plus tard, la fièvre diminua brusquement et disparut. A peine remis sur pied, je retournai au travail.

40. CHINIKON

Bankalpinan, la capitale, était le seul endroit animé de toute l'île. Les quartiers généraux de l'armée japonaise étaient installés dans la rue centrale. Se trouvaient là une petite division d'infanterie, plus une dizaine de soldats appartenant à l'armée impériale.

La population de la ville était composée en majeure partie de Chinois expatriés. Ils tenaient en main la plupart des commerces, en particulier les restaurants et les magasins d'habillement. Par contre les Indonésiens ne possédaient qu'une ou deux petites boutiques. Le soir, toute l'animation se concentrait dans le quartier de Bansal Malam. Comme nous nous ennuyions à l'auberge, nous y traînions souvent, attirés par la gaieté et l'activité qui régnaient dans les rues. L'entrée de Bansal Malam était signalée par un grand portique en forme de « H ». Une fois passé ce portique, le passant était ébloui par les lumières qui rendaient la rue plus claire que pendant le jour. Dans de minuscules échoppes enfumées et pleines de vapeur, des cuisiniers chinois, gras, le torse nu et en sueur, servaient des nouilles délectables. Plus loin, s'amoncelaient des pyramides rutilantes de fruits exotiques aux saveurs enivrantes et, dans les vitrines, des

vêtements à n'en plus finir. Nous terminions notre promenade toujours au bout de la rue. Là se trouvaient quelques baraques où l'on pouvait jouer à une sorte de roulette. Le jeu consistait à placer une somme d'argent sur un des numéros d'un tableau qui était quadrillé en dix cases. Si la boule s'arrêtait sur le numéro que vous aviez choisi, vous pouviez gagner dix fois votre mise. L'ennui nous poussait à fréquenter assez souvent ce bouge. Un soir, alors que mes compagnons perdaient tout ce qu'ils avaient misé, la chance me sourit. Très calme, je déposai sur le tableau des billets de cinq et six roupies. La boule, aspirée par la force centrifuge, tournait puis descendait inmanquablement sur mon numéro. En l'espace de quelques secondes j'avais gagné cent roupies, ce qui représentait à l'époque une somme considérable. Je continuai à parier, mais cette fois avec mes deux billets de cinquante roupies que je plaçai en deux points différents du tableau. Un de mes numéros sortit. J'étais en possession de cinq cents roupies. Tout excité par le succès, je remis ce billet de cinq cents roupies sur le tableau et gagnai une nouvelle fois. Le propriétaire de la roulette poussa un cri de désespoir, il avait vidé la banque et n'avait plus qu'à fermer boutique. La chance me poursuivit ainsi pendant cinq ou six jours, et mon patrimoine s'éleva finalement à plusieurs milliers de roupies. La chance ne me quittait pas et je décidai de la défier en misant des sommes de plus en plus élevées. Mais un jour, comme il fallait s'y attendre, je perdis toute ma fortune.

Nous passâmes ainsi plusieurs mois comme dans un rêve. C'était là une façon de nous pénétrer de l'impermanence de la vie, de ses vicissitudes, de ses hauts et de ses bas. Le jeu, les paris que je faisais avec tant de désinvolture symbolisaient pour moi la fragilité de ce monde tout aussi irréel qu'un songe qui s'évapore au matin.

Je fis la connaissance d'un des plus riches marchands de l'île de Bangka, un Chinois ventripotent et de très haute taille, âgé de quarante-cinq, cinquante ans. Chinikon avait été autrefois entrepreneur dans les mines à Bornéo, puis était venu à Sumatra où

il avait travaillé dans les ponts et chaussées pour le compte du gouvernement néerlandais. Il habitait dans la banlieue de Bankalpinan une maison de style chinois, en pierre et d'un style luxueux, entourée d'un grand jardin. Au centre du salon, aménagé entièrement à la chinoise, trônait une grande table en bois de santal rouge sur laquelle était posée une boîte à pinceaux incrustée de nacre. La pièce était éclairée par une grande baie vitrée arrondie qui donnait sur un petit étang couvert de nénuphars. J'allais souvent lui rendre visite, car c'était pour moi une occasion de lire et de réciter avec lui les plus beaux poèmes classiques chinois, que nous transcrivions ensuite au pinceau. Il fut très impressionné quand il se rendit compte que je savais par coeur des passages entiers des quatre classiques et des cinq sùtras. Par exemple :

Il est rare que la beauté et la finesse de la peau soient alliées à la noblesse de caractère. (Analectes de Confucius)

La véritable beauté est un trésor qu'il faut chercher au fond de l'homme, et non à sa surface. (Ché King ou Livre des Odes de Confucius)

*Les catastrophes n'ont qu'un temps
Le bonheur les remplace. (Ché King)*

*Quand il a tué le lapin
Il ne reste plus
qu'à manger le furet. (Retsuden^[79])*

*L'histoire de l'humanité
N'est qu'une suite de combats
d'escargots aux cornes molles. (Tchouang-Tseu)*

C'est entre ces poèmes récités avec amour que notre amitié se tissa.

41. UNE TROUPE D'ACTRICES CHINOISES

La femme de mon ami chinois était d'une grande beauté. Ils avaient trois jeunes filles, Kuiran, Suiran et Riiran.

Ces filles de Soochow semblaient descendre directement du ciel, elles étaient toutes trois aussi gracieuses que belles et avaient la peau d'une blancheur de nacre. Bien entendu, j'étais fasciné par d'aussi plaisantes apparitions. Depuis mon départ, je n'avais jamais rencontré de jeunes filles aussi fraîches et aussi naturelles. Leur beauté surpassait celle des plus belles japonaises. Elles étaient de plus extrêmement cultivées. L'aînée, Kuiran, avait vingt-trois ans, un visage un peu rond et un regard plein de vivacité et d'intelligence. Elle avait reçu une éducation hollandaise. Suiran avait vingt ans, le visage allongé et parlait peu. Quant à la dernière, Riiran, elle n'avait que dix-huit ans. Ses yeux extrêmement mobiles annonçaient un être remarquablement doué. A tour de rôle, les trois filles se relayaient au piano et jouaient pour me faire plaisir l'hymne japonais ou des marches militaires. Leurs longs doigts blancs courant sur les touches me faisaient l'effet de petits poissons nageant dans une eau claire.

La grâce qui émanait d'elles les rendait véritablement divines. Elles recevaient fréquemment la visite des membres d'une troupe d'actrices venue de Singapour et qui se trouvait en tournée sur notre île. Ces actrices avaient établi leurs tréteaux et leur tente à Bansal Malam, où elles jouaient des pièces chinoises classiques. J'assistais souvent à ces représentations, lorsque j'avais assez joué à la roulette. Mes amis et moi, nous prenions généralement place au premier rang, la résonance vibrante des cymbales nous emplissait les oreilles. Cette atmosphère débordante d'activité tapageuse réjouissait nos sens et constituait notre divertissement le plus agréable. Ces jeunes filles de Hong Kong et de Singapour étaient aussi d'une grande beauté ! Maquillées et parfumées, revêtues de somptueuses robes chinoises,

elles exécutaient des danses tourbillonnantes qui nous laissaient fascinés et béats d'admiration. Lorsqu'elles jouaient de la cithare avec un air mélancolique et plein de langueur, je ne pouvais les quitter des yeux et me sentais peu à peu envahi par la tristesse qui émanait de leurs chants pleins de nostalgie.

Comme nous étions au premier rang, elles nous lançaient parfois de longs regards auxquels il nous était bien difficile de résister. Aussi les invitions-nous à notre auberge. L'une d'elles, du nom de Kinkoran, se prit d'affection pour moi.

Un jour, le visage sombre, elle s'approcha de moi et me dit d'une voix suppliante :

« L'armée japonaise est devenue complètement folle. Nous avons appris que les soldats doivent s'emparer de nous, car on nous destine à devenir des prostituées pour les officiers supérieurs dans l'île. Je vous en prie, aidez-nous ! »

Très surpris par ces paroles, je répondis d'abord distraitement :

« En effet c'est incroyable ! »

Mais elle continua, d'une voix altérée par le désespoir : « L'armée japonaise pourra vaincre le monde entier, mais jamais elle ne pourra abuser de nous contre notre gré. »

« Tu as tout à fait raison ! »

« Monsieur, si la situation s'aggravait, ne pourriez-vous pas nous cacher chez vous ? » implorait-elle les larmes aux yeux.

« Non, c'est impossible, cela attirerait trop d'ennuis à tout notre groupe. »

« Mais, monsieur, tous ensemble, on pourra mieux se défendre. »

« Et moi, je serai inculpé d'avoir collaboré avec votre mouvement de résistance contre l'armée japonaise. »

Quelques jours plus tard, un soir, ma porte laissa passage à une dizaine de filles, le visage apeuré. Kinkoran expliqua : « Ce soir, nos

représentations ont été interrompues. Ce que je craignais est arrivé, on nous a fait savoir qu'à partir d'aujourd'hui nous serions au service de messieurs les officiers. Je vous en supplie, je suis sûre que vous pouvez faire quelque chose pour nous. »

« Bon, puisque vous êtes chez moi, je ne puis vous chasser. Je suis un homme, j'ai le devoir de vous protéger. Allez vous cacher au fond du cagibi. »

Quelques minutes plus tard, le sergent Hashimoto, de l'armée impériale, frappa à ma porte. Nous étions amis d'enfance. Ses bottes résonnèrent dans le couloir, puis il me confia sans détour la cause de sa visite.

« Deshimaru, à parler franchement, les chefs de notre armée se conduisent comme des fous. Il paraît qu'ils ont décidé aujourd'hui de faire des actrices chinoises leurs prostituées. En agissant ainsi, ils se feront haïr par la population. Ne pourriez-vous pas intervenir auprès du général Imamura, que vous connaissez, en lui écrivant ? »

J'étais fort surpris de m'apercevoir qu'un membre de l'armée impériale pût avoir la même opinion que moi.

« D'accord, mais il vaudrait mieux que j'aie le voir ; ainsi, j'arriverai plus facilement à le convaincre. De toute façon, les jeunes filles sont cachées chez moi, et elles ne sont pas prêtes de se rendre ! » (Je lui indiquai où elles se trouvaient.)

« Vous avez bien du courage ! Je vous quitte, mais j'espère avoir bientôt des nouvelles. »

Les malheureuses, pleines d'anxiété, ne purent fermer l'oeil de la nuit, tremblant comme des feuilles en pensant à ce qui pouvait leur arriver.

Le lendemain matin, Hashimoto revint me trouver. Il paraissait radieux.

« Deshimaru, hier soir, aussitôt rentré, j'ai parlé de ton projet au général. Lorsqu'il a appris que tu irais voir Imamura, il a pâli et a

ordonné immédiatement qu'on annule la décision qui avait été prise.
»

« Je vous remercie, les filles ont passé une nuit d'angoisse. Allez donc leur dire que leur supplice est terminé. »

« Grâce à Deshimaru, vous êtes libres ! Dépêchez-vous de rentrer chez vous ! » En pleurant de joie, elle battirent des mains et après nous avoir témoigné leur reconnaissance, elles nous quittèrent.

42. UNE PERSÉCUTION INJUSTIFIÉE

Cet incident fut suivi par une rafle effectuée par la police de l'armée japonaise. Elle incarcéra environ quatre-vingts Chinois et une vingtaine d'Indonésiens qu'elles accusa de participer au mouvement de résistance contre l'armée japonaise et d'envoyer des fonds à Tchang Kai-Chek. Chinikon, mon ami, était donné comme chef de la conspiration. La police prétendait qu'il avait envoyé de grosses sommes en Chine. Je ne compris pas d'abord la raison de telles mesures, puis je me rendis compte qu'elles entraient dans le cadre de représailles contre la population de l'île, l'état-major n'étant pas parvenu à obtenir les Chinoises dont on avait voulu faire des prostituées. Dès que j'appris la nouvelle de l'arrestation de Chinikon, je me rendis chez lui en toute hâte. Riiran, en larmes, me raconta la scène.

« La police japonaise nous a volé notre père. Et cela ne leur a pas suffi, ils nous ont pris aussi notre machine à écrire et tous les objets de valeur qu'ils ont pu trouver. Comme nous essayions de nous opposer à ces vols, ils nous ont saisies et giflées brutalement.

« Monsieur, je vous assure que mon père n'a rien fait de mal ! Nous coopérons avec l'armée japonaise, vous l'avez bien vu vous-même. »

En effet, je n'avais jamais remarqué chez Chinikon l'ombre d'un sentiment anti-japonais. D'ailleurs, il nous avait rendu de grands

services quand nous avions voulu augmenter la production minière. Non seulement cette sévérité était injustifiée, mais elle nous porterait à tous le plus grand tort. Je fis part à mes compagnons de Mitsubishi de ma décision de lutter contre une oppression aussi inhumaine. Je rencontrai également Hashimoto, homme courageux, à l'esprit noble et généreux qui avait combattu vaillamment en Chine. Comme moi, il fut offusqué et indigné par cette nouvelle.

« Cette mesure contre les Chinois est absurde. C'est vraiment opprimer pour le plaisir d'opprimer. Les Japonais en agissant ainsi vont s'attirer les pires désagréments. »

Et il se joignit à moi pour essayer de faire libérer les prisonniers.

Souvent, le soir, j'escaladais le mur de la prison et pénétrais dans la pièce où les malheureux étaient enfermés. Je me faisais l'émissaire de leur famille, leur apportant lettres, cigarettes et nourriture. La garde de nuit n'était jamais faite par des Japonais. Il m'était donc facile de graisser la patte aux geôliers indonésiens qui ne demandaient qu'un peu d'argent. Ils en arrivèrent même à attendre mon arrivée avec impatience.

C'est ainsi que j'appris les terribles tortures qui étaient infligées aux prisonniers pendant la journée. Les Japonais introduisaient un tuyau d'arrosage dans la bouche du prisonnier jusqu'à ce que son ventre gonfle comme une baudruche prête à éclater.

Il leur arrivait également de les marquer au fer rouge ou de leur arracher toutes les dents de devant. Ceux qui s'approchaient des murs de la prison pendant la journée pouvaient entendre les hurlements des victimes.

La pensée de toutes ces horreurs me devenait chaque jour plus insupportable. Je savais de plus qu'ils seraient bientôt tous condamnés à mort. Il fallait agir vite, d'une manière ou d'une autre.

Dès qu'elle eut appris que son père était condamné à mort, Riiran me supplia de l'emmener, elle, ses soeurs et sa mère, afin de rendre

une dernière visite à son père.

Cela me semblait tout à fait impossible, mais Riiran désespérée ajouta : « Un seul coup d'oeil me suffira, même si je dois mourir après ! »

Je n'avais plus qu'à m'incliner, et le soir même je conduisis Riiran à la prison. Au passage, elle cueillit de lourdes grappes de bougainvillées carmin dont elle se fit une parure.

Je frappai au portail et les deux gardiens que je connaissais bien m'ouvrirent, puis je fis signe à Riiran de me suivre. Malheureusement, ce soir-là, il y avait un nouveau gardien qui, en voyant Riiran, pointa son fusil dans sa direction.

« Les Chinois n'ont pas le droit de mettre les pieds ici. Seuls les Japonais sont admis. Vous êtes sûrement une résistante », dit-il en la menaçant de son arme. Sans attendre la suite, je lui sautai dessus et l'immobilisai d'une prise de judo.

Furieux, je criai : « Tes camarades m'ont laissé entrer ici tous les soirs. Vous êtes donc tous dans une situation illégale qui pourrait vous valoir une sanction sévère ! Moi qui suis Japonais, je ne risque rien, par contre je peux très bien vous dénoncer, ce qui signifierait votre condamnation à mort. »

Épouvantés, ils se turent. Je pris la clef et nous allâmes retrouver le père de Riiran.

Ils fondirent tous deux en larmes, puis le père, s'adressant à sa fille, dit : « Riiran, dorénavant, combats pour la Chine ! »

43. ZAZEN EN PRISON

Le lendemain, la police japonaise était au courant et je fus appelé à comparaître devant elle afin de m'expliquer. Offensé par leur interrogatoire, je ne cachai pas mes sentiments au chef de la police.

Et, bien entendu, le soir même, je me retrouvai en prison, où Riiran entre-temps avait été internée.

Je fus jeté dans un cachot réservé aux criminels passibles de la peine de mort. C'était un caveau sombre, au plafond bas. La lumière n'y pénétrait qu'à peine, au point qu'on y distinguait difficilement le jour de la nuit. De plus, il y régnait une chaleur infernale propice, semblait-il, aux moustiques de la malaria qui bourdonnaient à mes oreilles.

« Les cimes du plaisir recèlent une profonde douleur cachée », dit un proverbe chinois. Certes, je n'avais pas atteint les cimes du plaisir mais, en ce moment, j'étais accablé de douleur. Je pouvais à peine respirer, tant l'aération était insuffisante, et mon estomac était en très mauvais état. Comme malgré moi, je me mis à faire zazen. Aussitôt mon esprit se calma et j'en arrivai à oublier la chaleur éprouvante. Cependant, je ne parvenais pas à chasser la foule des pensées qui m'assaillaient. Mon inconscient révolté remontait lentement à la surface. Fort opportunément, je me rappelai alors le conseil de mon Maître, qu'il avait puisé dans le Shodoka : « Ne recherche pas le Vrai ; n'essaye pas non plus de chasser les pensées qui surgissent dans ton esprit. » Je n'avais donc pas à me soucier de ce bouillonnement d'images dans ma tête. Je n'avais qu'à m'asseoir. Mais, assis, me revint naturellement à l'esprit : « Qu'est-il advenu de Riiran ? » (Je ne savais pas encore qu'elle était en prison.) « Quelle conséquence mon attitude devant la police va-t-elle avoir sur son sort ? » grommelai-je, fort mécontent de moi-même.

« A quoi bon me soucier de cela ; de toute façon, il est à peu près certain qu'elle aurait été appréhendée sous peu, même si cet incident n'était pas arrivé. Ça suffit ! Cesse donc de penser à tout ça ! »

Pour me distraire, je me représentai la grâce lascive des actrices chinoises que j'avais secourues. Puis ma mémoire me fit revivre ma traversée en bateau du Japon à l'Indonésie, le cauchemar que

constituait la menace constante des attaques des sous-marins. C'était la première fois que me revenait le souvenir de ces moments où je m'étais tenu au-dessus de la mort grâce au zazen. Mais le zazen, dans cette prison, était beaucoup plus inconfortable. Mes genoux se paralysaient peu à peu et mon corps semblait se dissoudre dans cette chaleur torride.

Le conseil de Dogen de s'asseoir sur un coussin épais ne s'était jamais avéré plus approprié ni plus ironique. Il fallait bien que je me passe du coussin. Je n'en continuais pas moins à m'asseoir, les dents serrées. Puis vinrent les larmes, et elles n'arrêtaient pas de couler. Je voyais maintenant ma femme que j'avais quittée à l'hôpital, Senichiro, notre fils, nouveau-né aux joues rondelettes que j'avais tout juste eu le temps d'apercevoir. Mes parents m'apparurent ensuite, vieillis et solitaires dans leur village. Et moi, ici, j'étais vraiment seul au monde. Je pouvais pleurer, crier, hurler, frapper contre la porte, personne ne serait venu, pas même un gardien, seuls les moustiques de la malaria me sifflaient aux oreilles.

Tout à coup, je m'aperçus que, sans l'avoir voulu, je m'étais mis à réciter l'invocation que maman m'avait apprise :

« Namu Amida Butsu, Namu Amida Butsu, Namu Amida Butsu^[80]... » Et, pendant un moment, je retrouvai mon calme. Mais cela ne dura pas longtemps et bientôt je retournai en Enfer.

Ma haine et mon ressentiment contre les policiers et leur chef me prirent à la gorge.

« Je n'ai rien fait de mal ! Je me fiche de la loi et de vos raisonnements fallacieux, je n'obéis qu'à ma propre conscience. Mon acte n'est en rien contraire à l'enseignement du Bouddha. Votre sottise, votre dureté et votre incompréhension vous réserveront un sort bien pire que celui dont je souffre en ce moment ! » (Il s'avéra que ces policiers furent condamnés à mort après la guerre.) J'en étais venu à proférer les pires jurons. Mes jambes me causaient une douleur insupportable, j'avais mal jusqu'à la moelle des os. Mon

zazen me transportait dans les Enfers bouddhiques, j'avais des visions insupportables. Jusqu'à l'heure où l'on m'apportait ma gamelle, la faim me torturait.

Je passai ainsi trois jours dans cette prison. Le quatrième jour, j'eus la visite de Hashimoto. « J'aimerais bien arriver à vous sortir d'ici, mais je ne sais si je suis bien placé pour cela. Il serait peut être plus efficace que vous écriviez directement au général Imamura que vous connaissez personnellement, en lui expliquant la situation et la méprise dont vous avez fait l'objet. Il vous écouterait sûrement. Ajoutez que ces mesures inconsidérées prises par la police japonaise auront des conséquences néfastes dont elle ne peut imaginer l'ampleur. Ce n'est pas par la cruauté qu'on peut espérer conquérir la confiance et la coopération de la population. »

Je fis comme il me le conseillait. Sur le champ, lui empruntant un crayon et un peu de papier, j'écrivis une lettre à Imamura, lui décrivant très précisément ma situation. Je remis la missive à Hashimoto qui la fit partir le plus vite possible.

Au bout de trois semaines, tout le personnel de la police fut brusquement congédié, et je me retrouvai en liberté. Puis vint le tour des cent prisonniers indonésiens et chinois qui furent tous libérés. Parmi eux se trouvaient Riiran et son père. Cette amnistie réjouit et calma la population qui fit preuve d'une reconnaissance extrême à mon égard.

Durant tout le temps de mon internement, ceux qui travaillaient avec moi chez Mitsubishi, craignant d'avoir des ennuis avec la direction de leur compagnie, cessèrent complètement de venir en aide aux prisonniers chinois. Le directeur de la branche Mitsubishi, ne voulant pas avoir maille à partir avec l'armée, les y avait d'ailleurs poussés. Je fus donc le seul à poursuivre cette aide, sans discontinuer et jusqu'à la fin. Lorsque je revins travailler avec eux, mes compagnons me reçurent comme un héros, heureux d'avoir affaire à quelqu'un qui avait eu assez de conviction et de courage pour réaliser en ce moment critique une action humanitaire. Par contre, je dois

admettre que mes relations avec la police ne s'améliorèrent pas. Je me trouvais toujours aussi isolé parmi les Japonais. Cette solitude, que je la recherche ou que j'essaye d'y échapper, était en moi et me faisait souffrir sans cesse. Je savais que rien ne pourrait vraiment m'en soulager, si ce n'est une méditation profonde sur l'existence humaine, c'est-à-dire, en fin de compte, une expérience religieuse. Je me mis alors à relire mes livres préférés, tels le Tannisho, le Kyogyo Shinsho, le Shobogenzo. C'est à cette époque-là que Chinikon me suggéra d'organiser un cours de japonais chez lui. J'acceptai et peu à peu j'en vins à diriger des séances de zazen, à confectionner des zafus^[81], comme le Maître me l'avait enseigné. Nous en fabriquâmes environ une cinquantaine. Participaient à ces séances surtout les Chinois qui avaient été libérés grâce à moi. Je dois maintenant avouer qu'un des principaux moteurs de mon engagement dans ce mouvement d'aide avait été les lettres d'encouragement que Maître Sawaki m'envoyait fréquemment.

Il est d'ailleurs fort étrange qu'en ces temps où la situation des mers rendait extrêmement aléatoire l'arrivée du courrier, les lettres de mon Maître soient toutes parvenues jusqu'à moi, alors que je ne recevais déjà plus de nouvelles de ma famille.

« L'humanité est en ce moment dans une situation critique. Je voudrais, par le zazen, réussir à la ramener dans le droit chemin et dans la stabilité. Notre pays est en guerre, essaye quand même de voir au-delà de tes propres frontières, d'aimer les hommes avec qui tu vis en ce moment. Tous ceux qui font zazen sont mes disciples. »

Telles étaient les pensées qui influençaient de manière décisive mon attitude, mes réactions et ma décision d'aider ces Chinois aux prises avec l'oppression japonaise.

Ainsi, je partageais mes loisirs entre les cours de japonais et les visites à l'hôpital, essayant d'apaiser les sentiments de haine qui couvaient chez la population indigène.

44. LES MINES DE CUIVRE DE BILLITON

Un peu plus tard, je fus envoyé à Billiton, île située entre Bangka et Bornéo. Cette mutation, je la devais à une décision de mon directeur qui craignait que mon emprisonnement n'ait des effets fâcheux sur mon entreprise, mais bien plus encore à la rancune que nourrissait contre moi le chef de la police.

Billiton n'avait pas encore été occupée par l'armée japonaise, mais ses richesses minières, et tout spécialement son cuivre, faisaient l'objet de grandes spéculations de la part de Mitsubishi qui voulait les exploiter avec celles de Bangka.

Cependant l'occupation de cette île aurait nécessité de grosses dépenses militaires.

Les Indonésiens et les Chinois que j'avais libérés me répétaient souvent qu'une occupation armée ne ferait qu'empirer la situation, et créer des difficultés inutiles. Par ailleurs, ils ne voyaient pas quel autre Japonais serait à même de mener à bien cette opération, car, disaient-ils, vous êtes le seul capable d'obtenir la coopération de la population autochtone.

Aussi conseillai-je à mon directeur de m'envoyer dans l'île sans aucune assistance militaire. Cette proposition lui parut insensée, une escorte armée était absolument indispensable pour me protéger du danger. Je refusai catégoriquement. Je lui demandai seulement de m'accorder les fonds nécessaires aux investissements miniers, et cinq ingénieurs, ce qui me fut accordé. Et je fus expédié à Billiton sans même un pistolet. Chinikon et ses trois filles m'accompagnaient ainsi que quelques-uns de leurs amis.

Avec mes cinq ingénieurs, nous quittâmes le port pour descendre la rivière et atteindre la mer. Nous devions arriver à Billiton le lendemain. J'y fus reçu par une foule de Chinois ; ainsi que je l'appris

plus tard, ils avaient été prévenus de mon arrivée par leurs amis, qui s'étaient embarqués avec moi.

L'île, ainsi que je l'avais demandé, avait été inondée de tracts annonçant que les ouvriers qui reprendraient leur travail recevraient un salaire calculé à partir du moment où ils avaient dû l'arrêter. De plus, on leur promettait qu'ils seraient pourvus des produits alimentaires et des vêtements dont ils manquaient.

C'est ainsi que les ouvriers revinrent peu à peu à l'usine, et aux mines de cuivre abandonnées par les Hollandais.

On m'apprit que plusieurs ingénieurs étrangers s'étaient enfuis dans la montagne. Leurs connaissances pouvaient nous être précieuses. Je parvins à prendre contact avec eux, leur donnant l'assurance formelle que s'ils revenaient, ils ne seraient en aucun cas livrés à l'armée japonaise. J'ajoutai que je serais heureux de les recevoir dans mon hôtel. S'ils coopéraient activement à remettre en marche la centrale électrique avant un mois, je pouvais leur assurer qu'ils n'auraient plus rien à craindre.

Ils sortirent alors de leur cachette, me promirent qu'ils feraient tous leurs efforts pour venir à bout des difficultés et effectuer les réparations nécessaires. Ils rapportèrent avec eux les pièces qu'ils avaient démontées lors de leur départ, afin de rendre la centrale inutilisable. Ainsi, au bout de trois semaines, fut-elle remise en état de marche, et toute l'île put enfin s'éclairer, ce qui contribua beaucoup à rendre un peu de gaieté à la population. Je m'étais consacré corps et âme à cette cause. Mais je n'oublie pas que je dois une grande part de mon succès à Chinikon, qui, parlant indonésien, me tint lieu d'interprète et joua un rôle important dans les négociations.

45. UN AMOUR SECRET

Ainsi que je l'ai déjà dit, des trois filles de Chinikon, Riiran était la plus belle et, bien que la cadette, la plus mûre. Elle avait fréquenté l'université jusqu'au début de la guerre et eut la chance de recevoir une éducation mi-chinoise et mi-européenne car elle avait souvent accompagné son père lors de ses voyages en Hollande. Son charme venait de cette alliance entre sa grâce exquise et une culture raffinée.

A cette époque-là, Kinkoran, l'actrice de la troupe chinoise, s'était attachée à moi, mais je répondais à peine à ses avances, tant déjà j'étais, encore à mon insu, attiré par Riiran.

Depuis l'emprisonnement de Chinikon, les amis de sa famille osaient à peine lui rendre visite de peur d'être remarqués par les policiers qui surveillaient la maison.

Moi, par contre, insoucieux des dangers que je courais, je vins les voir très souvent. Comme elles ne pouvaient pas subvenir à leurs besoins en l'absence de leur père, j'essayais de les aider financièrement en leur remettant les bons militaires japonais que je gagnais au jeu.

Parfois, les actrices de la troupe chinoise se faufilaient en cachette jusqu'à leur maison et venaient les distraire, en jouant avec elles aux cartes et au mahjong, ou en dansant, afin de leur faire oublier pour un instant le sort de leur père.

Les trois soeurs étaient de caractères bien différents. Bien que Kuiran fût l'aînée, je me sentais beaucoup plus proche de Riiran car, comme moi, elle avait connu la prison et enduré des souffrances ignorées de ses soeurs. Notre expérience commune approfondit l'amitié que nous avions déjà l'un pour l'autre.

Le jour de notre départ, j'avais donc pris place sur un bateau avec les ingénieurs, et la famille Chinikon s'était embarquée sur un second bateau qui suivait le nôtre.

Une fois en pleine mer, alors que je prenais l'air sur le pont, je vis surgir devant moi la petite Riiran ; j'en fus stupéfait. Je la croyais avec les siens sur l'autre bateau. Elle m'avoua qu'elle s'était cachée

dans la cale et comme je lui demandais la raison de son geste, elle me répondit en citant son père qui lui avait dit alors qu'ils étaient encore en prison, de me suivre partout où j'irais. C'est ainsi que je fis une des traversées les plus romantiques de ma vie. Nous chantions des chansons nostalgiques sur le pont arrière, tandis que la brise lui caressait doucement les cheveux. C'était comme un rêve, nos yeux s'emplissaient de larmes dont nous comprenions à peine la raison. A partir de ce jour, Riiran me fut totalement dévouée.

A Billiton, je fus installé dans la maison d'un ancien administrateur hollandais, située au bord de la mer, près de la jetée bordée de cocotiers. Je jouissais d'une vue merveilleuse sur des rochers battus par de grandes vagues écumeuses. La maison avait été équipée des installations les plus modernes. Mon bureau me surprit encore davantage, car la modernisation y atteignait un degré extraordinaire pour l'époque. Il me suffisait d'appuyer sur quelques boutons pour contrôler toute l'usine et communiquer avec mes employés. Je me sentais presque dans la peau d'un général commandant les opérations de son année depuis son état-major.

Je continuais, bien entendu, à rendre de fréquentes visites à Chinikon qui me fournissait toujours une aide des plus précieuses. Il avait établi sa résidence sur une petite colline, au fond d'un bois d'hévéas. C'était une maison charmante et tout à fait isolée dans la nature. Chacune de mes visites donnait prétexte à de véritables festins à la mode chinoise, où se succédaient les plats les plus raffinés. Nous jouissions d'une paix qui nous semblait exquise, après tout ce que nous avions enduré.

Mes fonctions me donnaient droit aussi à un chauffeur, un cuisinier, une femme de ménage et deux autres serviteurs, qui étaient logés dans des pavillons au fond du jardin. Comme j'étais souvent invité par des amis chinois, je les laissais se nourrir comme ils l'entendaient et ne leur imposais aucune contrainte.

Le soir, j'aimais me glisser jusqu'au fond des vallons où habitait Chinikon, et ses trois filles m'accueillaient toujours avec des

manifestations de joie. Quelquefois j'apercevais Riiran qui, penchée à sa fenêtre, épiait mon arrivée. Souvent, elle préférait être seule avec moi et me demandait de l'emmener au bord de la jetée, sous les cocotiers. Là, sous ce ciel tropical où les étoiles brillaient avec une force qui ne m'était pas coutumière, nous nous prenions à rêver côte à côte. La guerre au loin battait son plein, et je désespérais de retrouver jamais le Japon et ma famille. Cet amour que je ressentais pour Riiran, qui avait dix ans de moins que moi, était comme l'expression d'un violent désir de vivre et de profiter d'une jeunesse qui serait sûrement sacrifiée. C'était comme un besoin effréné de poésie dans l'horreur de la guerre.

Riiran vint alors vivre chez moi, prenant en charge la maison et les serviteurs, et me servant de secrétaire.

C'était une excellente calligraphe, elle avait également une connaissance approfondie des lettres chinoises, qu'elle partageait avec moi. Je fus à maintes reprises surpris par les citations de classiques chinois dont elle émaillait la conversation.

Mon travail me laissait des loisirs. J'en profitais pour emmener Riiran à la pêche ou visiter en voiture le nord de l'île.

Un soir, comme je conduisais brusquement, ma voiture vint s'écraser contre un palmier et, après avoir capoté à plusieurs reprises, mit le feu à la forêt.

Je ne sais par quel miracle Riiran et moi échappâmes à la mort.

Mais je me souviens aussi des agréables journées que nous passions tous les deux au bord de la piscine.

Aucun nuage alors n'assombrissait notre vie.

46. ENTRAÎNEMENT MILITAIRE

Pendant toute une année, je vécus ainsi, sans soucis, jusqu'au jour où je fus soudain convoqué par l'armée afin de recevoir un

entraînement militaire. Ayant reçu ma formation militaire du général Narishima, alors que j'étais étudiant, c'est lui que je rejoignis, accompagné par la famille Chinikon qui regagnait son ancien domicile.

Les souvenirs de mon entraînement intensif au maniement de la mitrailleuse légère me restent assez désagréables. Je n'appréciais pas tellement le fait d'être un des seuls qui aient à se servir de ces horribles mitrailleuses prétendument légères, mais qui en fait étaient fort lourdes. Heureusement je pouvais passer le samedi et le dimanche dans la chaude ambiance de la famille Chinikon, ce qui me détendait agréablement. Tout ceci se passait au moment où Mac Arthur, qui avait fait provisoirement retraite en Australie, commençait à préparer une gigantesque contre-attaque. J'appris par des sources chinoises que le général Yamamoto avait été tué dans un accident d'avion. Et bien que les journaux continuassent à nous présenter la situation militaire sous un jour optimiste, je n'en savais pas moins que le Japon traversait une crise terrible. Il suffisait pour s'en convaincre d'écouter à la radio les émissions transmises par les postes ennemis.

« Une vague, me disait Chinikon, est un flux qui ne peut être suivi que d'un reflux. L'exemple vaut parfaitement pour le Japon, qui s'est laissé hausser jusqu'à la crête de la vague, mais va se retrouver bientôt dans le creux. Quoi qu'il en soit, ces hauts et ces bas ne détruiront jamais les liens qui nous unissent, vous le Japonais et moi le Chinois. » Il me confirmait ainsi que le Japon ne pourrait jamais sortir victorieux de la guerre.

Durant nos exercices d'entraînement, on nous apprenait à tenir une tête de pont, à fabriquer des grenades et à miner des lignes de chemin de fer. Nous étions persuadés que tous nous étions destinés à mourir au cours de cette guerre, et nous l'acceptions.

Vers la fin de mon séjour, j'attrapai de nouveau la malaria. J'eus la chance de me retrouver entre les mains de la famille Chinikon qui me rendit visite chaque jour et me soigna au moyen d'herbes

médicinales chinoises, qui eurent un effet beaucoup plus rapide et efficace que le traitement des médecins lors de ma première crise.

C'est à l'hôpital que je reçus la nouvelle de la reddition du Japon promulguée par l'empereur. Bien que je l'aie prévue longtemps d'avance, j'en fus quand même bouleversé. Qu'advierait-il maintenant de la nation japonaise?

47. PARTICIPATION AU MOUVEMENT D'INDÉPENDANCE INDONÉSIE

Je restai à l'hôpital pendant plusieurs semaines ; j'y fus admirablement soigné par un médecin d'une affabilité peu commune. Puis je fus logé chez Chinikon où une infirmière s'occupa de moi. Pendant ma convalescence, le mouvement d'indépendance que dirigeait Soekarno prenait une ampleur inattendue. Le sud de l'Indonésie se soulevait et était résolu à obtenir les munitions de l'armée japonaise avant que celles-ci ne soient confisquées par les alliés. Vaincue, l'armée japonaise, qui avait jusqu'alors encouragé le mouvement de libération des pays asiatiques, n'était pas en mesure d'accéder aux demandes de l'armée indonésienne. Celle-ci voulait à tout prix éviter à l'Indonésie d'être à nouveau colonisée par les puissances occidentales. Cette rébellion me paraissait légitime et je souhaitais que l'armée japonaise puisse, avant son départ, contribuer à la libération définitive du pays.

En octobre 1945, un commando de l'armée de libération indonésienne atterrit à Bangka. Son chef, Manusama, qui avait reçu une délégation de pouvoirs de Soekarno, installa son camp à Bankal Pinan. Il était prêt à combattre, au besoin l'armée japonaise. Mais celle-ci, passée dorénavant sous le contrôle de Mountbatten, se trouvait de ce fait paralysée et ne put résister aux troupes pourtant peu nombreuses de Manusama, lesquelles en quelques jours occupèrent la capitale de l'île. Mais les Indonésiens ne voulaient pas en rester là ; il leur fallait maintenant les armes que le commandant japonais ne pouvait leur remettre, sous peine d'être accusé de

rébellion par les alliés. Cependant, Manusama demeurait inflexible, il était résolu à s'attaquer au chef des forces armées japonaises si aucune décision n'était prise.

Un jour, sur la route de Bankal Pinan, Manusama réunit la population et proclama qu'elle avait désormais à construire une société socialiste. Pour cela, il lui fallait obtenir l'évacuation immédiate et totale des effectifs japonais. Une seconde condition nécessaire à la libération de l'Indonésie était que l'armée japonaise abandonne inconditionnellement ses armes au mouvement d'indépendance indonésien. Au cas où cette demande ne serait pas acceptée, les résidents civils japonais seraient massacrés.

Cette proclamation eut lieu pendant un ouragan terrible. Peu de temps après, Manusama vint me trouver chez Chinikon.

« Nous sommes décidés à tuer le chef de l'armée japonaise et même à nous attaquer aux civils japonais, si vous n'obtempérez pas. Cependant, nous préférons ne pas verser trop de sang inutile. Vous pourriez servir d'intermédiaire et essayer de convaincre votre général de nous rendre les armes, s'il veut éviter un massacre. »

« C'est une grande responsabilité que vous me donnez là. »

« J'assure votre protection. Pensez que vous avez entre les mains la vie de centaines de Japonais, et que vous pouvez contribuer à un mouvement humanitaire et glorieux, ce qui ne manquerait pas d'avoir les plus heureux effets sur l'avenir de votre propre pays. »

« C'est peut-être vrai », répondis-je, anxieux et sombre.

« Allez, il ne sert à rien de tergiverser ! C'est tout de suite qu'il faut agir. »

Nous partîmes donc sous une pluie battante chez le général japonais. Manusama m'attendait dans la voiture. J'exposai aux gardes qu'il fallait que j'aie sur le champ une entrevue avec le général. Ils partirent à sa recherche, pendant que j'attendais impatiemment. Quand ils revinrent, ce fut pour me faire savoir que le général ne pouvait me recevoir dès ce soir mais seulement le

lendemain. Je regagnai la voiture et transmis le message à Manusama. D'un air sombre, il me dit : « Puisqu'il n'y a rien à faire, venez chez moi. » Il habitait dans le voisinage d'une bâtisse surveillée par de nombreux soldats armés jusqu'aux dents.

Quand ils virent que j'étais japonais, ils dirigèrent avec haine leur fusil contre moi. Mais Manusama les calma d'un signe de la main.

Sa chambre, nue, éclairée par une seule ampoule électrique qui pendait au plafond, ne contenait qu'une table sur laquelle étaient posés deux pistolets Mauser et une ceinture chargée de balles qui brillaient d'une lumière étrange sous cet éclairage brutal. L'attendaient là une dizaine de membres importants du commando. En regardant par la fenêtre, je vis sous la vive lumière des lampadaires que l'armée distribuait des armes à la population. Le tableau que formaient, comme des ombres chinoises, ces hommes fébriles, brusques et mal équipés, s'exerçant à manier les fusils de chasse à double canon qu'ils venaient d'obtenir, créait une atmosphère oppressante.

Manusama s'entretint quelques instants avec ses subordonnés. La discussion terminée, il se dressa brusquement et ordonna aux soldats stationnés au-dehors :

« Ce soir, soyez prêts à attaquer la résidence du général japonais ! Vive l'indépendance de l'Indonésie ! »

Les ténèbres s'agitèrent. On entendait des piétinements sourds, puis des salves éclatèrent du côté du quartier général japonais. Tendu et mal à l'aise sur ma chaise, j'étais brûlant. Il ne me restait plus qu'à fermer les yeux. La pluie battante qui étouffait tous les bruits laissait, cependant, parvenir jusqu'à nous celui des coups de feu. Les cinq hommes qui étaient restés dans la pièce, gardaient le silence. L'un d'entre eux, cependant, m'adressa la parole.

« Vous n'avez rien à craindre ici. »

« Peu importe ma vie ! Mais je ne peux supporter l'idée de ce massacre qui ravage la ville en ce moment. »

« Oui, je pense que ce soir l'île de Bangka sera témoin de l'incident le plus grave depuis le début du mouvement pour l'indépendance de notre pays ! Mais si votre général se décidait enfin à nous remettre ses armes, les choses rentreraient dans l'ordre. »

« Croyez-vous que, si j'arrivais à le joindre maintenant, et à le convaincre, les combats cesseraient dès ce soir ? Je pense que la situation est en train de s'envenimer inutilement en ce moment. Il faut que je parle à Manusama ! Pourriez-vous me conduire où il se trouve ? » Les quatre hommes se concertèrent, puis acceptèrent de me conduire sur le front.

La pluie s'étant calmée, les salves résonnaient de plus belle. On pouvait distinguer des ombres qui bougeaient derrière les cocotiers ou qui restaient aux alentours de la résidence du général. Les balles qui sifflaient au-dessus de notre voiture me donnaient des sueurs froides. Et maintenant, il fallait que je m'élanche hors de la voiture en hurlant le nom de Manusama. Une troupe de soldats jaillit de la nuit et m'entoura aussitôt, prête à me tuer. Alors Manusama apparut, criant : « Attention ne le tuez pas, il nous est précieux ! » Puis s'approchant de moi : « Que vous est-il arrivé ? »

« Je voudrais pouvoir arrêter cette violence inutile. Ne voyez-vous pas qu'on ne vous oppose aucune résistance ? Il vaudrait mieux que quelques-uns d'entre vous pénètrent chez le général pacifiquement et le prennent en otage. Vous n'avez rien à craindre. Je lui parlerai ensuite, mais surtout ne tirez pas ! »

Il réfléchit quelques secondes puis ordonna à ses soldats de cesser le feu.

Aussitôt régna le silence, seules quelques salves espacées résonnaient encore au loin.

« Faites cesser totalement le feu dans le voisinage de la résidence ! » lui dis-je. Il se concerta avec ses acolytes pour que cette mesure soit effectivement appliquée.

Puis m'adressant à lui : « Manusama, je vous demande de le faire prisonnier et de lui dire que je dois lui parler. C'est tout ! » Et je retournai, avec ses deux subordonnés qui m'avaient accompagné, jusqu'à l'hôtel d'où nous venions.

Une demi-heure plus tard, Manusama me fit rappeler. Je le trouvai la tête haute, en face du général japonais abattu, les traits ravagés. Quand il me vit, une lueur d'espoir jaillit de ses yeux, et d'une voix suppliante, il me dit :

« Quel carnage ! Je ne sais plus que faire. »

« Y a-t-il eu des blessés ? »

« Oui, trois de mes gardes ont reçu des coups de feu. » « Ils ont été tués ? »

« Oui, je les ai vus morts près de la sortie. »

« C'est vraiment triste. Mais si vous n'aviez pas refusé de me recevoir tout à l'heure, cela ne serait pas arrivé. »

« J'en suis désolé », répondit-il.

Impatient, Manusama m'ordonna alors de parler de la remise d'armes.

« Général, il vous faut promettre immédiatement de faire remettre les armes aux Indonésiens ! Il ne vous reste pas d'autre choix, si vous voulez éviter le massacre des Japonais sur toute l'île. »

« Oui, c'est peut-être en effet la seule solution qui nous reste », répondit-il, découragé et à bout de force.

« Il vous suffira de dire que les munitions japonaises ont été pillées par l'armée de libération, tandis qu'elle vous avait enlevé. »

« Bien. »

« Général, il faudrait que demain matin, dès la première heure, vous téléphoniez aux quartier généraux pour les informer de la nouvelle situation. »

« Entendu ! »

« S'il en est ainsi, tous nos problèmes sont résolus. »

« Dois-je rester emprisonné ce soir ? » demanda-t-il, très anxieux de son sort.

« C'est la moindre des choses, si vous voulez protéger la population japonaise... L'armée indonésienne de libération sera agréablement surprise demain matin ! »

Puis, m'adressant à Manusama :

« Réjouissez-vous, le général accepte notre plan. Il vous suffira d'annoncer que votre armée a pillé et dévalisé les réserves d'armes japonaises. »

« Compris. »

La population, ayant appris les incidents de la veille, attendait avec angoisse la suite des événements, imaginant le pire : un bataillon japonais reprenant les armes pour combattre les Indonésiens. Mais tout se régla calmement, comme nous l'avions prévu, et Manusama, grâce à ces nouvelles armes, s'empara de l'île de Billiton. D'autres victoires, fondées sur la même tactique, eurent lieu ensuite à Sumatra et dans d'autres régions de l'Indonésie. Aussi Mountbatten, qui ne put compter sur l'armée japonaise, eut-il à faire face à une résistance beaucoup plus dure qu'il ne l'avait escomptée.

48. L'ATTENTAT CONTRE LE GÉNÉRAL

Mais une fois que Manusama eut quitté l'île de Bangka, le rapport de forces entre l'armée japonaise et la population locale redevint tel qu'il était auparavant. Le général se réinstalla dans sa résidence, offensant de nouveau la population qui bientôt fut décidée à l'obliger à démissionner, afin d'atteindre une réelle indépendance politique sous le contrôle de son propre gouvernement. Les plus virulents furent naturellement les Chinois et les Indonésiens qui avaient été jetés en prison et menacés de la peine de mort. Mais pour compliquer encore les choses, certains Japonais commençaient à se

révolter, eux aussi, contre les décisions arbitraires des autorités militaires nipponnes, et à faire cause commune avec les Indonésiens.

Peu à peu l'opinion publique s'enflamma, ce qui aggrava la situation jusqu'à un point critique. Le général, quant à lui, n'avait aucune intention de renoncer à son pouvoir, et il comptait sur la police japonaise et l'armée impériale pour mater la population en cas de soulèvement. Cette attitude renforça l'union entre les Indonésiens et les Japonais qui n'acceptaient plus son autorité, union qui devait donner lieu à un incident assez grave.

Le sergent Hashimoto, quelques jeunes Japonais et un petit nombre de soldats de l'armée impériale décidèrent de prendre d'assaut la résidence du général et d'assassiner celui-ci.

Un soir, en cachette, Hashimoto vint me parler de leur complot.

« Il faut supprimer le général, sinon il sera impossible de transformer la situation politique actuelle. Le système imposé jusqu'à maintenant par les Japonais n'est qu'une source de maux qui, un jour ou l'autre, retomberont sur nous tous. Les Indonésiens se vengeront sans merci de tout ce que nous leur avons fait subir. N'êtes-vous pas d'accord ? » me demanda-t-il, pressant.

« Est-ce que vous ne pensez pas que c'est employer là de bien grands moyens ? »

« Non, de toute façon nous avons déjà tout décidé, l'heure et le jour. Et si vous n'êtes pas d'accord avec nous, votre vie sera en danger », déclara-t-il d'un air menaçant. Je ne savais que répondre.

Puis il continua, m'expliquant les motifs de cette conspiration afin de me convaincre du bien-fondé de son entreprise.

« Le Japon, jusqu'à maintenant, s'est battu pour la libération des peuples de l'Asie. Malheureusement, il a été vaincu et doit se soumettre à la volonté des Occidentaux. Mais peut-il commettre la lâcheté de laisser retomber ces peuples sous la tutelle de leurs précédents colonisateurs ? C'est à nous d'achever ce qui a été commencé. Nous attendons beaucoup de vous. »

« Oui, je vous suis parfaitement. Cette guerre a été une sorte de lutte entre la vision objective de l'Occident et la vision subjective de l'Orient qui ne peut voir la réalité telle qu'elle se présente. »

« C'est exactement ça. Nous avons tous une grande admiration pour vos connaissances philosophiques et c'est pour cela que nous attendons tant de vous. Tous les membres de notre groupe ont signé ce serment de leur sang. Je vous prie vivement de faire de même », me dit-il en me tendant ce document.

« Non, non, vous allez un peu trop vite ! N'existe-t-il donc pas d'autres moyens d'action ? »

« Non, nous n'avons pas le choix, c'est une question de temps et il nous faut agir vite. D'ailleurs, maintenant nous avons prêté serment. Il suffit que vous nous approuviez. Ensuite, vous serez libre d'agir à votre guise. »

« Je ne peux accepter ! »

« Mais pourquoi donc ? Nous avons trouvé un bon alibi pour vous. Pendant que nous agirons, vous serez en train de jouer aux échecs avec le secrétaire du général qui sera à Montok. »

« Vous avez vraiment tout préparé ! »

« Oui, nous avons figolé tous les détails », dit-il d'un air menaçant. Il était impossible de ne pas se laisser impressionner par son autorité et sa conviction.

D'une part, je ne pouvais, maintenant que j'étais au courant, le dénoncer afin d'empêcher la conspiration de réussir, mais d'autre part, je ne pouvais me résoudre à accepter pour des imbroglios politiques la mort du général. C'était à moi de trouver une solution à ce dilemme.

Comme prévu, j'arrivai au rendez-vous pris pour jouer aux échecs avec le secrétaire. Nous nous retrouvâmes dans un club pour Japonais. Comme je savais ce qui devait arriver, à partir de deux heures du matin je commençai à attendre avec impatience le coup de

téléphone qui annoncerait au secrétaire le sort de son supérieur. L'heure avançait, et nous n'avions aucune nouvelle. Nous allâmes donc nous coucher. Mais j'étais inquiet et ne pus m'endormir. Le lendemain, le secrétaire vint me trouver dans ma chambre pour m'annoncer qu'il s'était passé quelque chose de grave chez le général. Il voulait partir immédiatement le retrouver.

« Qu'avez-vous appris exactement ? » demandai-je aussitôt.

« Heureusement, le général est sain et sauf, mais il paraît que des Japonais ont pénétré jusqu'à sa chambre et ont lancé une grenade. Je n'en sais pas plus. »

« Il a eu de la chance de s'en sortir. Mais savez-vous qui sont les conspirateurs ? »

« Oui, je suis presque sûr que ce sont certains soldats de l'armée impériale dirigée par le sergent Hashimoto. »

« Mais pourquoi donc ? »

« Auriez-vous l'amabilité de m'accompagner jusqu'à Bankal Pinan ? »

« Bien sûr, cela nous laissera le temps de discuter plus longuement de cette affaire. »

Une fois à Bankal Pinan, je retrouvai les conjurés. Hashimoto avait disparu. Mais ceux-ci m'expliquèrent comment l'affaire s'était déroulée.

Suivant leur récit, Hashimoto avait dissimulé la veille tous les pistolets de l'année dont il s'était saisi, dans une tente qu'on déposa dans un camion avec des grenades. Ils se rendirent tous alors, dans ce camion, jusqu'à la résidence du général. A l'entrée, ils achetèrent le garde et obtinrent de lui la clé des appartements du général. Cependant, l'excitation était telle que Hashimoto fit tomber la clé sur la pelouse ; malgré plus d'une heure de recherches elle ne put être retrouvée. L'attentat aurait dû avoir lieu à deux heures du matin, mais c'est donc seulement à trois heures qu'ils arrivèrent devant la

porte de la chambre du général, cherchant encore la clé. Ils tirèrent des coups de feu vers le lit, puis lancèrent la grenade. Celle-ci, mal dirigée, heurta le mur et rebondit sur eux. Hashimoto fut blessé à l'épaule droite. Ne pouvant se servir de son bras, il s'élança au-dehors pour chercher du secours chez un des habitants du voisinage qu'il connaissait. Je compris alors qu'il devait être resté caché chez Chinikon. Les autres complices de Hashimoto qui, pendant plus d'une heure, avaient attendu le signal convenu sous un pont près de la résidence, s'impatientaient ; finalement, ne voyant rien venir, ils jugèrent plus prudent de retourner chez eux, comme si de rien n'était. Seul Hashimoto, disparu, faisait l'objet des recherches de la police et du commandement de l'armée impériale qui tenait surtout à récupérer les armes utilisées.

Déterminé à retrouver Hashimoto, le général me fit convoquer à son bureau.

Comme il m'interrogeait sur mes activités de ce soir-là, je pus lui répondre que je jouais aux échecs avec son secrétaire, à Montok. Puis le général s'expliqua plus en détails :

« Peu nous importe ce qui est arrivé à Hashimoto, ce qui nous intéresse, c'est de reprendre les armes dont il s'est emparé. Comme vous étiez un de ses amis, nous souhaitons que vous nous aidiez à le retrouver. »

« Je ne vois pas ce que je pourrais faire. Je suis sûr que sous peu vous retrouverez ces armes. Seulement, ne soyez pas trop impatient. De mon côté, je vais essayer de savoir ce qu'est devenu Hashimoto. » Le soir même, je me faufilai chez Chinikon pour rencontrer Hashimoto. Chinikon s'empressa de venir à ma rencontre.

« Deshimaru ! ne vous inquiétez pas, tout va bien, je me suis bien occupé de lui. » En effet, je vis la mère et les trois filles qui prenaient soin de sa plaie, le nourrissaient et lui tenaient compagnie avec gentillesse. Mais, s'approchant de moi, tout à coup, elles me chuchotèrent à l'oreille :

« Monsieur, comme nous craignons qu'il ne se suicide, nous avons caché son sabre et son pistolet qu'il ne voulait pas lâcher. »

« Vous avez eu raison, il ne faut pas qu'il les reprenne, car j'ai bien peur moi aussi qu'il ne se suicide. »

« Comment va sa blessure ? »

« Elle n'est pas grave. Mais, le premier soir, lorsqu'il est arrivé couvert de sang, nous avons eu bien peur. »

« Je n'en doute pas. Je vous remercie beaucoup d'avoir si bien pris soin de lui. »

Je m'approchai ensuite de Hashimoto qui, d'un air désespéré, m'abandonna ses pensées.

« Deshimaru, je suis perdu, il faut que je me tue ! »

« Vous plaisanter ! Ne soyez pas si faible, et ne prenez pas une décision aussi rapide. Il suffit que vous rendiez les armes que vous avez cachées et tous les problèmes seront résolus. J'ai déjà parlé au général, si vous me laissez faire, vous n'aurez rien à craindre. Ne vous souciez pas du passé, c'est le présent et l'avenir qui importent ; votre rôle sera de contribuer à la reconstruction du Japon. Allez, du courage ! Rappelez-vous les conseils du Sûtra du Lotus : " Il ne faut pas s'accrocher à sa propre vie, et pourtant la vie est quelque chose d'extrêmement précieux. " On peut mourir n'importe quand, mais il est inutile de mourir par caprice. Notre devoir à tous est de consacrer toutes nos forces au Japon futur. »

« Si j'ai bien compris, c'est vous qui disposez de ma vie. »

Il s'était enfin calmé. Je lui parlai alors des pistolets dissimulés dans la toile de la tente. Il m'indiqua où ils se trouvaient. Je filai donc jusqu'à l'entrepôt qu'il m'indiqua, m'emparai du paquet et le déposai aussi silencieusement que possible à l'entrée du camp. J'imaginai d'avance quel serait le soulagement du général. Puis, le lendemain, je revins chercher Hashimoto que je déguisai en Malais afin de pouvoir le conduire jusqu'à Montok. Les sentinelles nous laissèrent passer

sans rien nous demander. Nous fûmes obligés de coucher une nuit à Montok en attendant le bateau qui nous mènerait à Palembang. Enfin nous arrivâmes par une chaleur torride au port de Palembang.

« Vous n'avez pas besoin de m'accompagner plus loin. Je suis maintenant en sécurité car un grand nombre de mes soldats m'attendent ici » me confia-t-il, soudain enthousiaste et plein d'énergie.

« Non, je ne vous quitterai pas, quel que soit le nombre de vos amis, il vous faut être encore prudent, on ne sait jamais ce qui peut arriver. »

A Palembang, je savais où aller. J'emmenai Hashimoto chez le colonel Matsuo que je connaissais depuis mon enfance et qui nous reçut à bras ouverts.

Nous parlâmes beaucoup de l'avenir du Japon qu'il fallait à tout prix faire revivre. Il nous semblait alors qu'il était facile de mourir, mais beaucoup plus difficile de trouver les moyens de vivre noblement.

49. LA RECONSTRUCTION DU JAPON

Nous nous reposâmes pendant plusieurs jours, heureux de retrouver les plaisirs oubliés d'un Japon dont nous avons depuis longtemps la nostalgie. C'est ainsi que, pour la première fois depuis mon départ, je pus enfin prendre un vrai bain à la japonaise, profond, chaud et si détendant.

Le soir, nous nous livrions à d'interminables conjectures sur les possibilités de renaissance d'un Japon totalement détruit. Nous nous demandions ce qui avait bien pu arriver au général Mazaki. Mais nous nous intéressions surtout au côté religieux du problème. Le colonel était un adepte du Nembutsu ; aussi tentions-nous de trouver des points communs entre le Nembutsu et le Zen, de comparer

Honen et Shinran, ou Shinran et Dogen. Je lui parlai de mon maître et de l'enseignement qu'il m'avait donné sur le Shobogenzo.

Nous essayions de remonter jusqu'à la source de la pensée orientale et d'en retracer la genèse, en analysant les doctrines de Bodhidarma^[82], de Nagarjuna^[83], d'Asanga et de Vasubandhu^[84].

Le colonel me récitait parfois des passages entiers du Shoshin Nembutsu Ge^[85].

J'aimerais en citer quelques passages ici, car nous les récitons à l'époque, en concentrant toutes nos pensées sur les désastres et les morts qu'avait causés la guerre^[86].

*Dans la direction où se trouvait notre Maître,
T'an louan, l'Empereur des Leang
Faisait toujours de grandes salutations, le vénérant
Comme un Bodhisattva.
Et lorsque Bodhiruci, maître du Tripitaka, lui
Conféra l'enseignement de la Terre Pure,
Il brûla les canons taoïstes et se convertit au pays
Du bonheur.
Expliquant le traité du Bodhisattva Vasubandhu,
Il démontra que la condition pour renaître dans la
Terre de rétribution réside dans le Voeu originel.
Les Bienfaits qui résultent du départ pour la Terre Pure
Et du retour pour le Salut des êtres proviennent de la
Force de l'Autre.
La Foi seule ou la cause certaine du salut,
Lorsque chez un homme du commun, déçu et souillé*

*Naît la Foi,
Celui-ci obtient la conviction que les naissances et les
Morts s'identifient au Nirvana.
Et que certainement, quand il atteindra la Terre de
La Lumière incommensurable,
Il convertira tous les êtres en tous lieux.
Tao tch'o décida que la Voie des saints était difficile à suivre
Et montra que seule la Terre Pure nous est accessible.
Il réduisit la valeur des bonnes pratiques de toutes sortes
Accomplies par nos propres forces.
Et nous engagea à invoquer uniquement le nom auquel
s'attache la vertu parfaite.
Il s'appliqua avec bienveillance à montrer les trois aspects de la
Croyance et de l'absence de croyance.
Plein de compassion, il était notre guide aux âges de la loi
contrefaite et de la loi dernière et il le sera aussi quand la loi sera
détruite.
Si un homme qui a fait le Mal toute sa vie rencontre le Vœu
miséricordieux,
Il parviendra au séjour des bienheureux et attestera la
jouissance merveilleuse.
Chan-tao fut le premier à comprendre la véritable intention des
Bouddhas,
Saisi de pitié pour les pratiquants de la concentration et pour
ceux qui se dispersent dans les pratiques et les études, aussi bien
que pour les criminels et les méchants,
Il révéla que la lumière et le Nom sont les données causales du
salut,*

Et déclara que, lorsque dans l'océan de l'intelligence du Voeu originel,

Le Tathagata accorde, sans manque; à l'aspirant

Une foi aussi solide qu'un diamant,

Et lorsque le Tathagata agrée la jubilation de l'aspirant,

Celui-ci obtiendra, comme Vaidehi, les trois témoignages de la Foi,

Et sera alors promis au bonheur éternel de la nature d'essence.

(...)

Genku, notre maître, était versé dans le bouddhisme.

Il s'apitoya sur les gens du commun, qu'ils fussent bons ou mauvais ;

Il préconisa l'enseignement et le chemin de la

Bouddhité propres à la secte Shin dans le pays éloigné,

Et propagea dans ce monde mauvais le Voeu choisi

Dans le serment.

Si l'on retourne chaque fois à la maison des naissances

Et des morts, c'est parce que le doute nous y attache ;

Si l'on entre rapidement dans le palais où l'on jouit de la

Paix, libéré de la souffrance et de la transmigration,

C'est certainement la foi qui nous y introduit.

Les Mahasattva et les Patriarches qui nous ont initiés aux Sûtras

Ont sauvé d'innombrables scélérats.

Unissons nos coeurs, ô mes contemporains, clercs et laïcs,

Pour croire ce que nous ont appris ces grands moines.

L'hiver qui suivit fut pour moi inoubliable. Nous vivions à cent kilomètres de Palembang, sur un haut plateau, au milieu d'un paysage frais et riant, tout fleuri de cosmos et de cannas. La nature avait là une richesse de coloris que nous ne connaissons pas au Japon.

Nous étions logés dans une plantation de thé immense qui avait appartenu à des Hollandais. Parfois, Hashimoto m'entraînait dans une vallée avoisinante peu habitée. Il voulait, me disait-il, s'exercer au pistolet.

« Mais pourquoi donc ? La guerre est finie, s'exercer à tirer au pistolet ne sert plus à rien ! » lui répondis-je.

« Vous devriez comprendre pourtant, vous qui faites zazen tous les jours ! C'est un très bon exercice de concentration. » « Vous avez raison, je vais essayer. »

Et à tour de rôle, nous nous amusions à viser des cibles naturelles. Je fus étonné de m'apercevoir qu'en effet, je manquais rarement mes coups. Puis nous nous amusâmes à lancer des grenades ; insoucieux du danger, une fois la mèche allumée, nous attendions jusqu'à la dernière seconde avant de les lancer. Nous allions jusqu'à faire des paris à qui tiendrait la grenade le plus longtemps.

C'était un jeu dangereux, mais nous n'avions plus peur de la mort. Quelque peu réticent tout d'abord, je me pris peu à peu à l'excitation de ce jeu.

Au début, je craignais que Hashimoto voulût se suicider et m'entraînât avec lui dans la mort, mais cette appréhension me quitta bientôt. J'essayais de tenir plus longtemps que lui et assez souvent j'y arrivais.

Maintenant que j'y repense, il me semble évident que nos gestes presque suicidaires témoignaient d'une totale inconscience. Mais le danger nous attirait. Ces vacances dans la montagne me permirent aussi de relire et d'étudier certains textes que je n'avais pas lus depuis le début de la guerre.

50. L'AN 1946

En janvier 1946, le colonel Matsuo fut muté au centre de Sumatra, à Padan, et Hashimoto rappelé aux quartiers généraux de l'armée impériale. Je ne savais plus que faire. Matsuo m'invitait à l'accompagner mais j'avais envie de retourner à Bangka. Je télégraphiai à Chinikon pour qu'il vienne me chercher. Après une journée de train, j'atteignis Palembang où je devais m'embarquer pour Montok. Mais, au moment où j'allais monter à bord, deux soldats de l'armée impériale en civil m'accostèrent et me demandèrent de les accompagner au quartier général. Ils avaient l'air d'officiers.

Je les suivis sans résister, mais, en débouchant sur l'artère principale, j'aperçus toute une file de voitures militaires, ainsi que plusieurs groupes de soldats armés jusqu'aux dents.

« Pourquoi tout ce remue-ménage pour un seul prisonnier ? » demandai-je.

« C'est que vous êtes une prise très importante. L'armée craint votre influence sur la population chinoise. »

« Mais enfin la guerre est bien finie, non ? Décidément, l'armée japonaise n'a pas l'air de bien savoir ce qu'elle fait ! »

« Nous sommes bien d'accord avec vous, mais nous avons des ordres. Vous ne risquez rien, si vous n'offrez pas de résistance. »

Je n'étais pas assez fou pour m'opposer à eux. Ils m'embarquèrent dans une voiture avec toute une escorte de soldats derrière nous. J'étais vraiment bien protégé !

Au bureau central, ils me fouillèrent des pieds à la tête. Mais ils furent quelque peu désappointés, je n'avais avec moi aucune arme et pour tout bagage quelques livres !

Les officiers me dirent alors qu'ils avaient reçu l'ordre de m'arrêter, car on avait appris que je soutenais les révoltés locaux. En fait, je compris au bout de quelque temps que tout cela n'était qu'un prétexte. Le commandant japonais était alors le colonel Yokoyama

qui avait été temporairement limogé pendant la guerre par le général Imamura. Revenu sur la scène après la guerre, il désirait tout simplement prendre sa revanche.

Après force récriminations, je réussis enfin à avoir une entrevue avec le colonel Yokoyama.

« Allez, Deshimaru, il ne sert à rien de protester de votre innocence. Hashimoto m'a tout avoué : vous, lui et Matsuo faites tous trois partie de la même conspiration qui soutient les rebelles locaux. »

« Tout cela ne tient pas debout ! Pendant la guerre j'ai été arrêté sous prétexte que j'étais contre eux, et voilà maintenant que vous voulez me jeter en prison pour la raison inverse ! De plus, vous m'avez fait appréhender sans posséder aucune preuve, vous appuyant simplement sur des conjectures sans fondement, ceci afin de satisfaire vos rancunes personnelles. Bien sûr, vous pouvez m'accuser de tous les crimes possibles, mais nous verrons qui aura le dernier mot devant les tribunaux internationaux. Je n'ai pas peur de me battre ! »

Il n'était rien que Yokoyama redoutât davantage que d'être dénoncé comme criminel de guerre par les Indonésiens. Aussi changea-t-il d'attitude. J'exigeai d'être immédiatement relâché, car je voulais retourner à Bangka. Soudain, je pensai à Chinikon. Où était-il passé ? Je m'enquis de son sort auprès des officiers, qui m'apprirent son arrestation.

Je ne pouvais en croire mes oreilles.

« Vous rendez-vous compte que vous ne faites qu'attiser l'animosité de la population en agissant aussi stupidement ? Une conduite aussi insensée conduira à coup sûr votre colonel devant les tribunaux internationaux. »

Je les obligeai à libérer Chinikon.

Beaucoup plus tard, j'appris que les tribunaux indonésiens avaient condamné Yokoyama et un autre général à la peine de mort. Était-ce

en rétribution de leurs actes immoraux ? Quoi qu'ils aient pu faire ensuite, ce châtement semblait inéluctable. Ils furent d'ailleurs les seuls condamnés. Tous leurs soldats furent acquittés et libérés, j'eus même l'occasion de rencontrer quelques-uns d'entre eux au Japon.

51. LES ADIEUX DE RIIRAN

Enfin délivré de tous ces ennuis, je n'avais plus qu'un désir, arriver au plus vite chez la famille de Chinikon.

Mon retard leur avait laissé imaginer le pire. Aussi me reçurent-ils avec des acclamations exubérantes de joie, mais aussi de soulagement. C'est avec un immense plaisir que je retrouvai le jardin paisible, ses nénuphars, l'eau limpide et claire de la fontaine autour de laquelle jouaient les trois filles. La paix revenait lentement dans mon coeur.

Riiran s'approcha bientôt de moi et me dit :

« Monsieur Deshimaru, après tous ces terribles bombardements, Tokyo doit être en ruines. Peut-être même n'arriverez-vous pas à y retrouver votre famille. Pourquoi ne pas rester auprès de nous, votre vie sera beaucoup plus facile, et vous pourrez retourner au Japon une fois qu'il aura été reconstruit. »

Je ne savais que répondre à une telle proposition que je ne pouvais, bien sûr, accepter, mais qu'il m'était pénible de devoir refuser.

« Non, il faut que je rentre avec mes compagnons de voyage et que je retrouve les vivants et les morts, chez moi, dans mon pays. »

Riiran se tut, très émue, le visage attristé. Pourtant elle m'encouragea dans ma résolution. Puis nous passâmes ensemble quelques jours de rêve.

Mais le jour du départ fut vite venu. Une tristesse intolérable m'envahit au moment des adieux. Toute la famille de Chinikon

m'accompagna. Je les quittai pratiquement sans bagage, car craignant les difficultés qu'on pourrait me faire à la douane, je leur avais laissé mes caisses de livres, en leur demandant de les garder jusqu'à mon prochain retour. Je leur avais confié également tout ce que je possédais, des diamants qui m'avaient été offerts en guise de remerciements et des sabres anciens de grande valeur.

Riiran me promit de prendre bien soin de toutes ces affaires jusqu'à notre prochaine rencontre. Cette remarque me fit mal, car, au plus profond de moi-même, je pressentais que c'était là des adieux définitifs. Je ne parvenais pas à m'arracher de cette île où j'avais vécu pendant près de quatre ans, auprès de tous ces gens d'une gentillesse émouvante, même au cours d'une période aussi difficile. Les Japonais, eux, revenaient, étape par étape, vers leur patrie, silencieux et abattus comme les moutons d'un troupeau dans la tristesse du soir qui tombe. Nous ressemblions à des vagabonds démunis de tout, mais courbés, cependant, sous le poids de leurs grosses cantines.

Riiran, à la dernière minute, courut sur la jetée, et vint me remettre une lettre assez lourde qu'elle me demanda d'ouvrir seulement lorsque le bateau serait en mer. Ce furent là nos ultimes adieux.

Bientôt, les vagues bordées d'écume blanche et légère vinrent battre les flancs de notre bateau, les mouettes gracieuses vinrent à notre rencontre. Le soleil disparaissait lentement à l'horizon dans un flamboiement de couleurs chatoyantes.

Au fur et à mesure que nous nous éloignions de la terre, je distinguais au sommet de la colline la tragique église que j'avais visitée au début de mon séjour, le phare dont le gardien avait été mon ami. Enfin, devenant de plus en plus petite, une silhouette élancée et souple qui me faisait des signes d'adieu, en agitant de longues palmes dans lesquelles soufflait la brise du soir.

Je m'assis alors sur le pont silencieux et désert pour lire la lettre de Riiran. Un tout petit paquet rouge en tomba.

Très intrigué, je l'ouvris, il renfermait une des boucles d'oreilles qu'elle portait toujours. C'était un très beau diamant d'environ trois carats.

« Cher Monsieur, je sais qu'il est défendu de transporter des bijoux, mais je n'ai pu m'empêcher de vous donner cet objet qui m'est très cher pour vous rappeler notre amitié. C'est un vieux cadeau de ma mère, dont je ne me suis jamais séparée. Il est de peu de valeur comparé à tous les diamants que vous nous avez confiés, mais il pourra toujours vous servir, on ne sait jamais, au cas où vous auriez à faire face à de graves difficultés, car vous pourrez toujours le transformer en argent ou en nourriture. »

C'était là une attention bien chinoise, ce souci du pratique et de l'utile ! Et elle continuait : « Mais j'aimerais que ceci demeure un souvenir éternel de notre amitié. Vous souvenez-vous de ce soir où nous nous sommes promenés sous les cocotiers, un jour où la lune brillait ? Nous chantions des chansons indonésiennes et tout particulièrement celle-ci que je ne peux oublier :

*Le vent souffle
Et il disperse les pétales
Qui fatalement
Sont destinés à disparaître.*

« Oui, rien n'est éternel et encore moins mon amitié pour vous. Dorénavant, je suis destinée à me promener solitaire sous la lune qui sera le seul témoin de mes larmes. »

Ces mots me déchirèrent le coeur. Il faisait nuit sur le pont. Les mouettes avaient disparu et le bateau avait pris de la vitesse. Je n'avais plus le courage de me relever.

52. UN DIAMANT DANS LE SAVON

Il me fallait pourtant revenir à la réalité présente. Que faire de ce diamant pour que les inspecteurs anglais ne me le confisquent pas à la douane?

Je ne pouvais tout de même pas le jeter à l'eau. Bien sûr, tout est destiné à disparaître, cependant j'avais à trouver une solution qui me permît de ne pas me séparer de ce souvenir tendre et chaleureux.

Me servant d'une lame de couteau de poche, je fis sortir le diamant de sa monture. Sous la clarté des étoiles, il brillait d'un étrange éclat bleuté. Puis je pris dans ma trousse de toilette un gros savon, et j'y creusai un trou suffisamment profond pour y insérer le diamant que je recouvris ensuite soigneusement, sans laisser aucune trace à la surface. Et je rangeai le tout au fond de mon sac.

La nuit m'enveloppait. J'étais seul sur le pont que rafraîchissaient les embruns.

Je rejoignis enfin les autres qui bavardaient gaiement. Mais je ne quittai plus mon sac ; cette nuit là, il me servit d'oreiller. Notre arrivée à Palembang me fit passer quelques minutes d'angoisse. Je fus fouillé de la tête aux pieds ; les douaniers vidèrent ma trousse de toilette, mais ne virent rien d'anormal. Puis nous débarquâmes à Singapour ; là tous les Japonais furent internés dans un camp pour une durée indéterminée.

Nous étions vingt mille à attendre notre tour d'être rapatriés. La vie n'était guère confortable, mais nous avions au moins droit à des douches. Je prenais bien garde de ne pas user mon savon ; au bout d'un mois, un de mes compagnons de chambre me fit remarquer d'un air surpris que mon savon semblait ne pas s'user.

53. UN CAMP D'INTERNEMENT A SINGAPOUR

Dans l'interminable attente de l'annonce de notre départ, nous vivions dans ce camp d'internement des journées vides, d'un ennui mortel. Étant donné l'état de la marine japonaise à la fin de la guerre, il fallait des délais très longs pour assurer le transport de vingt mille personnes.

Cette attente indéfinie mettait nos nerfs à rude épreuve.

La nourriture était d'une monotonie et d'une pauvreté telles qu'il y eut de nombreux cas de scorbut et de béribéri. Nous manquions cruellement de vitamines. Notre seul luxe était le corned-beef que de temps en temps nous faisait parvenir l'armée américaine. Afin de remédier à cette carence en vitamines, j'essayai de trouver des herbes comestibles. Et, pour combattre l'ennui, je me tournai encore une fois vers les quelques livres dont il m'avait été impossible de me séparer, le Shobogenzo bien sûr, mais aussi certains écrits de la secte Shinshu. J'avais aussi conservé avec moi un livre du philosophe allemand Max Scheler, *Von Ewigen in Menschen*^[87], oeuvre puissante où l'auteur réussit à élaborer une synthèse entre deux visions apparemment opposées du monisme, la philosophie spiritualiste et la phénoménologie. Grâce à sa profonde connaissance de l'une et de l'autre, Scheler parvient à découvrir au sein même du cataclysme que constituait la Première Guerre mondiale, un éclair de l'infini au fond de l'être humain, et d'autre part il applique les analyses rigoureuses de la phénoménologie à l'ordre des sentiments et des valeurs spirituelles, faisant par là preuve d'une objectivité et d'une perspicacité que j'admirais énormément.

Scheler affirme que la phénoménologie religieuse doit entreprendre de saisir l'essence éternelle qui apparaît dans chaque religion fondée sur l'amour.

Dans ce domaine, savoir et connaissance ne sont pas essentiels ; ce qui importe, c'est l'acte d'amour de la connaissance pacifiée qui se tourne vers Dieu qui est lui-même l'auteur et l'origine de la

révélation. C'est seulement dans cet échange que réside l'essence même de la religion.

La véracité de la religion ne peut se trouver que dans cette révélation intime, laquelle n'est pas de l'ordre des connaissances acquises.

Toute nouvelle religion, qui sera une religion fondamentale et universelle, devra refléter la Vérité Absolue.

Scheler précise que, dans le monde actuel, l'homme ne peut plus se servir de ses anciennes croyances philosophiques et religieuses, mais qu'il n'a pas encore été capable d'en élaborer de nouvelles sur lesquelles il puisse s'appuyer.

Scheler a écrit son livre aussitôt après la Première Guerre mondiale, mais son actualité me semblait être plus grande encore et plus urgente à la fin de la Seconde Guerre mondiale, devant l'horreur de tant de morts et de ruines accumulés.

C'est seulement dans la pire détresse que le coeur humain, ne trouvant plus rien à quoi s'accrocher, éprouve un besoin irrésistible de s'épancher, de se confier, de se donner à un être absolu et infini. Ce mouvement de l'âme, lorsqu'il sera le fait, non plus d'un individu, ni même d'une nation, mais de l'humanité tout entière, parviendra seul à surmonter l'angoisse de l'homme devant tant de désastres accumulés.

Sans doute l'homme est-il parvenu à dominer les forces de la nature, mais il n'est pas arrivé à se dominer soi-même. En 1946, on avait là, sous les yeux, le résultat d'une telle situation.

Cette guerre n'avait peut-être été que la conséquence d'un processus de l'histoire universelle et l'on ne pouvait donc en attribuer la responsabilité aux seuls pays vaincus.

Je ne pouvais que considérer avec gravité l'attitude de mes frères japonais qui, après la guerre, ressemblaient à un troupeau de

moutons conduits à l'abattoir... Je pensais aussi au triste destin de ces âmes nobles et courageuses qui s'étaient sacrifiées pour le régime impérial au nom d'une prétendue « Pax Asiatica ».

La terre tout entière n'était-elle pas responsable des souffrances de l'humanité ?

Scheler a dit que « la chose la plus nécessaire pour l'humanité, afin de réussir à se contrôler elle-même, était d'avoir assez de force spirituelle pour percevoir un suprême Ordre Universel et Infini. »

Je pensais que si un espoir sincère de rédemption se manifestait de manière universelle, il réussirait à faire jaillir de nouveau la source spirituelle qui existe en chacun de nous.

Le sentiment essentiel et commun à toute l'humanité n'est-il pas l'espoir qui naît de ses joies et de ses tristesses les plus simples et les plus naturelles ?

Cet espoir qui brûle au fond du cœur de tout homme et qui purifie sa pensée, étant par essence un pur sentiment religieux, ne pourrait-il pas détourner l'homme des erreurs monstrueuses commises durant cette dernière guerre ?

Je méditais longuement sur ces pages de Scheler, en même temps que sur celles écrites par Shinran.

Ainsi se confirme en moi la conviction qu'il me fallait contribuer, dans la mesure de mes moyens, à la fondation d'un nouvel univers spirituel.

54. LES RETROUVAILLES

A la fin d'avril 1946, un bateau de la marine marchande japonaise nous conduisit enfin en dix jours au pays des ancêtres. Je pris à pied le chemin de l'auberge qui m'avait été désignée. Ceci afin de mieux goûter le plaisir de retrouver la nature japonaise au printemps. L'air

était comme un voile très fin qui tremblait dans la lumière. La paix régnait.

A l'auberge, les autorités américaines nous obligèrent à quitter nos vêtements, qui furent aspergés au DDT, et à passer sous la douche. Pour la première fois je dus me servir de mon savon secret. Et le lendemain, notre groupe se dispersa, chacun partant à la recherche de son village et de sa famille.

Je retrouvai tous les miens. Nous étions bouleversés. Cinq ans avaient passé et nous avions bien cru ne jamais nous revoir. Mon fils avait maintenant cinq ans, et je ne pus, bien sûr, reconnaître en ce petit garçon au visage expressif le nouveau-né que j'avais seulement aperçu. Lorsqu'il vit ma mine ravagée et pour lui effrayante, il s'enfuit en courant.

Je retrouvai avec émotion le frais murmure de la rivière qui coulait entre les joncs, au bout du jardin de notre vieille ferme. Dans la vallée, les fleurs dont j'avais oublié la grâce illuminaient les champs. Le charme de ce paysage n'avait pas disparu, bien qu'il fût maintenant entouré de ruines et de décombres. Il fallait rebâtir quelque chose de nouveau sur ce néant qu'était devenu le Japon. La richesse infinie de la nature constituait pour moi un modèle et un encouragement, et aussi ce petit savon blanc qui abritait en son coeur, comme un symbole, une parcelle éclatante d'amour infini. De plus, ma foi inébranlable dans le zazen me donnait une force surhumaine.

Au cours de mon séjour à Saga, je rendis visite à Maître Sawamoku. Pendant ces cinq ans, il n'avait pas changé, il était toujours aussi vigoureux et en complète harmonie avec l'univers.

Surpris par ma visite que je ne lui avais pas annoncée, il m'accueillit avec un grand sourire joyeux : « Ah, te voilà enfin de retour ! J'en suis bien content. Mais que comptes-tu faire maintenant ? »

« Eh bien ! repartir à zéro. »

« Oui, créer le tout à partir du rien ! »

« Je suis convaincu qu'il n'y a plus pour moi qu'une solution : prendre les ordres. »

« C'est tout à fait inutile. Tu ne vas tout de même pas grossir les rangs de cette troupe de moines abâtardis qui ne servent à rien ! Continue à faire zazen, mais en participant à la vie du commun des mortels. »

« D'accord ! »

« Le vrai Zen, vois-tu, doit pouvoir naître à partir de n'importe quel aspect de notre vie quotidienne. »

55. PRÉLUDE À L'EUROPE

En 1946, après avoir revu ma famille, je me retrouvai à Tokyo. Je me remis à fréquenter mon très vénérable Maître ainsi que le général Mazaki. Dépourvu de ressources, il me fallut vendre le diamant, bien qu'il fût pour moi comme la cristallisation de l'amour humain. J'avais maintenant un petit capital et je me mis à réfléchir au cours que ma vie pourrait bien prendre, lorsque le général Mazaki me fit observer : « Ton devoir, c'est maintenant de participer à la reconstruction du Japon. Mais pour cela, il te faut bien connaître les ficelles de la politique japonaise. Tu devrais donc commencer par te présenter aux élections de Saga. » J'acquiesçai et repris le chemin de mon village natal. Mes parents accueillirent sans grand enthousiasme ma décision. Et pour cause ! La bataille électorale fut très dure. Comme j'aurais dû le prévoir, je fus battu à plate couture et me trouvais Gros-Jean comme devant, sans un sou, ayant utilisé tout l'argent que m'avait procuré le diamant.

Je n'en fus d'ailleurs nullement accablé, cela faisait partie de l'impermanence du monde humain. Tout au fond de moi-même brûlait toujours un désir passionné d'aider mes semblables grâce au Zen ou au bouddhisme. Je suivis alors Maître Otani Kotan qui

organisait et dirigeait le Mouvement Bouddhique Mondial pour la Paix. Il m'encouragea énormément en me faisant comprendre que j'étais un des seuls à pouvoir jouer un rôle déterminant au sein du bouddhisme international.

Comment faire mon choix entre la politique nationaliste du général Mazaki et le caractère international du bouddhisme ? Ce fut pour moi un koan à résoudre. Je créai à ce moment là un centre bouddhique à Saga, et je priai Maître Sawaki de venir fréquemment lui rendre visite. J'allais également, sans jamais en manquer une, aux séances de zazen qui se tenaient au temple de Shuryu-ji. Peu à peu, après ma défaite aux élections, je ressentis que mon désir fondamental était, non pas d'aider l'humanité en faisant de la politique, mais plutôt en touchant les individus par la religion.

Cependant, bon gré mal gré, en 1947 je dus me résoudre à m'en remettre au réalisme de mon père. Celui-ci me conseilla de travailler dans un organisme de reconstruction dont il était actionnaire dans l'île de Kyushu.

L'industrie du bâtiment et des travaux publics était, du fait des circonstances, en plein développement et ma nouvelle activité me permettait de me consacrer avec dynamisme à des tâches aussi urgentes qu'importantes.

Je m'occupais principalement des Ponts et Chaussées et mon travail me créait peu de problèmes. Je continuais à faire zazen, dès que j'en avais le temps, avec Maître Sawaki, mais, comme mes loisirs étaient très limités, il m'arrivait de méditer sur les chantiers ou même lors des banquets et des réunions entre collègues, malgré l'atmosphère souvent paillardes qui y régnait. Mais cette période de reconstruction intensive ne pouvait durer longtemps et finalement nous fîmes faillite. Les dettes que nous avons accumulées nous obligèrent à vendre jusqu'aux meubles. J'avais de nouveau tout perdu et, quittant ma famille, je dus reprendre le chemin de Tokyo.

C'était en 1952. Je passai plusieurs mois à chercher du travail. Complètement dépourvu de ressources, il m'arrivait de me nourrir de restes de nouilles que je trouvais dans les restaurants populaires. J'en étais peu affecté. La vie n'en continuait pas moins son train calmement et ceci ne m'empêchait point de profiter chaque jour des plaisirs de la capitale.

A Saga, j'avais rencontré la propriétaire de l'auberge de Matsukawa, personnage fort connu car elle appartenait à une très ancienne famille. Avant mon départ pour Tokyo, elle m'avait recommandé d'aller voir de sa part un devin qui y travaillait. Un jour, je ne sais pourquoi, il me prit l'envie d'aller le consulter. Selon lui, ma main portait les signes d'un destin exceptionnel. Quant à mes oreilles, ajouta-t-il, leur lobe d'une rare longueur laissait pressentir que ma vie ressemblerait un jour à celle de Bodhidharma. Enfin, il précisa que sous peu je ferai une rencontre d'une importance extrême pour mon avenir. Qui cela pouvait-il bien être ? Je ne pouvais l'imaginer.

Un jour, au dojo de Mita, je rendis visite à Maître Sawaki qui venait de rentrer d'une tournée religieuse. Entêté, je l'implorai de nouveau de me faire moine. Mais, imperturbable, il m'exhorta ainsi : « Tu ne sais pas de quoi tu parles ! C'est beaucoup trop tôt pour toi. Tu ne connais pas assez la vie, et, comme Bodhidharma, tu auras d'abord à surmonter mille vicissitudes. »

Bientôt, mon Maître me présenta à un grand industriel, M. Matsunaga, qu'on surnommait au Japon « le diable de l'électricité ».

Peu de temps après, celui-ci me demanda de devenir son secrétaire. J'eus ainsi l'occasion de fréquenter les coulisses du monde de l'industrie et de la politique. Je rencontrai l'ex-Premier ministre Yoshida Ikéda, le ministre des Finances ainsi que les plus grands hommes d'affaires de l'époque.

Par la suite, ayant suggéré la création d'une société panasiatique, j'eus à travailler pendant quelque temps avec le ministre des Affaires

étrangères, ce qui me valut un train de vie des plus fastueux. Selon moi, cette société ne devait pas avoir seulement pour but l'essor économique, mais aussi contribuer au développement des échanges culturels et même spirituels entre le Japon et les pays avec qui il entretenait des relations commerciales. J'insistais tant sur ce point qui me paraissait essentiel qu'à la fin je fus renvoyé. Mais il m'était impossible d'accepter le comportement japonais de l'après-guerre qui visait exclusivement à faire de notre nation un animal économique.

Et de nouveau, je retombai dans l'adversité, me heurtai à d'insurmontables obstacles et menai une existence presque misérable. Cependant, je reprenais courage en pensant au destin difficile qui avait été celui de Bodhidharma. Pour survivre, je trouvais de petits travaux à faire dans le quartier de Shinjuku. Et puis un jour, soudain, la chance me permit de servir d'intermédiaire dans l'acquisition à un prix extrêmement intéressant de quelques immeubles. Je créai alors une société immobilière. Entraîné peut être par le goût du profit, mais plus encore par les relations que je m'étais faites dans les milieux financiers, j'étendis bientôt ces activités jusque dans la métallurgie. Mais ce fut un fiasco complet et je perdis tout ce que j'avais acquis. Cette fois, il me semblait que j'étais suffisamment prêt pour recevoir de mon Maître l'ordination. Mais il fut inébranlable : « Non, tu n'en es pas encore là. Comme Dogen, il te reste beaucoup à apprendre. Il faut que tu comprennes que la voie d'un Bodhisattva qui reste dans le monde pour aider les autres, est bien plus pénible que le sort d'un moine qui vit retiré dans un monastère. Continue à pratiquer le zazen, on verra plus tard. »

Et, tout à coup, ma vie m'apparut vide, inutile. Je ne savais plus comment m'en sortir. Je ne savais vers quoi me tourner. Je me mis à suivre mon Maître partout où il allait. Mais il fallait aussi que je gagne ma vie. Et je dus accepter les pires travaux, les tâches les plus humiliantes. Ce fut pour moi une période extrêmement dure, tant était grande ma solitude spirituelle. Pourtant, je n'en étais pas moins

décidé à surmonter toutes ces épreuves, puisque c'est grâce à elles que se trempe un esprit véritablement Zen.

Je quittai alors le Japon pour un séjour de deux ans en Indonésie. J'avais été invité par le gouvernement indonésien, afin de participer au développement minier du pays. Par l'entremise de l'un de mes amis, le général Imamura, j'eus quelques entrevues avec le Président Soekarno. Je fus ensuite envoyé à Singapour pour un an. Je devais m'y occuper des travaux de reconstruction que le Japon devait à la Malaisie en tant qu'indemnité de guerre.

En 1965, de retour au Japon, je tentai de mettre sur pied un établissement d'assistance sociale. Mais pour aider les autres, il faut de l'argent, et je ne pus en obtenir qu'en me livrant à toutes sortes de travaux bien peu intéressants pour moi. Ma détermination d'entrer dans les ordres se faisait de plus en plus pressante. Je ne voyais vraiment plus d'autre solution.

En novembre 1965, Maître Sawaki tomba très gravement malade. Il m'appela à son chevet et me parla ainsi :

« Deshimaru, je sens que je vais bientôt mourir. Que vas-tu faire alors ? Il faut que tu prennes ma suite et que tu transmettes l'enseignement de Bodhidharma. Demain je me lèverai pour te consacrer moine. »

La cérémonie eut lieu le lendemain à Kyoto, au temple de Anso-ji. Les souillures de ma vie tombèrent avec mes cheveux. Au crépuscule, les cloches de Kyoto se répondaient en écho, tandis que Maître Sawaki lisait devant moi les textes sacrés. En décembre, Maître Sawaki reprit des forces. Mais ce mieux ne dura guère et il mourut bientôt, me laissant dans l'affliction la plus terrible. Il avait exprimé le désir que son corps fût donné à un hôpital. C'est donc là, dans une salle de dissection, que je lui fis mes derniers adieux, les yeux noyés de larmes.

En 1966, je m'occupais du dojo de Yoyogi, à Tokyo, lorsqu'un jour on me demanda de servir de guide à un groupe macrobiotique

européen, venu en visite au Japon. C'est à cette occasion que je fus invité en France par le groupe. En juillet, je me séparai de ma famille pour prendre le bateau à Yokohama, puis le transsibérien jusqu'à Paris.

La vie est un voyage et c'est seul que je le continuais. Après avoir fait face à toutes les difficultés de la vie, après avoir traversé l'adversité, j'étais enfin parvenu au but que je m'étais depuis si longtemps fixé.

Mais pourquoi venir en Europe afin d'y transmettre la voie du Zen ? Sans doute étais-je inspiré par l'exemple de Bodhidharma, qui au VI^e siècle quitta l'Inde, sa patrie, pour venir tout seul en Chine.

CONCLUSION

Je n'avais nullement l'intention de publier ma biographie. Ces pages, je les avais écrites d'abord pour moi, aux rares instants de loisir que laissait ma mission en Europe. Je le faisais un peu par nostalgie du pays natal et par goût des réminiscences. En replongeant dans mon passé, en revivant, par exemple, mon séjour à Sumatra, riche en événements tragiques et en douceurs, je me laissais emporter par ce flot de souvenirs que je notais au fur et à mesure qu'ils m'apparaisaient. Aussi puis-je dire que dans la mesure où ma plume consignait spontanément, sur les feuilles destinées à disparaître, les passions et les blessures de ma jeunesse, il lui a été impossible de s'écarter grandement de la réalité.

Puis une maison d'édition japonaise, qui souhaitait procurer à une jeunesse désorientée un aliment spirituel, me demanda de publier ces pages autobiographiques où, en parallèle à la mention des tribulations et des vicissitudes de ma vie, j'ai tenté de décrire l'évolution de ma pensée spirituelle.

Bien que ma petite enfance ait baigné dans l'atmosphère de dévotion constante propre à la secte Shinshu à laquelle appartenait ma mère, je considérais avec un certain scepticisme le bouddhisme japonais traditionnel. Le rêve de ma mère était que je devienne moine, car la vocation monastique lui semblait la plus haute réalisation spirituelle de l'homme.

Mon père, au contraire, souhaitait faire de moi un bourgeois comme lui, ou mieux encore un de ces militaires qui jouissaient encore d'un grand prestige social. Il aurait voulu aussi que je prenne la suite de ses affaires, de façon à m'assurer une indépendance financière. Pourtant, toute ma jeunesse je fus pris entre ces contradictions qui m'écartelèrent, avant de pouvoir décider d'un destin qui me serait propre.

Mais, après la guerre, dans un Japon devenu exclusivement matérialiste et qui ne pensait plus qu'à des conquêtes économiques, je me sentais de plus en plus à l'écart. Heureusement, il me restait la forte influence qu'avait exercée sur moi la foi profonde de ma mère, et surtout j'avais eu le bonheur de rencontrer en Maître Sawaki quelqu'un que je pouvais respecter et admirer sans réserve. Je brûlais de l'imiter et cela devint bientôt mon désir le plus fort et mon unique espoir. Toutefois, là aussi, j'avais à résoudre la contradiction qui me semblait séparer la foi de ma mère (Jodo Shinshu) et la pratique du Zen. Mais cette apparente contradiction se trouva un jour résolue d'elle-même. A mon insu, s'était élaborée peu à peu en moi une synthèse qui unissait le Zen et la secte Shinshu ; sur cette union, je pouvais désormais m'appuyer.

Dans ce livre, j'ai tenté de montrer comment l'expérience même de Maître Sawaki, qui, lui aussi, passa du Nembutsu au Zen, me révéla finalement ma vocation profonde. Mais je crains, n'étant pas écrivain de métier, de n'avoir pas su exprimer toutes les étapes et toutes les nuances de ma progression spirituelle.

Toutefois, je serais profondément heureux si, grâce à ce très simple récit de ce qui s'est passé avant ma venue en Europe, j'étais parvenu à communiquer à mon lecteur une nouvelle manière de regarder sa propre vie et d'y faire face.

Postface de TAÏKO DE SWARTE

Pour la seconde édition

Le « dernier message » que m'a donné Taisen Deshimaru lorsque je l'ai quitté avant son départ définitif et qu'il m'a serré dans ses bras dans un mouvement d'extrême émotion, d'extrême pudeur :

- Don't forget Zazen and Senseï. « N'oubliez pas Zazen et... Senseï Deshimaru ». Yes Senseï.

Avril 1982

Taisen Deshimaru... lutte... mène son dernier combat... son énergie est épuisée.

Il nous fait ses adieux... il repart pour le Japon où il décède quelques jours après.

Pour ses disciples... tristesse, stupeur et choc... Taisen ... « Senseï » n'est plus ! Cette force de la nature, cet homme dynamique, cette personne de créativité...

Ses derniers propos... lorsqu'il prend l'avion à Paris... destination Japon, Marc de Smedt, avec simplicité et émotion, les relate dans son beau livre Le rire du Tigre. Propos empreints de tristesse... propos qui révèlent la sensibilité de l'homme profondément humain.

« Tout le monde s'échappe rapidement, je ne comprends pas... »

« Personne ne comprend mon esprit... Personne n'est parfait... seulement suivre mon idée... quand cela lui convient ! »

« Ils ne pensent pas du tout à ma mission. »

« Je ne peux transmettre le shiho (transmission) »

« Après ma mort... vous faites comme vous voulez... »

Il ne nommera aucun successeur, il ne décernera aucun shiho. Alors ?... Simplement pour ceux qui ont suivi fidèlement son enseignement... continuer !

C'est ainsi qu'aujourd'hui, treize ans après sa mort, le Zen de Dogen qu'il a apporté en Europe... en France... se poursuit sous des formes peut-être différentes, mais ceux qu'il appelait ses disciples respectent et enseignent la pratique de ZAZEN qu'il a transmise.

C'est ainsi que le voeu qu'il avait formé en 1970, à la première sesshin internationale de Zinal se réalise :

« Je suis venu en Europe semer les graines du Zen. Je verrai ce que vous en ferez ! »

DARUMA (Bodhidharma)
introduisit le Zen en Chine au VIe siècle.



DOGEN, en 1227, sept siècles plus tard,
introduisit le Zen au Japon.



DESHIMARU, en 1967,
sept siècles plus tard,
introduisit le Zen en Europe.



Maître Kodo Sawaki, qui transmet le Zen
à celui qui fut son disciple au destin exceptionnel :
Taisen Deshimaru.



«Yasuo» Deshimaru collégien (à gauche)



«Yasuo» Deshimaru
en famille avec ses sœurs.



Taisen ...
l'homme d'affaires.



Au Temple de Daïchu-ji, Taisen Deshimaru participe à une sesshin dirigée par Maître Kodo Sawaki.



Taisen Deshimaru au cours d'une sesshin chez son Maître Kodo Sawaki.



Taisen Deshimaru, père de famille
et déjà engagé dans la Voie du Zen.



Taisen Deshimaru, après la guerre, retrouve sa femme et ses enfants. Il rend visite à ses parents et à ses sœurs à Saga, sa ville natale ...



... et il retrouve Maître Kodo Sawaki.
Il décidera de partir pour l'Europe...
« semer les graines du Zen ».









1967 - Arrivée de Taisen Deshimaru en France.
Séjour dans la famille de E. et G. de Swarte, au Cotonas,
premier temple zen qu'il consacrera : «Bukko Zenrin».

Il y rédige son premier livre : *Vrai Zen*.



Maître Deshimaru et son épouse Hisako Deshimaru



Taisen Deshimaru retourne régulièrement au Japon...



Le grand-père et ses petits enfants.



Février 1982. Dernière sesshin de Sensei, à Malonne (Belgique).



Taisen Deshimaru quitte l'Europe (dernière vision de Sensei).





«L'éternité n'a ni commencement ni fin.»

Calligraphie de Taisen Deshimaru.

Guy de Swarte a été disciple de Taisen Deshimaru Roshi
pendant treize ans, et est maintenant disciple
de Narita Shuyu Roshi,
détenteur de la lignée de Kodo Sawaki Roshi.

Il a fondé et dirige dans le Périgord

l'Institut NAN FUTSU.

NAN FUTSU

Institut Soto-Zen

La Boria del Cheyrou - 24580 PLAZAC

Tél. 53.50.70.22 . 53.02.61.72

Éditions TERRE DU CIEL

Collection « rebelle »

Christiane SINGER, *DU BON USAGE DES CRISES*

Jacques CASTERMANE, *GARÇON ! ... UN VALIUM ET DEUX ASPIRINES*

Frère JEAN, *J'AI SOIF D'UNE EAU DE VIE*

Pierre RABHI, *LE RECOURS A LA TERRE*

Mâ SÛRYÂNANDA LAKSHMÎ (Noutte Genton-Sunier), *UNE OFFRANDE DE NOUS-MÊME*

Autres collections

Alain et Evelyne CHEVILLAT, *MOINES DU DESERT D'EGYPTE*

Pierre-Marc ANTHONIOZ, *PAROLES DE PIERRES*

Collectif, *FLEURS DU DESERT*

Jean BIES, *UN VOYAGE EN INDE*

Roshi Taisen DESHIMARU, *AUTOBIOGRAPHIE D'UN MOINE ZEN*

VIDEOS SUR LE ZEN

diffusées par TERRE DU CIEL

VRAI ZEN

Film réalisé par l'Association Zen International

L'essentiel de l'enseignement de Taisen Deshimaru est évoqué dans ce film qui nous introduit au cœur de la pratique, en divers lieux où enseignent des disciples. Séquences consacrées à Taisen Deshimaru filmées par Arnaud Desjardins.

Durée 30 mn - SECAM - Prix : 200 FF

ZEN, LA VERITÉ DE L'INSTANT

Film de Philippe Derckel.

Les moments forts qui ponctuent la vie d'un monastère zen en Italie, et rencontres avec Maître Taiten - disciple de Taisen Deshimaru - qui développe plusieurs thèmes essentiels du cheminement zen. Cérémonie du thé. Durée : 50 mn - SECAM ou PAL - Prix : 220 FF

ZEN, LE SOUFFLE NU

Film de Patrice Chagnard.

Une rencontre avec Vincent Sighetto Oshida. Bouddhiste devenu chrétien, il entre chez les dominicains. A la suite d'un accident, il se retire plusieurs mois dans un temple et redécouvre le Zen. En 1963, il construit un ermitage qui deviendra un lieu d'accueil pour les

chercheurs de toutes confessions. Durée : 90 mn - SECAM ou PAL -
Prix : 195 FF

RENCONTRE AVEC JACQUES BRETON

Conférence filmée par Philippe Derckel.

Prêtre catholique, Jacques Breton s'est longuement formé auprès de Graf Dürckheim. Régulièrement, il se rend au Japon dans un monastère zen. Jacques nous parle de son itinéraire, de son approche du bouddhisme zen et de la manière dont il concilie le bouddhisme avec la tradition chrétienne. Durée : 75 mn - SECAM - Prix : 150 FF

L'EXPERIENCE DE LA PRESENCE - Rencontres du désert.

Film de Philippe Derckel, réalisé lors de la rencontre intertraditions organisée par Terre du Ciel en avril 1993, dans le désert du sud-marocain. Avec la présence de représentants de diverses traditions, dont Roland Rech pour le Bouddhisme Zen.

Durée : 45 mn - SECAM ou PAL - Prix 220 F

Achévé d'imprimer en Juillet 1995
par l'imprimerie DELTA - Chassieu.

Dépôt légal : Juillet 1995

ISBN 2-908933-07-1

Cet ouvrage est le récit de l'itinéraire spirituel d'un homme qui a marqué notre temps. Avec une grande simplicité et de façon très directe, Roshi Taisen Deshimaru y expose les difficultés rencontrées pour assumer une vocation qui devait finalement le conduire à répandre le Zen en Europe.

Collection NAN FUTSU

[1] Shinshu, secte de la vérité, abréviation qui désigne la secte Jodo Shinshu, dont la doctrine affirme qu'on peut toujours renaître dans la Terre Pure (Jodo), si l'on répète avec confiance le Nembutsu. Le Nembutsu, offrande faite par le Bouddha à tous les êtres vivants, est soit une méditation sur le Bouddha, soit la simple invocation de son nom. Selon le Shinshu, le salut peut être acquis grâce à la prononciation de la formule : NAMU AMIDA BUTSU (Adoration du Bouddha Amida).

[2] Kannon, forme féminine d'Avalokiteshvara, le Bodhisattva de la compassion universelle. Avalokiteshvara fit le vœu de sauver tous les être vivants.

[3] Obangyaka, terme aux significations multiples, riche en connotations, il désigne tout d'abord un aventurier espiègle, plein de malice, mais au grand cœur, ou un homme valeureux, robuste, casse-cou mais de nature foncièrement généreuse.

[4] Yuishikigaku, doctrine bouddhique selon laquelle tous les phénomènes sont produits par des germes logés dans la conscience Alaya.

[5] Le kakemono est une peinture sur toile, soie ou papier monté sur papier épais que l'on suspend verticalement et qui se roule autour d'un axe de bois orné à ses extrémités.

[6] Daruma, abréviation de Bodhidharma, fondateur du bouddhisme Tch'an (Zen en japonais).

[7] Le fondateur de la secte Jodo Shinshu (v. note 1, p. 14).

[8] Kyosaku, de kyo, attention et saku, bâton. Bâton plat destiné à réveiller l'attention, et utilisé pendant le zazen par le Maître à la demande de celui qui médite.

[9] Rinzai, une des cinq sectes Tch'an chinoises, et l'une des sept écoles Zen japonaises. Au Japon, les deux principales écoles Zen sont le Rinzai et le Soto. Dans le Rinzai, le zazen est devenu une méthode pour atteindre le Satori, alors que dans le Soto, le zazen est pratiqué sans but, sans objet et face au mur.

[10] Nembutsu, déformation de la formule « Namu Amida ».

[11] Gowasan, collection de poèmes traditionnels japonais.

[12] Les Kanikuse sont des conserves de crabe au saké, spécialités de Saga.

[13] Shoyu, sauce au soja très utilisée dans la cuisine japonaise.

[14] Premiers vers d'une poésie célèbre de Raisanyo (1780-1831).

[15] Système de chauffage très rudimentaire consistant en une table placée au-dessus d'un petit foyer contenant des braises. La table est recouverte par une couverture isolante, qui empêche la déperdition de chaleur. On se chauffe en mettant les jambes sous la table. Jusqu'à très récemment, c'était le seul moyen de chauffage utilisé au Japon.

[16] Les quarante-sept ronins, après avoir vengé le meurtre de leur suzerain, se suicidèrent en faisant hara-kiri.

[17] Kendo, escrime au sabre, l'un des arts martiaux.

[18] Denkyo, Kobo, Dogen, Honen, Shinran et Nichiren, grands maîtres bouddhistes du lointain passé qui fondèrent chacun son école.

[19] Kyogyo shinsho, oeuvre en six fascicules écrite par Shinran et considérée comme le texte fondamental de la secte Jodo.

[20] Anjinketsujo, texte Jodo où il est affirmé que le Paradis peut être atteint en répétant simplement Namu Amida Butsu, admonition au Bouddha Amida.

[21] Gobunsho : recueil de lettres écrites par Rennyo, prêtre de la secte Jade (XVe siècle).

[22] Le Jour des Morts, qui est célébré au Japon le 15 juillet.

[23] Aspect ultime et aspect séculier de la Vérité, ce dernier étant considéré comme relatif et temporaire alors que le premier est absolu et permanent.

[24] C'est là un usage fréquent au Japon.

[25] Obangyaka désigne, dans le parler de Saga, un personnage plein de malice, mais au grand coeur.

[26] Sorte de pot-au-feu japonais.

[27] L'université d'Etat de Tokyo.

[28] Fondée en 1253 par Nichiren et pour qui le texte sacré fondamental est le Sûtra du Lotus (v. note 2).

[29] Ou Myohorengekyo, c'est-à-dire le Sûtra du Lotus blanc de la Loi merveilleuse, en sanscrit : Saddharma Pundarika Sûtra, l'un des sutras les plus importants du bouddhisme Mahayana.

[30] La principale secte Zen, avec le Zen Soto.

[31] En chinois, Wou men kouan, célèbre recueil de quarante-huit koans composé par Woumen (1182-1260), très utilisé dans la secte Rinzai.

[32] En chinois, Pi yen lou, le Recueil de la Falaise Verte, composé par Siue-teou (980-1052) et qui rassemble les enseignements des premiers maîtres du Zen. C'est aussi un des textes essentiels du Zen Rinzai.

[33] Période d'entraînement intensif au zazen. Voir La pratique du Zen par Taisen Deshimaru, Editions Seghers.

[34] Riz non raffiné qui constitue l'ordinaire dans les monastères zen.

[35] Konjiki Yasha, roman très populaire au Japon, écrit à l'époque Meiji. C'est l'histoire d'une passion tragique. Kanichi tombe follement amoureux de la belle Omiya, laquelle le quittera pour suivre un homme riche.

[36] Époque particulièrement dramatique de l'histoire du Japon (XIIe siècle), où les rivalités de clans mirent le pays à feu et à sang.

[37] Incident surnommé Niniroku Jiken qui fut l'occasion d'une rébellion de l'armée. Certains jeunes officiers de la première division occupèrent la résidence du Premier Ministre ainsi que la section militaire du gouvernement. Ils assassinèrent alors plusieurs

membres importants du Cabinet. Ce coup de main constitua une des premières étapes d'une évolution politique qui devait conduire à l'instauration d'une véritable dictature militaire.

[38] Godo : ce terme désigne une des sections de la salle de méditation dans un temple Zen, puis, par extension, le moine responsable de cette section, qui est chargé de la discipline du monastère.

[39] Shobogenzo, l'OEil ou le Trésor de la Vraie Loi, œuvre fondamentale de Dogen et l'un des livres sacrés du bouddhisme Zen au Japon.

[40] Junko, moine qui dans un monastère est chargé de veiller à ce que les participants au zazen ne s'endorment pas.

[41] Kyosaku : bâton plat utilisé pendant zazen par le Maître ou le Junko pour frapper les muscles des deux épaules, lorsque le pratiquant le demande.

[42] Zafu : coussin dur, rempli de kapok, sur lequel on s'assied pour la pratique du zazen. Le Bouddha se confectionna un coussin d'herbes sèches.

[43] Shodoka, Chant de l'Immédiate Satori, de Maître Yoka Daishi (649-713), qui fut disciple de Houei-neng, le sixième patriarche.

[44] Ame. Ce mot en japonais se compose de deux caractères : rei, l'âme et kon qui signifie l'esprit, d'où la réponse de Maître Sawaki.

[45] Gassho, geste de salutation qui consiste à joindre les mains à la verticale devant la poitrine ; c'est le symbole de l'unité de l'existence et de l'esprit.

[46] Kusen, petit sermon qui se fait pendant le zazen et constitue la transmission orale de l'enseignement par le Maître.

[47] Mushotoku : sans but ni esprit de profit.

[48] Satori : l'éveil.

[49] La Voie du Bodhisattva ou Bosatsu Do, la doctrine qui enseigne que la perfection personnelle doit s'accompagner de la compassion universelle.

[50] Odenay : estaminet très populaire, où l'on sert des boissons alcoolisées ainsi qu'une sorte de pot-au-feu pour un prix modique.

[51] Il faut spécifier que le saké se boit au Japon dans des verres plus petits que les verres à cognac ; le geste d'Abe est donc choquant.

[52] Kannon Kyo : Sûtra de la déesse Kannon. Kannon, qui est un personnage féminin en Chine et au Japon, n'est autre que le Bodhisattva Avalokiteshvara. Ce sûtra est souvent traité indépendamment, mais c'est en fait le vingt-cinquième chapitre du Saddharma Pundarika Sûtra, le Sûtra du Lotus blanc de la Loi merveilleuse.

[53] Le Sûtra du Lotus blanc de la Loi merveilleuse, en japonais Myoho Rengekyo, est tenu en particulière vénération surtout par les sectes Tendai et Nichiren. C'est un des textes essentiels du Bouddhisme Mahayana.

[54] Le Sûtra du Diamant, Vajracchedika en sanscrit, Kongo Kyo en japonais, est un des sûtras les plus importants du bouddhisme ésotérique.

[55] Honen (1133-1212) fondateur de la secte Jodo ou secte de la Terre Pure.

[56] Shinran (1173-1262) fondateur de la secte Jodo shin. Il fut au départ profondément influencé par l'enseignement de Honen. Il écrivit le Kyogyo Shinsho en 1224.

[57] Dogen (1200-1253) fondateur de la secte Soto. Il a écrit le Shobogenzo, l'Eihei roku, l'Eihei Shingi, le Gakudo yojinshu. D'une modestie extrême, il refusa la robe violette qui lui fut offerte par l'empereur.

[58] Nichiren (1222-1282) fondateur de la secte qui porte son nom, en réaction contre la secte Jodo. Œuvres principales : Senji sho, Kanjin Honzonsho, Shugo Kokka ron, Kyoki jiko, Ku sho.

[59] Nembutsu, invocation du nom du Bouddha Amida (Amitabha), qui doit suffire à faire renaître dans la Terre Pure, le Paradis qu'il a créé pour ses fidèles.

[60] Myohei, moine de la secte Shingon.

[61] Sengaku-ji : temple où sont enterrés les quarante-sept ronins qui se suicidèrent en faisant harakiri, par loyauté envers leur suzerain.

[62] Il faut préciser qu'avant la guerre, les communistes japonais étaient l'objet d'une répression impitoyable.

[63] Unkoryu : une des plus anciennes écoles d'arts martiaux au Japon.

[64] Shobogenzo : oeuvre majeure de Dogen, composée de 95 fascicules.

[65] Gakudoyojinshu, oeuvre de Dogen, dans laquelle il donne les dix règles que doit suivre celui qui débute en zazen.

[66] Zazen Yojinki, ouvrage en un fascicule, écrit d'après l'enseignement de Dogen sur la méditation.

[67] Tenzo Kyokun : fascicule qui enseignait l'art de la cuisine dans les temples Zen.

[68] Banryu ou le dragon prêt à bondir à l'attaque.

[69] En 1937, le Japon s'est définitivement engagé dans une guerre contre la Chine ; il resserre son étai sur la Mandchourie qui lui est absolument nécessaire à cause de ses richesses minières.

[70] Jusqu'à tout récemment, il y avait au Japon très peu de mariages d'amour. La coutume était, et est toujours dans bien des cas, que les mariages fussent décidés par les parents ou par des personnes proches de la famille qui choisissaient la fiancée en fonction des conditions économiques, sociales ou politiques.

[71] Tanni sho, fascicule écrit probablement par Yuien afin de défendre la position religieuse de Shinran qui affirmait que seule la foi pouvait permettre de renaître dans le Paradis de la Terre Pure.

[72] Temple fondé par Dogen, l'introducteur du Zen Soto au Japon.

[73] Tanni sho : oeuvre en un fascicule défendant la doctrine de Shinran.

[74] Kyogyo Shinsho, oeuvre de Shinran, considérée comme exposant la doctrine fondamentale de la secte Jodo-Shinshu, ou secte de la Terre Pure.

[75] Il est nécessaire d'ajouter que Shinran n'en mena pas moins une vie fort ascétique, tout entière consacrée à l'étude.

[76] La traduction et les notes de ce passage sont tirées de Pages de Shinran par Otani Chojun, P.U.F. 1969. Genshin fut un prédicateur renommé du Mont Hiei. On désigne sous le nom de Jodo, la Terre Pure d'Amitabha, où ceux qui ont invoqué son nom trouvent la rétribution de cet acte méritoire. La Terre provisoire fut créée par Amitabha à la périphérie de la Terre de rétribution, afin de recevoir les êtres qui n'ont pas une foi assez solide en sa miséricorde.

[77] Petit kesa, porté autour du cou, qui manifeste la transmission de maître à disciple.

[78] Tranches de poisson cru, que l'on mange avec une sauce fortement épicée.

[79] Retsuden, recueil du IIe siècle après J.C. contenant des entretiens à la manière socratique qui sont censés avoir eu lieu bien des siècles auparavant entre les grands maîtres

taoïstes Lao-Tseu et Tchouang-Tseu. Cette compilation avait été réalisée afin de remplacer les classiques eux-mêmes qui auraient été brûlés par ordre de l'empereur.

[80] Adoration au Bouddha Amida.

[81] Coussins de méditation.

[82] Bodhidharma, venu de l'Inde en Chine vers 520, y fonda le T'chan (Zen). Il rejetait l'exégèse et l'érudition stérile, aussi sa doctrine ne s'appuyait-elle ni sur les Ecritures ni sur les mots. Elle devait être transmise de Maître à Maître, d'esprit à esprit.

[83] Nagarjuna, créateur en Inde d'une des principales branches de la philosophie Mahayana (Grand Véhicule), l'école Madhyamika (I-IIe siècle après J.C.). Selon cette école, le monde phénoménal a seulement une réalité relative. Toutes nos expériences sont semblables à celle d'un moine myope ; elles se basent sur l'illusion que tous les objets que nous percevons sont réels alors qu'en fait, tout est vide. Tous les êtres participent de cette vacuité qui est le Nirvana, et pourraient être des Bouddhas s'ils le comprenaient. Cet aspect de la doctrine a beaucoup de points communs avec le taoïsme chinois, elle a eu beaucoup d'influence sur l'évolution du bouddhisme chinois et japonais. Ceci apparaît dans le respect pour la beauté du monde naturel, considéré comme une vision du Nirvana ici et maintenant.

[84] Asanga et Vasubandhu : les principaux philosophes de l'école Vijnanavada pour qui l'univers n'existe que dans l'esprit de celui qui le perçoit.

[85] Shoshin Nembutsu Ge, c'est la dernière partie du sixième volume du Kyogyo Shinsho, écrit par Shinran.

[86] La traduction du Shoshin Nembutsu Ge est tirée des Pages de Shinran, traduites du japonais par Otani Chojun, Presses Universitaires de France, 1969, p. 46-48.

[87] De l'Éternel dans l'homme.